

NORAH McCLINTOCK

TRAFIC



TRAFIC

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

McClintock, Norah

[Nothing to lose. Français]

Trafic

Traduction de: Nothing to lose.
Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-459-2

I. Vivier, Claudine. II. Titre. III. Titre: Nothing to lose. Français.

PS8575.C62N6914 2011

jC813'.54

C2011-941172-5

PS9575.C62N6914 2011

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: René St-Amand

Photographies de la couverture: de iStockphoto, The Palmer, Cobalt
et Urs Siedentop

Mise en page: Martel en-tête

Titre original: *Nothing to lose*

Copyright © 2007 de Norah McClintock

Édition originale publiée au Canada par Scholastic Canada Ltd

Copyright © 2011, Éditions Hurtubise inc. pour l'édition en langue française

ISBN : 978-2-89647-459-2 (version imprimée)

ISBN : 978-2-89647-586-5 (version numérique pdf)

Dépôt légal: 3^e trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Canada

www.editionshurtubise.com

NORAH McCLINTOCK

TRAFIC

Traduit de l'anglais par Claudine Vivier

Hurtubise

Du même auteur

En cavale, Montréal, Hurtubise, 2011.

Dernière chance, Montréal, Hurtubise, 2010.

Double meurtre, Montréal, Hurtubise, 2008.

Mensonges et vérité, Montréal, Hurtubise, 2008.

Délit de fuite, Montréal, Hurtubise, 2007.

Pas l'ombre d'une trace, Montréal, Hurtubise, 2006.

À couteau tiré, Montréal, Hurtubise, 2004.

Crime à Haverstock, Montréal, Hurtubise, 2000.

Cadavre au sous-sol, Montréal, Hurtubise, 1999.

Fausse identité, Montréal, Hurtubise, 1998.

À ceux qui volent au secours des oiseaux.

1

— Quelle idiotie ! s'exclame Morgan.

Elle avait prononcé les mêmes paroles lors de notre première incursion ici, il y a deux jours.

Je lui rappelle que l'idée venait d'elle.

— En fait, elle venait de *Billy*, réplique-t-elle.

— Mais tu étais d'accord, Morgan.

J'avais été la première à tomber des nues – après Billy, peut-être – quand Morgan avait accepté l'invitation : « Entendu, on est partantes. »

« Te rends-tu compte que cela signifie se lever à quatre heures *du matin* ? » lui avais-je fait remarquer alors. Je voulais m'assurer qu'elle avait bien compris que Billy ne parlait pas de quatre heures de l'après-midi. Elle m'avait décoché un regard hautain – comment osais-je douter de son enthousiasme, et pour un projet de Billy, en plus ?

Elle me regarde à présent avec le plus profond mépris.

— Tu aurais dû insister pour me faire changer d’avis, me dit-elle. On est samedi matin – et encore ! Je devrais être au lit en train de dormir.

— C’est ça !

Dissuader Morgan de faire quelque chose équivaut à vouloir barrer la route à un ouragan ou à une tornade.

— Billy est bien gentil, dit-elle, mais ça, c’est n’importe quoi.

— Tu viens seulement de t’en apercevoir ?

— Je claque des dents, Robyn. J’ai les orteils congelés et les mains tout engourdis. Je suis transie. Je n’arrive pas à croire que j’aie pu laisser Billy m’embarquer dans cette galère.

Morgan a passé son existence à taquiner Billy – parce qu’il est sensible, qu’il est végétalien, qu’il milite pour les droits des animaux... bref, à peu près tout ce qui fait que Billy est Billy. Elle m’a aussi répété pendant presque tout un mois que jamais elle ne sortirait avec lui. « Le courant ne passe pas, disait-elle. Pas de chimie, pas d’étincelles, pas de magie. » Et puis il est arrivé quelque chose. Un déclic qui fait que ses yeux s’embrument chaque fois que Billy glisse son bras autour d’elle. Qui fait qu’elle *autorise* Billy à glisser son bras autour d’elle sans le menacer de l’expédier aux urgences. Qui explique pourquoi elle a accepté de venir grelotter ici. Et je ne comprends toujours pas comment tout cela a pu arriver. Je sais seulement que Morgan est tombée amoureuse – de Billy – et c’est pour cette raison que

nous nous retrouvons dans cette situation. Malheureusement, amour ou pas, rien n'empêchera jamais Morgan de rester Morgan.

— Tu remarqueras que *moi*, je ne ronchonne pas, lui dis-je. Et que je n'ai pas émis la moindre plainte quand nous avons atterri ici il y a deux jours.

J'espère qu'elle va saisir l'allusion. Quelle naïveté de ma part ! Son regard jusque-là méprisant se fait carrément venimeux.

— Je n'aurais aucune raison de me lamenter si j'étais à ta place ! réplique-t-elle. *Toi*, à six heures et demie, tu pourras rentrer chez toi ! Retrouver ton lit et dormir jusqu'à midi.

J'ouvre la bouche pour lui dire qu'elle se trompe, mais elle ne me laisse pas en placer une.

— Pas moi ! poursuit-elle. *Moi*, je vais devoir suivre Billy à travers toute la ville pour aller baguer et relâcher ces trucs. T'ai-je dit qu'il me laisse les baguer ? Qu'il me laisse le faire ? Non, en fait, il *insiste* pour que je le fasse. Il estime qu'il me fait une faveur. Et tu veux que je te dise ? Ça n'a rien d'une faveur ! Sais-tu ce que j'ai appris ces deux derniers jours, Robyn ?

Je l'ignore, mais j'ai le sentiment que je ne vais pas tarder à l'apprendre.

— J'ai compris que je n'aimais pas les oiseaux. Ils ont de sales petits yeux noirs et méchants. L'avais-tu remarqué ? Et quand tu essaies de les baguer, la plupart se mettent à paniquer. Et leurs ongles, ou je ne sais quel

nom on leur donne, coupent comme des rasoirs. Même chose pour leurs becs. Ils sont affreux. Je ne peux pas les supporter.

Et patati, et patata... Puis, une idée lui traverse l'esprit et son visage s'illumine.

— Avec un peu de chance, Billy n'en trouvera peut-être pas un seul vivant ce matin.

— Voilà ce que j'apprécie chez toi, Morgan. Ta compassion.

Nous quittons l'abri de l'immeuble que nous longeons et une bourrasque – venue du *nord* – nous cingle le visage. Morgan frissonne et pousse un juron.

— Je veux du café *tout de suite. Latte*. Et grand format, la tasse !

Elle lève les yeux vers le ciel obscur.

— Je déteste tout ça.

— Regarde le bon côté des choses.

— Parce qu'il y en a un ?

— Tu as accepté d'embarquer dans ce projet à la fin de la saison migratoire. Plus précisément à la fin de la migration d'automne. Quand viendra le temps de la migration de printemps, Billy et toi ne serez peut-être plus ensemble.

— Si je n'injecte pas un peu de caféine dans mon système d'ici dix secondes, Billy et moi ne serons plus ensemble quand le soleil se lèvera.

— Ohé, les filles ! lance une voix.

Je donne un coup de coude à Morgan qui se retourne. Nous regardons toutes les deux la silhouette

longiligne de Billy apparaît à l'angle de la rue. Un filet à oiseaux sous le bras, un grand panier accroché à l'épaule, il transporte quelque chose dans ses mains.

— Dis-moi que je n'ai pas la berlué, dit Morgan.

Je n'en jurerais pas – il fait encore nuit noire –, mais il me semble percevoir un minuscule sourire sur son visage.

— Il y a un café ouvert toute la nuit juste au coin, explique Billy en tendant à Morgan une tasse de voyage. *Latte*, annonce-t-il. Saupoudré de vanille.

Morgan écarquille des yeux enamorés, prend le gobelet des mains de Billy, puis se hisse sur la pointe des pieds pour poser un baiser sur sa joue.

— Tu es une perle, dit-elle d'un ton suave, très « fille » – autrement dit, qui ne ressemble en rien à celui de la Morgan qu'on connaît.

L'amour peut faire des miracles, n'est-ce pas ?

Aux anges, Billy sourit niaisement. Il me tend un gobelet plus petit.

— Chocolat chaud.

— Merci, Billy. Et toi, tu n'as rien ?

Billy ne touche aucune nourriture contenant des produits d'origine animale. Il ne sort jamais sans une provision de coupe-faim végétariens, assortis de boissons de soja, parce qu'il est constamment affamé. Ce matin, il a rangé ses rations dans mon sac à dos de manière à libérer le sien pour y transporter les oiseaux morts qu'il ramasse et emballe dans des sacs à congélation en plastique.

— Est-ce qu'il reste des muffins ? me demande-t-il.

— Je crois que tu les as tous mangés dans l'autobus.

Je lui tourne le dos pour qu'il puisse ouvrir la fermeture à glissière de mon sac.

— Il reste deux...

— Je les vois, m'interrompt Billy en inspectant soigneusement le contenu de mon sac.

Il finit par en extraire ce qu'il cherche – à savoir une barre énergétique végétarienne qui ressemble à une semelle de botte au parfum d'écurie. Billy mord dedans et en arrache une grosse bouchée qu'il se met à mastiquer. J'entends soudain un bruissement frénétique. J'échange un regard avec Morgan et nous baissons les yeux sur le panier que Billy a posé par terre.

Il contient trois sacs de papier brun – deux petits et un grand. Les bords des sacs ont été repliés et fixés avec des trombones. Le contenu du plus grand sac semble bien déterminé à en sortir à coups de griffes. Il fait tout un tapage.

— Qu'est-ce que tu as là-dedans ? demande Morgan.
Un condor ?

— Une bécasse, répond Billy.

Je sais à présent que les bécasses sont de gros oiseaux, parfois même d'une taille supérieure à celle des pigeons.

— Elle était sonnée quand je l'ai trouvée, ajoute-t-il. On dirait qu'elle a repris conscience. Je vais pouvoir la relâcher tout à l'heure.

Son visage s'allonge soudain. Il se met à tâter ses poches.

— Les bagues ! J'ai bien peur de les avoir oubliées !

— Tu n'as rien oublié, Billy. Tu me les as données quand tu as rangé tes provisions dans mon sac. J'ai aussi ton guide d'identification des oiseaux. Et la trousse de baguage. Et tes autres affaires.

Tout ce poids me scie les épaules.

Billy se calme et recommence à mâchonner sa barre nutritive.

— J'ai aussi trouvé deux grives solitaires, reprend-il entre deux bouchées. Mais je ne sais pas si elles vont survivre. L'une d'elles a l'air bien amochée. Il faudra la faire examiner.

Ce brave vieux Billy ! Que ne ferait-il pas pour aider les créatures victimes, selon ses propres termes, des agressions commises par l'espèce humaine ? Y compris se lever en pleine nuit pour aller secourir des oiseaux dans la jungle de gratte-ciel du quartier des affaires. Et mettre sur pied toute une organisation et recruter des bénévoles – comme nous – pour le soutien logistique. L'an dernier, Billy et un prof d'université qu'il a rencontré lors d'un rassemblement en faveur des droits des animaux ont fondé un club, le SAC – Sauvetage Aviaire du Centre-ville.

Le SAC est l'hôpital de campagne dans la guerre opposant les oiseaux migrateurs aux tours de bureaux du centre-ville. La saison des migrations s'échelonne

de la mi-mars au début juin, pour reprendre à la mi-août et se prolonger jusqu'à la mi-novembre. J'ai appris, grâce à Billy, que presque tous les petits passereaux migrent de nuit. J'ai également appris qu'ils sont attirés par les lumières – vitres des tours de bureaux éclairées, monuments illuminés, phares côtiers, lampadaires sur les ponts. Parfois, quand les oiseaux migrateurs entrent en collision avec ces sources de lumière – tours de bureaux, monuments, phares et ponts –, ils meurent sur le coup. C'est ce que Billy appelle la mortalité primaire.

Mais il arrive aussi que certains survivent à ces collisions. Quand ils heurtent un édifice, un monument ou un pont, l'impact ne fait que les assommer. Et ils tombent, une chute de dix, vingt, trente étages ou plus, pour atterrir sur le béton. Parfois, c'est cette chute qui les tue. Ou alors c'est le choc, le traumatisme ou l'exposition au froid. Il arrive aussi que des prédateurs – chats, ratons laveurs ou rats – les trouvent étourdis, blessés ou sans défense, puis les attaquent et les tuent. Billy parle alors de mortalité secondaire.

Voilà la raison pour laquelle nous hantons le centre-ville aux petites heures du matin : nous tentons de prévenir cette mortalité secondaire en cherchant à recueillir le plus grand nombre d'oiseaux survivants possible. Quand ils sont blessés, nous les confions à un refuge pour animaux afin qu'ils soient traités. S'ils sont seulement étourdis, nous les enfermons dans des sacs de papier le temps qu'ils reprennent conscience

pour ensuite les relâcher dans le parc le plus proche. Nous récupérerons également tous les cadavres que nous trouvons – disons plus exactement que Billy se charge de cette corvée.

Il y a quelques jours, il a ouvert un congélateur au local du SAC pour nous montrer tous les oiseaux qu'il avait ramassés depuis le début de la saison. Le petit congélateur était bourré de sacs de plastique, chacun renfermant un oiseau mort avec une étiquette indiquant l'espèce, la date et l'endroit précis où Billy l'avait trouvé.

Réaction de Morgan: «*Beurk!*»

Ma réaction à moi?

J'avoue que j'ai failli avoir la même que Morgan: «*Beurk!*» Puis, en jetant un autre coup d'œil, j'ai remarqué à quel point ces oiseaux étaient minuscules. L'un d'eux n'était pas plus gros que mon pouce.

— Un colibri, a dit Billy.

Même Morgan a risqué un autre regard.

— Il est si petit, a-t-elle dit en s'approchant un peu du congélateur.

— Voici une paruline. Et un bruant chanteur. Une autre paruline, couronnée celle-là. Et un roitelet...

J'ai vu l'expression de Morgan changer progressivement, la répulsion cédant la place à la fascination, puis à l'admiration. Elle se fiche peut-être royalement des oiseaux, mais qu'elle le veuille ou non, la science de Billy l'impressionne.

Je sirote mon chocolat chaud.

— As-tu trouvé des oiseaux morts ?

Le visage de Billy s'assombrit.

— J'en ai ramassé dix-sept jusqu'à présent, répond-il.

Je jette un coup d'œil sur son sac à dos. C'est celui qu'il utilise pour trimballer ses manuels scolaires.

— Pourquoi ne pas prendre une pause, toutes les deux ? propose-t-il. Allez vous réchauffer quelque part. Je vais refaire le circuit autour de cet édifice.

Il désigne d'un signe de tête le plus haut des gratte-ciel du quartier des affaires. À cinq heures du matin, il est illuminé comme un sapin de Noël même s'il ne loge probablement qu'une poignée de personnes, des gardiens de sécurité exclusivement.

Morgan sirote son café au lait et suit des yeux Billy jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'angle de l'édifice. Elle se tourne vers moi et je m'attends à ce qu'elle me propose de nous abriter quelque part. Je me trompe.

— Et si on allait inspecter la base de cette tour, là-bas ?

Elle me montre du doigt la seconde des plus hautes tours de bureaux, aussi éclairée qu'un arbre de Noël, elle aussi, mais légèrement moins haute. Un gobelet dans une main, un filet à papillons dans l'autre, sacs au dos, nous traversons la rue. En patrouillant l'un des côtés de l'édifice, nous apercevons à l'intérieur d'un abribus ce qui ressemble à un tas de vieilles couvertures.

— C'est bizarre, non ? demande Morgan.

— Quoi ?

— De se retrouver ici, en pleine nuit, à secourir des oiseaux.

— Ouais. Et alors ?

— Alors, tout autour de nous, des sans-abri dorment dehors parce qu'ils n'ont nulle part où aller. Tu ne trouves pas ça étrange ?

J'examine de plus près le tas de couvertures à l'intérieur de l'abribus et constate qu'il a une tête. Nous avons croisé deux autres itinérants enroulés dans des sacs de couchage sur le trottoir en descendant de l'autobus.

— Sais-tu que Billy fait du bénévolat dans un refuge pour sans-abri une fois par semaine ? demande Morgan.

Bien sûr que je le sais. Contrairement à Morgan, je prête généralement l'oreille à ce que dit Billy. C'est mon ami, après tout.

— Il a le cœur sur la main, déclare Morgan.

Ça aussi, je le sais.

— Je le connais depuis... quand, déjà?... depuis la deuxième année. Alors pourquoi m'a-t-il fallu tant de temps pour comprendre que c'est un garçon sensationnel ?

Et ses yeux s'embrument encore.

— La prochaine fois qu'il va travailler au refuge, je l'accompagne.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'amour risque dangereusement de transformer Morgan en philanthrope.

— Oh, oh ! fait-elle.

— Quoi ?

Elle montre quelque chose du doigt. *Oh, oh!* Je compte trois petits corps inertes et ne vois Billy nulle part. Morgan et moi échangeons un regard. Elle fait la grimace.

Je pousse un soupir et lui tends mon gobelet de chocolat. Puis, je fais glisser mon sac de mes épaules pour en extraire des sacs en plastique et des gants en latex. Réprimant mon dégoût, je ramasse les trois oiseaux morts et les scelle dans les sacs. Je les tends à Morgan.

— Pas question, dit-elle.

Je marmonne un « merci pour le coup de main » et enferme les oiseaux emballés dans un autre sac de plastique, que je glisse dans un des sacs en papier destinés à recueillir les survivants. Je ne tiens pas à ce que ces cadavres entrent le moins en contact avec mes affaires. Finalement, à contrecœur, j'enfourne le sac en papier dans mon sac à dos. Je prends bonne note de désinfecter celui-ci avant de m'en resservir. Je m'apprête à enfiler les courroies de mon sac en m'efforçant de ne pas penser aux petits cadavres qu'il renferme quand Morgan pointe encore l'index.

— Je ne te dis pas ça de gaieté de cœur, mais je crois que j'en vois un autre.

J'écarter les yeux dans la pénombre et aperçois une petite tache sombre sur le trottoir un peu plus loin. Ce pourrait être une feuille morte. Ou un papier gras

froissé. Ou encore un oiseau mort ou assommé. Je m'approche à pas de loup, pour ne pas l'effrayer.

— Si c'en est un, il est à toi, dis-je à Morgan.

— Hé! s'exclame-t-elle en agrippant mon bras. Regarde!

Un gros oiseau – un goéland; même moi je suis capable de l'identifier – survole la rue en planant. Sous mes yeux, il rabat ses ailes et amorce une plongée.

— Billy n'a-t-il pas dit que?...

Je n'entends pas la suite parce que, comme on le sait, je prête attention à ce que dit Billy. Et ce que Billy a dit, c'est que comme les chats, les rats et les ratons laveurs, les goélands traquent eux aussi les passereaux blessés ou étourdis. Quand je vois ce volatile à tête blanche replier ses ailes comme un bombardier en piqué et viser la petite tache sur le ciment – une tache qui, je le vois à présent, se débat faiblement –, je laisse tomber mon sac et m'élance en levant mon filet pour le rabaisser à mesure que je m'en rapproche.

Malheureusement, le prédateur m'a devancée sur la cible – il s'agit effectivement d'un oiseau blessé. Il ouvre le bec pour s'emparer de la minuscule créature sans défense.

— Hé!

Je crie pour l'effaroucher. J'aurais dû m'en douter. Pourquoi les goélands seraient-ils différents des pigeons? Ces derniers craignent si peu les humains qu'on doit les contourner sur le trottoir, parce qu'il

n'est pas question pour eux de se conduire comme des oiseaux et de s'envoler. Je pousse encore un cri, plus fort cette fois. L'animal à plumes ne daigne même pas se retourner. Ne sachant quoi faire d'autre, je le pique avec le manche de mon filet. Et devinez quoi ? Ça marche. Il s'élanche dans les airs. L'affaire est réglée.

Je baisse les yeux vers le trottoir, à la recherche du petit oiseau. Il a disparu. Je relève la tête. Se peut-il que l'affreuse bête l'ait emporté à mon insu ? Je ne le pense pas. D'abord, je n'ai rien vu dans son bec. Ensuite, le goéland, qui survole à présent la scène, hors d'atteinte, se prépare à replonger en piqué.

J'inspecte frénétiquement le trottoir à la recherche de la fragile proie à plumes et je finis par la repérer, blottie contre la fondation de l'édifice. Le prédateur doit la voir lui aussi parce qu'il pique droit sur elle.

Pas de problème, me dis-je. Je pèse sensiblement plus lourd que lui. Je vais barrer la route à cet être de malheur et poser mon filet sur le petit coco pour qu'il ne tente pas de s'envoler. L'autre ne pourra pas l'attraper.

Un bon plan, me semble-t-il, sauf que : *a)* je ne connais pas grand-chose aux goélands en général ; *b)* je ne connais pas ce goéland en particulier.

Il se trouve que celui-ci est un Terminator volant. Rien ni personne ne peut l'empêcher de s'emparer de la victime qu'il convoite, et surtout pas un vulgaire être humain comme moi.

Pendant une minute, j'agis comme une mère bien résolue à protéger sa précieuse progéniture contre un

méchamment agresseur. Les pieds fermement plantés sur le trottoir, je fais des moulinets avec les bras en criant « Va-t'en, va-t'en ! » La minute suivante, au moment précis où je prends conscience que ce goéland-là va me foncer dessus si je ne l'esquive pas, je me recroqueville en me protégeant le crâne de mes bras et – je n'en suis pas fière – je lâche un hurlement quand il pique droit sur moi.

Je dois avoir lancé un coup d'œil à Morgan parce que je me souviens clairement d'avoir vu ses yeux s'écarquiller de surprise, puis d'horreur. Je suis sûre de l'avoir entendue crier « Oh, mon Dieu ! » Je sais que je l'ai vue laisser tomber mon gobelet de chocolat et son filet, tourner les talons sans lâcher toutefois son café au lait grand format, et prendre ses jambes à son cou. Merci pour la solidarité, Morgan !

D'une main, je me protège le crâne tout en brandissant de l'autre le manche en plastique de mon filet pour chasser l'attaquant. Une chose que vous ignorez peut-être : les goélands sont exceptionnellement robustes et coriaces. Quand je réussis à lui asséner un bon coup de manche – que les ornithologues me pardonnent, c'est de la légitime défense –, je constate avec étonnement à quel point son corps est compact. Je cogne dessus, d'abord sans résultat, jusqu'à ce qu'il tombe pour s'étaler, inerte, sur le trottoir.

La première pensée qui me passe par la tête : « Bravo, Robyn ! Tu t'arraches de ton lit avant l'aube

pour aller sauver des oiseaux, et qu'est-ce que tu réussis à faire ? À en trucider un ! »

La seconde : « Ce goéland est un vrai Terminator. » Je n'ai pas plus tôt poussé un soupir de soulagement (j'en demande encore une fois pardon aux amis des volatiles), abaissé le manche de mon filet et vérifié où était la petite proie, que j'entrevois du coin de l'œil quelque chose qui remue. Comme les méchants que l'on croyait morts dans les films d'horreur, mon goéland commence à ressusciter. Il se met à battre de ses longues ailes, puis se redresse. Je regarde le petit être qui tremble sur le ciment à côté de moi. Il a gonflé toutes ses plumes, peut-être parce qu'il a froid, à moins qu'il cherche à paraître plus gros qu'il n'est pour éloigner les prédateurs comme le goéland ou moi (si je me place du point de vue du petit oiseau). Je relève lentement mon filet et rabats promptement la poche de mailles sur la fragile créature. Simple comme bonjour.

C'est à cet instant qu'un choc sur mon épaule me fait sursauter. Le goéland vole en cercles autour de moi en poussant des cris d'orfraie. On ne mesure pas à quel point un bec peut se révéler acéré et dur comme l'acier tant qu'on ne l'a pas au ras du visage. Et savez-vous ce qu'il y a au bout de ces larges pattes palmées ? Des griffes, acérées elles aussi. Et elles me passent juste devant le nez.

Je me protège le visage de mes deux mains. Mon filet est posé à terre, les mailles recouvrant le petit être qui reste parfaitement immobile à présent. Paralysé de

terreur, peut-être. À moins qu'il se sente en sécurité sous le filet. Je n'en sais rien. Je contemple la créature que je suis censée secourir, puis relève les yeux vers le volatile nettement plus gros qui m'assourdit de ses cris perçants et qui veut m'empêcher de remplir ma mission. Et je sens monter la colère.

Une colère noire.

Je cherche à le frapper en battant des bras et je crie plus fort que lui.

— Va-t'en! Va-t'en!

Puis j'entends un autre cri derrière moi. *Crah, crah!* Je me retourne et vois Billy charger dans ma direction en brandissant son filet dans les airs. Morgan court derrière lui, hors d'haleine. Elle n'a toujours pas lâché son gobelet de café grand format. Elle ne m'a pas laissée tomber. Elle allait simplement chercher du renfort.

— *Crah! Crah!* hurle encore Billy.

Je suis son exemple. Et nous voilà, deux individus soi-disant sains d'esprit, en train de danser dans la pénombre précédant l'aube en agitant les bras et en hurlant à tue-tête jusqu'à ce qu'enfin, le gros oiseau abandonne la partie pour s'envoler plus loin.

— Merci, Billy! Cet abruti a dû me prendre pour une proie ou je ne sais quoi. Il m'a attaquée.

— Les goélands peuvent se montrer très agressifs, m'explique Billy. J'ai lu quelque part qu'en Bretagne, un spécimen avait tué un chien. Et j'ai déjà entendu parler d'une femme qu'on a dû hospitaliser après une

attaque de ce palmipède parce que le bec de ce dernier lui était resté fiché dans le crâne.

Je le dévisage, incrédule. Je croyais à une blague, mais il est sérieux.

— Un jour, poursuit-il, j'ai vu un goéland marcher sur le trottoir – il marchait vraiment – en faisant exactement la même chose que nous. Il inspectait la base des édifices à la recherche d'oiseaux morts ou blessés. Certains d'entre eux sont très futés.

J'en sais quelque chose !

— Eh bien, celui-là s'en prenait à ce petit bonhomme, dis-je en désignant l'oiseau étourdi sous mon filet.

Billy appelle Morgan et lui demande si elle a des sacs en papier dans son sac à dos.

Elle en a.

Elle lui en donne un et tous deux s'agenouillent sur le ciment glacé. Je m'écarte un peu et les laisse se débrouiller sans moi. Ils font une excellente équipe, ces deux-là : le calme et compétent docteur Billy et Morgan, sa fidèle, quoique facilement dégoûtée, assistante. Pendant qu'ils s'acquittent de leur besogne, je balaie les alentours du regard pour bien m'assurer que le goéland a disparu pour de bon.

C'est alors que je vois quelqu'un s'esquiver derrière l'angle de l'immeuble, *mon* sac à dos au bout du bras.

2

Je m'élance aux troussees du voleur.

— Hé! Vous là-bas!

Le type qui m'a fauché mon sac jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Il porte un bonnet enfoncé sur le crâne et une écharpe loqueteuse lui dissimule le bas du visage. Pour qu'on ne le reconnaisse pas, bien sûr, me dis-je avec amertume. Il est maigre. Son jean sale flotte sur ses jambes grêles et son blouson trop mince conviendrait mieux pour un après-midi ensoleillé de printemps que pour une matinée sombre et glaciale de novembre. Il se retourne vers moi, les yeux écarquillés et, pendant une seconde, j'ignore pourquoi, j'ai l'impression qu'il va s'arrêter. Puis il repart en accélérant de plus belle. Bon sang, quel sprinteur!

— Hé! Vous là-bas! Ce sac m'appartient!

Un sans-abri enroulé dans un sac de couchage par-dessus une grille d'aération du métro ouvre un œil, regarde autour de lui, puis baisse la tête, visiblement indifférent à mon drame personnel.

Le voleur tourne au coin de la rue. Je fonce à sa poursuite, déterminée à récupérer mon bien. Mon sac contient mon portefeuille, avec mes papiers et mon argent, mon nouveau iPod, mon chandail supplémentaire (tricoté main, turquoise pâle – vous saisissez ? – que ma mère m’a rapporté d’Angleterre), ainsi que tout l’équipement de Billy. Sans oublier les trois oiseaux morts.

Je tourne au coin quelques secondes après mon voleur pour déboucher sur des rues totalement désertes. Pas une automobile. Pas un bus. Pas un piéton. Pas le moindre sans-abri piquant un somme ni le moindre voleur en fuite.

Quand je rejoins Billy et Morgan et leur raconte, hors d’haleine, ce qui vient de se passer, Billy paraît encore plus catastrophé que moi.

— Ne me dis pas qu’il a *tout* pris !

— Il m’a piqué mon sac, Billy, lui redis-je avec toute la patience dont je suis capable. Il n’a pas trié ce qu’il y avait dedans avant de filer.

— Tu veux dire qu’il a emporté tout le matériel de bagage ? demande-t-il comme s’il s’agissait de la chose la plus précieuse que je transportais.

Je hoche la tête.

Le visage de Morgan rayonne carrément de joie.



Morgan s'est trompée en affirmant que je pouvais rentrer me mettre au lit et dormir jusqu'à midi. J'ai d'autres projets sur le feu. Des plans que j'ai concoctés hier soir tandis que ma mère faisait la navette entre la machine à laver au sous-sol et sa chambre au premier étage. Elle préparait ses bagages pour un voyage d'affaires.

Ma mère est avocate. Elle a été invitée à participer à titre de conférencière à un colloque national sur la criminalité juvénile. Apparemment, se faire inviter à un colloque national constitue une TRÈS GROSSE AFFAIRE pour une avocate, surtout s'il s'agit d'une première invitation, ce qui est le cas pour ma mère, et si on tient à faire bonne impression, ce qui est encore le cas. Perfectionniste de type A, elle ne s'est pas seulement préparée; elle s'est *surpréparée*. Mais hier soir, elle était toujours persuadée de ne pas être prête. Elle avait aussi la certitude de ne pas avoir mis dans sa valise les tenues requises pour: a) prononcer son allocution; b) se faire voir durant les deux journées de colloque et c) représenter sa firme lors du dîner officiel clôturant les deux jours de travaux le lundi soir. Mais c'est ma mère tout craché. Elle est compétente – elle excelle dans son métier –, mais estime toujours qu'elle pourrait en faire plus – *beaucoup* plus.

Elle s'apprêtait à monter l'escalier, une pile de vêtements sous un bras, une petite valise à la main, quand le téléphone a sonné.

Elle a tourné les yeux vers l'appareil, hésitant à répondre parce qu'elle voulait finir ses affaires au plus vite.

— Je m'en occupe, maman.

Elle a encore hésité jusqu'à ce que je lui dise que l'appel était pour moi. J'ai attendu qu'elle ait regagné sa chambre pour répondre.

— Salut, Nick.

Deux mots. Une simple formule d'accueil. Mais le ton manquait singulièrement de chaleur.

— Tu m'en veux, Robyn. Je le devine. Excuse-moi, je pensais tout le temps t'appeler, mais j'ai été...

J'ai entendu un soupir sur la ligne.

— J'allais te dire que je n'ai pas eu le temps, que j'étais trop occupé, mais ce n'est pas une excuse. J'aurais dû t'appeler plus tôt. Je suis désolé, d'accord? *Vraiment* désolé.

Les mots se bousculaient comme s'il voulait tout débiter d'une traite avant que je lui raccroche au nez.

— Alors, Robyn? Tu me pardonnes?

— Je t'ai appelé.

Je l'avais appelé tous les jours de la semaine.

— Je n'arrive jamais à te joindre, Nick. Tu n'es jamais chez toi. Tu n'as pas de cellulaire. Je ne peux pas laisser de message parce que tu n'as pas de boîte vocale. Tu n'as même pas de répondeur.

— Je n'ai pas les moyens de m'offrir ça, a-t-il répliqué.

Il paraissait blessé. Pire encore, on aurait dit qu'il avait honte. Ça l'embête parfois – *souvent*, à vrai

dire – de me voir équipée de presque tous les derniers gadgets, tandis que lui doit faire des pieds et des mains pour acheter les biens de première nécessité. Il pense que j'attache de l'importance à ces choses, mais il se trompe.

— Tout ce que je veux dire, Nick, c'est que...

Qu'est-ce que je voulais dire, au fait ?

— ... tu ne m'appelles jamais. Je commençais à croire que tu avais trouvé quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un d'autre ?

Il a paru surpris, ce qui m'a un peu rassurée.

— Non, tu te trompes, Robyn. C'est seulement qu'avec l'école en plus de mon travail, il y a des soirs où je tombe sur le canapé en arrivant et me réveille juste à temps pour faire mes devoirs et partir à l'école. Et tu veux que je te dise ? J'ai bien plus de respect maintenant pour les gens qui travaillent dans ce genre d'endroit.

Nick a trouvé un emploi dans un restaurant à hamburgers du centre-ville.

— Tu n'imagines pas à quels crétins tu peux avoir affaire. Et tu ne peux jamais les engueuler parce que ce sont des clients et que le client...

— ... est roi, je sais. Et à part ça, comment vas-tu, Nick ?

— Fatigué.

Heureusement que notre échange avait lieu par téléphone, plutôt que face à face. Je n'ai pas eu à dissimuler la déception qui devait paraître sur mon visage.

— Je le suis, moi aussi. Et je dois me lever et quitter la maison dans quelques heures.

— Dans quelques heures ? Il est presque onze heures du soir, Robyn.

— Je sais. Je dois être partie à quatre heures trente.

— *Du matin ?*

— Ouais.

Un long silence a suivi, puis il a repris la parole.

— Ce qui veut dire tu vas passer le week-end quelque part, c'est ça ?

— Ce qui veut dire que je vais passer deux heures quelque part.

Je lui ai confié mes plans et me suis mise à sourire en devinant à quel point il était soulagé. Même s'il n'avait pas fait grand effort pour garder le contact ces derniers jours, il s'intéressait encore à moi et à ce que je faisais.

— Barry a fini par m'accorder congé cette fin de semaine.

Barry Osler est chef d'équipe dans le restaurant où travaille Nick. C'est aussi un élève de classe terminale dans mon école. Son père possède une douzaine de restaurants affiliés à l'une des plus grandes chaînes de restauration rapide de la planète. Barry a l'ambition de surpasser son père. Il se vante qu'il deviendra lui-même le roi dans ce domaine d'ici l'âge de trente ans. Il m'a demandé à plusieurs reprises de sortir avec lui. J'ai décliné à chaque fois sous divers prétextes. Je n'ai pas informé Nick que je connaissais Barry – il était si

content d'avoir trouvé un emploi et je n'étais pas sûre qu'il soit enchanté de travailler pour un type qui s'obstinait à me faire des avances. Je n'ai pas non plus révélé à Barry que je connaissais Nick, en gros pour les mêmes raisons.

— Alors, qu'en penses-tu, Robyn ? Si on se retrouvait à la première heure demain ? On pourrait passer la journée ensemble. Fêter ça.

— Fêter quoi ?

J'ai entendu un soupir de déception à l'autre bout de la ligne.

— J'en déduis que c'est moi le plus sentimental des deux dans cette relation.

Relation ? Ce mot a sonné comme de la musique à mes oreilles.

— Vérifie sur ton calendrier, Robyn. Cela fait exactement trois mois aujourd'hui que j'ai fait ta connaissance. Au refuge pour animaux.

Cet été, nous avons tous les deux travaillé bénévolement – si l'on peut dire – à la Société protectrice des animaux. Nick participait à un programme de gestion de la colère, sur ordonnance du tribunal. Moi, j'y étais pour apaiser la colère d'une commerçante qui voulait porter plainte à la suite d'un malencontreux incident, survenu lors d'une manifestation en faveur des droits des animaux. Mais ce n'était pas la première fois que j'avais posé les yeux sur lui.

— En fait, Nick, je t'ai rencontré à l'école secondaire. Tu te souviens ?

— Ça ne compte pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'à l'époque, j'étais trop stupide pour t'apprécier.

— M'apprécier ?

— Ouais... je te prenais pour une emmerdeuse. Aujourd'hui... eh bien, tu sais ce qu'il en est, Robyn. Alors, on se voit demain ?

J'ai aussitôt oublié ma rancœur.

— D'accord. Je serai chez mon père après mon expédition avec Billy et Morgan. Monte me rejoindre chez lui.

Quand j'ai raccroché, ma mère était sur une marche et me regardait, les sourcils froncés.

— C'était Nick ? a-t-elle demandé. Vous allez vous voir cette fin de semaine ?

Son front s'est plissé encore davantage quand j'ai répondu aux deux questions par l'affirmative.

— Tu y vois un problème, maman ?

— C'est simplement que tu ne parlais plus de lui depuis quelque temps. J'ai pensé que vous aviez peut-être cessé de vous fréquenter.

Connaissant ma mère, j'imagine qu'elle espérait que nous avions rompu, ce qui est la raison pour laquelle je n'ai pas l'habitude de lui parler de Nick. Ma mère représente souvent des jeunes contrevenants. Elle a même représenté Nick. Bien des gens en déduiraient que son métier la rendrait sympathique à leur cause. Et c'est peut-être le cas quand il s'agit pour elle de les

défendre du mieux qu'elle peut en cour. Mais elle sait aussi quelles bêtises ils peuvent commettre et c'est ce qui lui donne envie de me protéger – de me surprotéger – contre de mauvaises influences.

— Je suis désolée, Robyn, mais les garçons comme Nick ont tant de problèmes à régler.

Autrement dit, il n'a pas l'étoffe du petit ami idéal qu'elle imagine pour moi.

— Il était occupé, maman. Je ne l'ai pas vu depuis un bon moment, mais nous allons passer la journée ensemble demain.

La chose n'a pas semblé ravir ma mère.

— Il faut que deux personnes aient quelque chose en commun pour bâtir une relation, Robyn. Mais Nick et toi... je sais que tu le trouves *cool*...

— *Cool?*

— Tu sais ce que je veux dire. Il est différent. C'est un garçon séduisant avec un passé houleux... ce que bien des filles semblent trouver romantique. Mais...

— Maman, j'aime Nick parce que je l'aime, et non parce que j'ai un faible pour les mauvais garçons. En plus, il n'est pas ce que tu crois. Il est responsable. Il travaille à plein temps depuis un mois maintenant, et il poursuit ses études en même temps. Et nous avons bien des choses en commun.

Ma mère a secoué la tête.

— Je sais bien que je ne peux pas te dire quoi faire, Robyn, dit-elle comme si cela l'empêchait d'essayer. Mais quand quelque chose me tracasse, j'estime que

c'est mon rôle de t'en parler. À toi de décider si tu es d'accord ou non.

Eh bien, c'était tout décidé. J'avais prévu passer tout mon samedi avec Nick, et je comptais bien m'en tenir à ce plan.



À mon retour à la maison, après avoir laissé Morgan, Billy et les oiseaux au centre-ville, je trouve ma mère en train de faire les cent pas dans le vestibule.

— Je me faisais de la bile, Robyn. Quand je me suis levée, tu étais déjà partie.

— Je t'avais laissé un mot.

— Je sais. C'est la raison pour laquelle je m'inquiétais. Je croyais qu'on avait convenu que tu ne retournerais plus là-bas.

— *Tu* as convenu que je n'irais plus. *Je* n'étais pas d'accord. Tu te souviens ?

C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai préféré lui laisser un mot. Je ne tenais pas à en discuter de vive voix avec elle – encore une fois.

— J'ai seize ans, maman. En plus, il n'y avait aucune raison de t'inquiéter. Je suis ici, saine et sauve.

Je me garde de préciser que mon sac, lui, n'a pas fait le trajet de retour avec moi. J'espère qu'elle ne le remarquera pas. Si elle s'en aperçoit, elle va me harceler jusqu'à ce que je lui dise ce qui s'est passé. Et si je lui raconte, elle va me rendre complètement folle jusqu'à

ce que je lui promette de ne plus jamais participer aux activités du SAC.

— Où es-tu allée, exactement ?

— Au centre-ville, c'est tout. Faire le circuit des grandes tours. Il y a plus d'un an que Billy récupère des oiseaux et il ne lui est jamais rien arrivé.

— Le centre-ville est désert à cinq heures du matin. Et si tu avais des ennuis ? Qui viendrait à ton secours ?

— Je n'étais pas seule, maman. J'étais avec Billy et Morgan. Et deux autres membres du SAC faisaient aussi leur ronde. Nous les croisions tout le temps. Nous gardons toujours un œil sur les autres pendant nos tournées.

Ma mère ne semble pas convaincue. Elle ouvre la bouche pour ajouter quelque chose, probablement sur le même sujet. J'opte pour la manœuvre dilatoire : je consulte ma montre.

— Oh, il est plus tard que je pensais ! Auras-tu le temps de me déposer chez papa et d'arriver quand même à temps à l'aéroport ?

Elle regarde sa propre montre et ses yeux s'écarquillent d'horreur. Pendant le quart d'heure qui suit, elle virevolte d'une pièce à l'autre, vérifie à nouveau le contenu de sa grosse valise, de la petite et de sa mallette, s'assure pour la troisième fois que les fenêtres et les portes sont bien fermées, et me demande si moi, j'ai bien mis dans mon sac tout ce dont j'avais besoin.

— Maman, cela fait quatre ans que je fais mes bagages pour passer la fin de semaine chez papa.

Mes parents ont vécu séparés pendant trois ans et ont divorcé il y a exactement un an.

— De toute façon, j'ai ma clef.

Heureusement, j'avais mis mes clefs dans ma poche, et pas dans mon sac.

— Si jamais j'ai oublié quelque chose, je reviendrai le chercher.

— Souviens-toi que tu as un devoir d'histoire à rendre mercredi.

— Mercredi de l'autre semaine, maman.

J'empoigne mon sac de voyage.

— Tu ne prends pas ton sac à dos ?

— Je préfère ne pas m'encombrer.

Elle me décoche un regard bizarre, probablement parce que je ne me sépare jamais de mon sac à dos, où que j'aille. Craignant qu'elle se remette à me cuisiner, je prends les devants.

— Maman, ne dois-tu pas arriver à l'aéroport de bonne heure pour les contrôles de sécurité ?

La crainte de rater son avion lui fait aussitôt oublier l'absence de mon sac. Et en deux temps, trois mouvements, la voilà qui me dépose au coin de la rue où habite mon père.

— Sois sage.

Ce sont ses dernières paroles avant de me quitter.

3

En arrivant à proximité de l'immeuble où je me rends, j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose d'inhabituel. Mais quoi? Je fais halte et balaie du regard le pâté de maisons, si tranquille à cette heure matinale, en cherchant à comprendre ce qui cloche. Je poursuis ma route jusqu'à l'ancienne manufacture de tapis où habite mon père et qui, à l'époque où il en a hérité, se trouvait dans une zone urbaine à l'abandon. Mais les choses ont bien changé. Il s'agit maintenant d'un quartier branché. Bon nombre des anciennes maisons de chambres à louer ont été retapées et logent des médecins, des ingénieurs et des avocats. L'immeuble appartenant à mon père a été rénové, lui aussi. Le rez-de-chaussée abrite un restaurant gastronomique appelé *La Folie*. Le premier étage compte six logements. Mon père occupe pour sa part toute la superficie du second étage.

J'ouvre la porte du loft.

— Salut, papa!

Un instant plus tard, mon père émerge de sa chambre en se traînant les pieds, en t-shirt et pantalon de pyjama. Ses cheveux en bataille pointent dans toutes les directions.

— La nuit a été courte ?

— Le jour se levait presque quand je me suis couché, répond-il en bâillant. Corrige-moi si je me trompe, mais tu n'arrives pas un peu tôt ?

— Tu connais maman. La paranoïa de manquer son avion.

Il sourit.

— Pourquoi arriver juste à temps quand on peut avoir une heure d'avance, au cas où ?

Pieds nus, il se dirige vers la cuisine. Je lui emboîte le pas pour aller m'asseoir sur un tabouret, devant l'îlot qui sépare le coin-cuisine de l'espace dévolu à la salle à manger. Je l'observe tandis qu'il met en route sa machine à café.

— Veux-tu déjeuner, Robbie ? As-tu faim ?

Mon père me surnomme Robbie. La chose irrite ma mère, opposée par principe à l'usage des surnoms. *Si j'avais voulu qu'elle s'appelle Robbie*, répète-t-elle à mon père, *je l'aurais appelée Robbie*.

— Je n'ai besoin de rien, papa. Nick va arriver d'une minute à l'autre.

— Connaissant Nick, je suppose qu'il aura faim.

Il se verse une tasse de café et m'en propose une, que j'accepte. Si je dois passer la journée avec Nick, autant être parfaitement réveillée. Mon père me sert, puis il

allume la radio pour écouter les informations. Il vaque à ses occupations dans la cuisine et mène grand tapage pendant les nouvelles à caractère politique. Puis, comme d'habitude, il se tient tranquille quand arrive la chronique des faits divers. *Policier un jour...*

Peu intéressée par la chose, je n'y prête aucune attention, occupée que je suis à fouiller dans le réfrigérateur à la recherche d'un carton de lait.

— Je le savais, fait mon père.

— Tu savais quoi ?

Eurêka ! Voici du lait, coincé tout au fond derrière un pot de cornichons. Avec un peu de chance, il sera frais.

— Il y a eu un meurtre dans le quartier chinois avant-hier.

Morgan, Billy et moi nous trouvions à proximité du quartier chinois ce matin-là, mais je n'en avais rien dit à ma mère parce que, comme mon père, elle suit tout ce qui touche à la criminalité. Mon père le fait parce qu'il ne peut pas s'en empêcher ; il a été policier. Ma mère suit cette actualité en citoyenne responsable et en mère inquiète. Si elle apprenait que je me trouvais à quelques coins de rue du théâtre de la fusillade, surtout en pleine nuit noire et dans un coin désert, elle piquerait une crise.

— La police n'a pas pu identifier la victime au début, explique mon père. Ils disent à présent que cet homme était entré dans le pays illégalement. Apparemment, il viendrait de la même région de Chine que ces

gens qu'on a retrouvés dans le conteneur. Tu en as entendu parler, Robbie ?

Je hoche la tête. Dix-neuf cadavres découverts dans un conteneur sur les quais du port. L'affaire avait fait la une de tous les journaux.

— Ils disent maintenant que cet homme résidait dans le pays depuis plus longtemps. Ils attribuent le crime à un réseau de trafiquants d'êtres humains – exactement ce que j'avais soupçonné.

— Bravo, papa.

Je retire le carton de lait, l'ouvre et, avec appréhension, en flaire le contenu. Il sent aussi bon que l'haleine d'un nouveau-né. Victoire !

— Tu te rends compte ! s'écrie mon père que mon indifférence ne semble pas décourager. Ils estiment que ce conteneur aurait transporté près d'une cinquantaine de personnes. Dix-neuf sont mortes – de maladie et de déshydratation. Il n'y avait pas de toilettes. Tu imagines ? Et ceux qui ont réussi à survivre ne sont pas sortis d'affaire pour autant. Ils seront exploités jusqu'à ce qu'ils remboursent leur dette.

Je verse un peu de lait dans mon café et le goûte. Parfait.

— J'ai lu ça dans le journal. Ces gens sont restés à l'intérieur pendant plus d'un mois. Ils étaient enfermés.

J'en frissonne rien que d'y penser. Des gens bouclés comme du bétail pour un voyage d'un mois dans une caisse métallique conçue pour transporter des marchandises, pas des êtres humains. Ils y ont mangé,

dormi, et tout le reste, et d'après les informations, les survivants ont passé au moins quelque temps enfermés avec des cadavres.

— Qui peut accepter des conditions pareilles, papa ? Pourquoi courir un tel risque ?

— Nous avons la belle vie ici, répond mon père, mais bien des gens n'ont pas cette chance. Il y en a beaucoup qui sont désespérés, désespérés au point de tout risquer dans l'espoir d'améliorer leur condition. Ils vont hypothéquer leur avenir si cela signifie qu'un jour, ils pourront vivre et travailler ici. Et là où il y a des gens désespérés à ce point, il y en a toujours d'autres qui y voient une source de profit – des gens qui, pour de l'argent, vont les introduire illégalement dans un pays. On voit ça partout dans le monde. La frontière entre le Mexique et les États-Unis est un des points chauds de l'immigration clandestine. Les gens paient des passeurs qui leur font traverser la frontière. Au Mexique, ils les appellent des coyotes. En Chine, ce sont les Têtes de serpent.

— Têtes de serpent ?

Il hoche la tête.

— Ce sont des criminels, ajoute-t-il. Mais dans certains endroits, à ce que j'ai entendu dire, ils passent pour des hommes d'affaires. En fait, les gros poissons – pas les petits qui recrutent les immigrants clandestins, non, mais ceux qui financent toute l'opération en fournissant par exemple un bateau –, ces types sont souvent de prétendus hommes d'affaires qui investissent dans le

trafic d'immigrants comme ils le font dans des secteurs économiques tout à fait respectables. Bien entendu, ils s'arrangent pour qu'aucune piste ne puisse remonter jusqu'à eux. Et la plupart sont liés à l'une ou l'autre des triades – les organisations mafieuses chinoises. Qui se livrent à toutes sortes d'activités criminelles.

— Et notamment au trafic d'immigrants.

— Exact. Depuis quelques années, des rapports ont révélé que des groupes d'immigrants chinois sont introduits illégalement dans un grand nombre de pays – l'Australie, les pays européens, le Canada, les États-Unis. Souvent par bateau. Ils versent de fortes sommes aux passeurs. Et s'ils ont les moyens de payer, ceux-ci leur fournissent aussi de faux papiers d'identité – visas et passeports.

Mon père s'interrompt pour prendre une gorgée de café.

— Le trafic illégal d'immigrants est une chose – des gens paient des passeurs pour contourner la loi et les services d'immigration. Mais la traite d'êtres humains? C'est encore pire.

— Quelle est la différence?

— Les deux se ressemblent, mais ceux qui se livrent à la traite d'êtres humains asservissent et exploitent leurs victimes. Suppose que les gens qui veulent entrer illégalement dans un pays n'ont pas assez d'argent pour payer le passage. Les Têtes de serpent vont alors leur avancer la somme en leur disant qu'ils pourront rembourser l'emprunt une fois arrivés à destination.

Mais quand les immigrants débarquent ici, ils sont forcés de rembourser leur dette en trimant comme des esclaves douze heures par jour dans des ateliers clandestins pour un salaire inférieur au salaire minimum. Parfois, ils les obligent à se livrer à des activités criminelles, comme le trafic de drogue. Les immigrants ne peuvent pas se défendre parce qu'ils résident dans le pays illégalement. S'ils dénoncent leurs exploités, ils seront expulsés. Il arrive que les trafiquants les menacent de mort s'ils ne coopèrent pas, ou menacent leur famille dans leur pays d'origine.

— Mais comment peut-on accepter ça ?

— Comme je te l'ai dit, nous avons la vie facile ici, Robbie. Et les Têtes de serpent ne disent pas aux immigrants ce qui les attend.

— Mais les gens qui paient les passeurs doivent bien savoir qu'ils risquent de se faire prendre et renvoyer d'où ils viennent, non ?

Mon père hausse les épaules.

— Ils peuvent se fier aux rumeurs que font circuler les Têtes de serpent. Les histoires d'amnistie, par exemple.

— D'amnistie ?

— Il y a quelques années, le bruit a couru qu'il y aurait une amnistie générale pour tous les immigrants sans papiers à l'occasion du nouveau millénaire. C'était faux, mais bien des gens ont alors approché les filières de passeurs. Il existe aussi toutes sortes de rumeurs voulant que les enfants aient plus de chances d'obtenir

le droit d'asile quand les services d'immigration leur mettent le grappin dessus. Quant aux conditions de voyage...

Il hausse encore les épaules.

— Les Têtes de serpent ne leur disent pas la vérité. J'ai un copain – comme je connais mon père, il ne peut s'agir que d'un flic – qui s'occupait des liaisons avec le ministère de l'Immigration. Il m'a raconté qu'un Chinois qui s'était fait pincer avait expliqué que les Têtes de serpent lui avaient promis qu'il ferait la traversée sur un paquebot avec cinéma à bord et repas gastronomiques. Un fieffé mensonge. Mais quand le gars s'en est aperçu, il était trop tard pour reculer.

— L'homme qui a été abattu, faisait-il partie des Têtes de serpent ?

— Ça, je n'en sais rien.

Mon père éteint la radio.

— Je vais préparer des œufs. Tu es sûre que ça ne t'intéresse pas ?

— Je vais attendre Nick pour voir ce qu'il voudra faire.

Je consulte une nouvelle fois ma montre.

— Il m'a dit qu'il passerait me prendre de bonne heure. Il a prévu tout un programme pour la journée.

— Comme tu voudras, dit mon père, mais je fais des œufs brouillés.

Je me mets aussitôt à saliver. Mon père prépare d'excellents œufs brouillés. Son secret : une cuillerée de fromage à la crème et de la ciboulette fraîche.

— Je vais plutôt attendre, papa.

Il hausse les épaules et ouvre le réfrigérateur.

— Papa ?

Peut-être est-ce l'hésitation qui perce dans ma voix qui déclenche son radar d'ancien policier, mais quand il ressort la tête du réfrigérateur, il est en état d'alerte maximum.

— On m'a dévalisée ce matin.

— Dévalisée ? Que veux-tu dire ? Un cambriolage ?

— Non, ça s'est passé au centre-ville, quand j'étais avec Billy et Morgan. Quelqu'un m'a fauché mon sac à dos.

Il referme la porte du frigo sans avoir pris un seul œuf.

— Il t'a fait mal ?

Je lui fais signe que non.

— Je ne l'avais pas sur le dos quand ça s'est produit.

Je lui explique ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas qu'il y avait beaucoup d'argent dans mon portefeuille. Mais il contenait ma carte d'autobus et ma carte d'élève, ma carte d'assurance-maladie, ma carte bancaire et des photos.

Seulement quelques clichés de Nick en compagnie d'Orion, le chien qu'il promène régulièrement, ainsi qu'un autre de nous deux, Nick le bras passé autour de mes épaules.

— Et puis mon iPod.

— Celui que je viens de t'acheter ?

Je hoche la tête.

Il n'a pas l'air content et je le comprends. Je ne l'avais que depuis deux semaines. Le dernier modèle, un cadeau qu'il m'avait offert après avoir bouclé un contrat particulièrement lucratif.

— Ton cellulaire aussi ? demande-t-il.

— Non.

Dieu merci, je l'avais glissé dans ma poche. J'avais perdu le précédent peu de temps auparavant et mon père l'avait remplacé.

— Tu n'avais pas d'acte de naissance dans ton portefeuille, hein ?

— Bien sûr que non.

Combien de fois mes parents m'ont-ils mise en garde à ce propos ? *Tu sais ce que veut dire « vol d'identité », Robyn ?*

— Ta carte d'assurance sociale ?

Je secoue la tête.

— Carte de crédit ?

— Papa, je n'ai pas de carte de crédit.

— As-tu signalé le vol à la police ?

— Je ne l'ai même pas signalé à maman.

Mon père sait ce qui risque d'arriver si j'en parle à ma mère.

— Je vais appeler quelqu'un, dit-il. Je ne sais pas si tu pourras récupérer tes affaires, mais au cas où on aurait signalé des larcins similaires dans le coin, ils mettront peut-être le grappin sur le voleur.

Il se verse une autre tasse de café avant de décrocher le téléphone pour appeler la police.

— Quelqu'un va passer dans quelques minutes, annonce-t-il après avoir raccroché.

— *Quelques minutes?* Ne dis rien, laisse-moi deviner. Le quelqu'un en question est un copain à toi.

Mon père sourit. Il fait partie de ces personnes qui connaissent un tas de monde et se font un point d'honneur de toujours garder le contact. « Ce n'est pas ce que tu sais qui compte, répète-t-il sans arrêt. Ce qui importe, c'est d'identifier qui sait quelque chose, et ce qu'il sait. » Il estime que dans son métier – sécurité privée et enquêtes – ce sont les contacts qui font la valeur du détective.

Pendant que nous attendons, il prend des œufs, les cassent dans une poêle à frire et fait griller du pain.

— Alors, me dit-il en cuisinant, ta mère a-t-elle fini par se décider à propos de... comment s'appelle-t-il, déjà?

Il s'efforce de parler d'un ton naturel, comme si la réponse lui importait peu, qu'il s'en fichait. Peut-être est-ce le cas. Peut-être.

— Il s'appelle Ted Gold, lui dis-je, même si je sais que mon père est parfaitement au courant.

Ted a demandé ma mère en mariage. Elle n'a pas dit oui, mais elle n'a pas non plus dit non.

— Et tu sais que je n'ai pas le droit de te parler de lui.

Ma mère m'a interdit de révéler le moindre détail de sa vie privée à mon père. Elle dit que cela ne le regarde plus.

— Et *toi*, Robyn ? Penses-tu qu'elle va l'épouser ?

Je hausse les épaules. Je n'en ai pas la moindre idée. Je sais que ma mère aime Ted – qu'elle l'aime beaucoup. Mais je sais également qu'elle ne semble pas pressée de se remarier.

Quelqu'un frappe à la porte. Ce ne peut être le copain policier de mon père – il aurait sonné en bas pour s'annoncer dans l'interphone avant de franchir la porte d'entrée. Ce qui veut dire qu'il s'agit de Nick, qui habite à l'étage en dessous.

Je vais ouvrir. De fait, c'est bien Nick. Il entre, jette un coup d'œil autour de lui, pour localiser mon père, je présume. Ne le voyant pas, il m'attire contre lui et m'embrasse.

— Tu m'as manqué, chuchote-t-il.

— Tu m'as manqué toi aussi.

Je glisse mes bras autour de sa taille et nous restons ainsi, serrés l'un contre l'autre. La tête contre sa poitrine, j'écoute battre son cœur tandis qu'il pose le menton sur mes cheveux. J'entends soudain quelqu'un se racler la gorge derrière moi – mon père. Je m'écarte de Nick.

— Nick, j'allais prendre mon petit déjeuner, dit mon père. Tu m'accompagnes ?

— Euh, non merci.

Je devine qu'il est tenté. Mon père a probablement raison. Il y a bien des chances que Nick ait faim.

— Robyn et moi avons prévu quelque chose. On déjeunera en ville.

Mon père s'installe devant son assiette et une nouvelle tasse de café. En surface, il paraît détendu et cordial. Mais je le connais mieux que la plupart des gens, et je sais parfaitement qu'il est en train de faire ce qu'il fait toujours : examiner, évaluer et analyser.

— Alors, Nick, ça va bien dans ta vie ?

— Très bien.

Mon père l'inspecte de la tête aux pieds. Nick a la même allure que d'habitude. Il porte des bottes noires, une veste noire d'où dépassent des gants de cuir noir, et un jean noir. Il a repoussé derrière ses oreilles ses cheveux noirs de jais, qui commencent à allonger. Des mèches retombent sur ses yeux bleu outremer. Une fine cicatrice lui barre la joue depuis la racine du nez jusqu'au lobe de l'oreille droite. Tout en souriant amicalement à mon père, il lève la main pour réajuster le col de son blouson. C'est alors que je remarque ce qu'il a au cou. Une vilaine marque violet foncé. J'ai le temps de l'apercevoir avant qu'il la dissimule sous son col. J'ai la certitude que mon père l'a repérée, lui aussi, mais il n'en dit rien et se contente d'attaquer son œuf brouillé.

— On devrait y aller, dit Nick.

Je m'apprête à lui dire qu'il faut attendre l'arrivée du copain de mon père quand l'interphone se met à bourdonner. C'est à cette seconde que ça me revient.

— Le chien ! dis-je.

— Hein ? fait Nick.

— Irais-tu répondre, Robbie ? demande mon père la bouche pleine.

J'appuie sur le bouton de l'interphone fixé au mur et dis bonjour.

— Stan Rogers, dit une voix. Je viens voir Mac Hunter.

— Fais-le monter, Robbie, dit mon père.

J'actionne l'ouverture de la porte. Pendant que j'attends que le visiteur apparaisse en haut de l'escalier, je me tourne vers Nick.

— Il y a un chien dans le voisinage. Il doit passer presque tout son temps dehors parce qu'il jappe dès qu'on approche de l'immeuble. Tu l'entends sûrement, Nick, et tu dois toujours savoir quand quelqu'un arrive.

Il se contente de hausser les épaules.

— Le fait est que je ne l'ai pas entendu ce matin. J'ai eu l'impression que quelque chose manquait, sans arriver à mettre le doigt dessus. Les propriétaires ont dû faire entrer cette pauvre bête à l'intérieur, pour une fois.

Une autre idée me traverse l'esprit.

— J'espère qu'il n'est pas mort.

J'entends des pas sur le palier et regarde dans l'œilleton avant d'ouvrir la porte. Stan Rogers est un agent en uniforme, ce qui ne me surprend pas. Ce qui me surprend, en revanche, c'est l'expression de Nick quand j'invite Stan Rogers à entrer. Son sourire s'évanouit. Il dévisage Stan Rogers comme s'il faisait face à un vieil adversaire. Tiens donc !

4

Mon père se lève et traverse la pièce pour aller serrer la main de Stan Rogers. Tous deux restent sur le seuil quelques minutes, le temps de se mettre à jour. Quand finalement mon père se retourne pour me présenter à Stan, le visage de celui-ci s'illumine.

— Tu ne t'en souviens probablement pas, mais je t'ai tenue sur mes genoux voilà... oh... douze ans ou quelque chose comme ça.

Il a raison. Je ne m'en souviens pas.

— Stan faisait le père Noël dans les fêtes que nous organisions au poste où je travaillais à l'époque, quand tu étais petite.

Stan, la quarantaine, est du genre bien enrobé. Il a des yeux bleus qui pétillent quand il sourit, ce qu'il fait maintenant. Je parie qu'il devait faire un père Noël fantastique.

— Je suis toujours chargé de cette mission, dit-il. Et Noël qui arrive dans six semaines... Le temps file, hein ?

Il inspecte la pièce et ses yeux s'arrêtent sur Nick.

Mon père suit son regard.

— Nick D'Angelo, dit-il. Un ami de Robbie.

Stan le salue d'un bref signe de tête avant de se tourner vers moi.

— Si j'ai bien compris, tu veux signaler un vol.

— C'est exact, dit mon père en désignant une chaise. Assieds-toi, Stan. Je vais te préparer du café pendant que tu prends la déposition de Robbie.

Stan obtempère, tire un calepin de sa poche et entreprend de consigner par écrit les circonstances de ce qu'il appelle l'« incident » – la rue où a eu lieu le vol, l'immeuble devant lequel je me tenais, l'heure à laquelle c'est arrivé, la couleur et la marque de mon sac, ainsi qu'une description du voleur. Il prend également en note tout ce que contenait mon sac (portefeuille, iPod, chandail).

— Un chandail d'un très joli bleu pâle. Tricoté à la main, pas à la machine.

Stan note également tout ce que contenait mon portefeuille.

— Autre chose ? demande-t-il.

— Trois oiseaux morts.

— Ah bon ?

Il attend patiemment une explication, et je lui parle du club SAC et de ce que je faisais au centre-ville.

— Il y avait aussi de l'équipement appartenant au SAC.

Je n'en ai pas parlé à mon père parce qu'il ne s'intéresse pas particulièrement aux oiseaux. Mais il s'agit

ici d'une déposition en bonne et due forme, et j'estime de mon devoir de faire les choses à fond.

— Les équipements de radio-pistage et de baguage ont certainement de la valeur.

— Radio-pistage ?

Stan, mon père et Nick ont tous les yeux fixés sur moi.

— Le SAC collabore avec un professeur d'université qui étudie une espèce particulière de grive. Chaque fois que Billy ou quelqu'un d'autre trouve une de ces grives et qu'elle est assez alerte pour être relâchée, il lui pose une bague munie d'un minuscule émetteur radio qui permet au professeur de suivre ses déplacements. Je crois que j'en avais une demi-douzaine dans mon sac.

— Tu avais six émetteurs radio là-dedans ? s'exclame Stan.

Il jette un coup d'œil derrière mon épaule, en direction de mon père. Je devine très bien ce qu'il pense.

— Il faut les activer pour qu'ils émettent leur signal. Et ils n'étaient pas activés.

Stan secoue la tête.

— Dommage, fait-il. Crois-tu pouvoir reconnaître ton voleur si tu le revois ?

Je lui réponds que je n'en suis pas sûre. Il avait un bonnet enfoncé sur le front et une écharpe lui dissimulait le menton et la bouche. La seule partie de son visage que j'ai vraiment pu voir, pendant une ou deux secondes, c'étaient ses yeux.

Stan referme son calepin.

— Je ne peux rien te promettre, me dit-il, mais on ne sait jamais.

Il se lève et glisse son calepin dans sa poche. Il toise brièvement Nick, sans dire un mot.

— Je vous ferai signe s'il y a du nouveau.

Mon père le remercie d'être passé et l'accompagne jusqu'à la porte. Tous deux discutent quelques minutes sur le palier. Je les entends parler à voix basse. Quand mon père revient vers nous, il regarde Nick. Ses yeux s'attardent un instant sur son col relevé. Nick commence à s'agiter, mal à l'aise. Puis le téléphone se met à sonner et mon père va répondre. Quelques secondes plus tard, il emporte le combiné dans son bureau et ferme la porte. Je me tourne vers Nick.

— Tu connais ce flic, n'est-ce pas ?

— Je l'ai déjà croisé dans le coin.

Que veut-il dire ?

— C'est un copain de Glen ?

Glen Ross est le petit ami de la tante de Nick, et la raison pour laquelle Nick vit seul plutôt que chez sa tante. La dernière fois que ces deux-là ont eu une prise de bec, Nick s'est retrouvé avec une mauvaise foulure au poignet.

Nick ne répond pas.

— T'es-tu encore disputé avec Glen ?

— Je ne l'ai pas vu depuis plus d'une semaine, répond-il d'un ton amer.

J'en déduis qu'il n'a pas vu sa tante non plus.

— Alors, comment t'es-tu fait cette ecchymose au cou ?

— Quelle ecchymose ?

— Trouve une autre réplique, Nick.

Je tends la main et rabaisse son col.

— Oh, ça ? fait-il. Un petit différend avec quelqu'un. Rien de grave.

Il glisse son bras autour de ma taille et m'attire contre lui. Je sais pertinemment qu'il cherche à détourner mon attention et à mettre un terme à mes interrogations, mais je l'avoue, la manœuvre n'a rien pour me déplaire.

— Ce pourrait être grave si le quelqu'un en question décide de porter plainte pour coups et blessures.

Je le sens se crispier contre moi.

— Je ne tiens pas à ce que tu t'attires encore des ennuis, Nick.

— Moi non plus, répond-il. Surtout maintenant.

Maintenant qu'il a seize ans, voilà ce qu'il sous-entend. Parce qu'à cet âge, il risque des sanctions plus lourdes s'il commet une infraction grave. Surtout avec ses antécédents. Il me serre plus fort. Puis, sans crier gare, il me lâche et s'écarte de moi. Pas besoin d'avoir des yeux derrière la tête pour savoir que mon père vient de sortir de son bureau.

— Alors, qu'avez-vous prévu pour la fin de semaine, tous les deux ?

Nick se contente de hausser les épaules. Qu'est-ce qui lui prend ? Lui et mon père s'entendent à merveille,

d'habitude. Nick m'a même confié qu'il admirait mon père. Mais aujourd'hui, il semble aussi fermé qu'une huître.

— Nick a congé cette fin de semaine, pour changer. Nous allons passer du temps ensemble.

Je prends ma veste sur le fauteuil où je l'avais jetée en arrivant.

— Robbie, j'aurais un mot à te dire avant que tu files, fait mon père.

Je le regarde avec impatience.

— En privé, précise-t-il.

Nick, qui ne sait plus où se mettre, garde les yeux rivés au plancher.

— Excuse-nous une minute, Nick, dit mon père.

Je le suis dans son bureau, une des rares pièces du logement que l'on peut fermer. Pourtant, mon père laisse la porte entrouverte.

— Ce coup de téléphone que je viens de recevoir – c'était pour affaires, me dit-il. Je dois quitter la ville.

— Pas de problème.

— Je ne rentrerai probablement pas ce soir.

— Toujours pas de problème.

— Je veux que tu ailles passer la nuit chez Henri.

Henri est Henrietta Saint-Onge, la compagne de Vernon Deloitte, associé de mon père et ex-policier lui aussi. J'aime beaucoup Henri. C'est une artiste plutôt excentrique et on ne s'ennuie jamais avec elle. J'ai passé bien du temps chez elle au cours des années, généralement les fins de semaine où j'étais censée dormir chez

mon père et que celui-ci devait s'absenter pour travailler à l'extérieur de la ville. Il se garde généralement de mentionner la chose à ma mère, qui estime qu'il devrait être capable de se débrouiller pour me consacrer tout son temps un week-end sur deux. Je rends service à mon père en taisant la chose à ma mère.

— Papa, j'ai seize ans.

Mes deux parents semblent avoir du mal à s'en souvenir.

— Je peux me débrouiller toute seule.

— Je le sais. Mais je tiens quand même à ce que tu ailles chez Henri.

— Allons donc, papa ! Tu n'as jamais été jeune ?

— C'est bien là le problème, Robbie. Je l'ai été. Aussi difficile qu'on puisse l'imaginer, j'ai déjà été un garçon de seize ans. Ta mère va réclamer ma tête si jamais elle apprend que je t'ai laissée seule avec un garçon de ton âge – et ce garçon-là en particulier – dans le même immeuble.

— Paaa-pa !

— Fais-moi plaisir, Robbie. D'accord ?

— Mais...

— Tu sais que je ne critique jamais ta mère.

Chose surprenante, étant donné qu'ils ont divorcé, c'est la pure vérité. Il lui arrive de lancer des piques drôles à son sujet, mais jamais il ne dit du mal d'elle. Pas en ma présence, en tout cas.

— Et tu sais aussi que nous faisons tout notre possible pour éviter de t'imposer nos problèmes.

— Je sais, mais...

— Ta mère nourrit certaines réserves vis-à-vis de Nick.

— Elle t'a dit *ça* ?

— Oui. Elle m'a appelé hier soir, Robbie. Elle se fait du souci pour toi. Elle n'a pas encore digéré l'affaire Trisha Carnegie.

Trisha est une fille qui avait fugué et j'avais donné un coup de main pour la retrouver.

— Elle me reproche de t'avoir mêlée à cette histoire.

— Mais...

— Elle en tremble encore. Les choses auraient pu mal tourner.

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Ta mère a sa façon à elle de voir les choses.

On peut le dire !

— Je tiens énormément à toi, Robbie, reprend mon père. J'aime que tu viennes me voir ici aussi souvent. J'aime que tu viennes passer les fins de semaine chez moi. Et j'apprécie tout particulièrement qu'on puisse s'arranger de manière relativement civilisée. J'aimerais que ça continue.

— Moi aussi, papa.

— Alors, rends-moi service, et rends service à ta mère. Passe la nuit chez Henri, d'accord ?

— D'accord.

J'accepte uniquement parce qu'il semble beaucoup y tenir.

— Et si tu as besoin de moi, n'hésite pas à m'appeler sur mon cellulaire. N'importe quand.

— D'accord.

Il sort son portefeuille de sa poche et me tend une poignée de billets. Je n'ai pas besoin de compter pour savoir qu'il s'agit d'une jolie somme.

— Tu as entendu ce qu'a dit Stan, n'est-ce pas ? Noël arrivera plus vite que tu ne le crois. Pourquoi ne pas commencer à chercher un cadeau pour ta mère ? Et une dernière chose, Robbie : sois sage !

Il prononce exactement les mêmes paroles que ma mère. Elle n'en reviendrait pas.

— Je resterai en contact, ajoute-t-il.

Ce qui signifie qu'il va surveiller mes allées et venues.



Nick dévale les escaliers devant moi.

— C'était à cause de moi, n'est-ce pas ? demande-t-il quand nous sortons sur le trottoir.

— Non.

— Pourquoi ces messes basses, alors ?

— Mon père doit s'absenter de la ville et ma mère est en voyage d'affaires. Il veut que j'aille passer la nuit chez Henri.

— Parce que tu as besoin d'une *gardienne* ?

— Henri n'est pas une gardienne. C'est une amie. Mon père craint seulement que ma mère pique une crise si elle apprend que j'ai passé la nuit ici toute seule.

— Sachant surtout que j’habite à l’étage en dessous, c’est ça? Il ne me fait pas confiance? rétorque Nick d’un ton amer.

— Ça n’a rien à voir. Il se fait seulement du souci pour moi.

— C’est ça!

Je le regarde droit dans les yeux.

— Il veut que j’aille chez Henri à cause de ce qui s’est passé avec Trisha Carnegie. Et à cause de la façon dont ma mère a réagi.

J’ignore s’il me croit, mais il ne me lâche pas la main jusqu’à l’arrêt d’autobus. Tout le long du trajet, il balaie les alentours du regard, devant, derrière, de l’autre côté de la rue.

— Tu attends quelqu’un, Nick? lui dis-je quand nous atteignons l’arrêt.

— Hein?

— Tu n’arrêtes pas de regarder de droite à gauche comme si tu cherchais quelqu’un.

— Je veux voir si le bus arrive.

Il ment, je le sais, parce que ses yeux évitent les miens.

— Et justement, le voilà!

Il fait un pas pour sortir de l’abribus et comme j’hésite à le suivre, il me prend la main. Nous attendons que l’autobus s’arrête devant nous.

— Hé, Robyn, j’ai eu une semaine pourrie, le travail, l’école et tout le reste. J’aimerais passer une journée agréable, d’accord?

Je hoche la tête. Je me demande ce qu'il a voulu dire par *et tout le reste*.

Le gros véhicule finit par s'arrêter. Nous grimpons à bord, payons notre passage et trouvons une banquette libre au fond. Nick scrute attentivement les passagers et ce n'est qu'une fois assis qu'il passe son bras autour de moi. Je me blottis contre lui, sans pouvoir chasser l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche. Quelque chose dont il ne veut pas parler – pas encore. Si la journée se passe bien, peut-être finira-t-il par se confier à moi. Je décide de laisser courir, le temps qu'il se détende.

— Et où allons-nous ?

— J'ai pensé à une balade dans le quartier chinois, répond-il.

Le quartier chinois ? Cette ville ne manque pourtant pas de centres d'intérêt – magasins, cinémas, musées, galeries d'art (suggestion qui, pour être honnête, m'étonnerait de la part de Nick). On peut aussi prendre le traversier dans le port jusqu'à l'île, ou encore flâner dans le grand parc situé à l'ouest de la ville. Mais le quartier chinois ?

— Y es-tu allée récemment ? demande Nick.

— Je n'étais qu'à quelques coins de rue quand je me suis fait piquer mon sac ce matin.

— Ce qui veut dire que tu ne tiens pas à y retourner ?

— Non. Je suis un peu surprise, c'est tout. Tu n'as jamais parlé du quartier chinois avant.

Il hausse les épaules.

— Il y a plein de magasins *cool* là-bas. J'ai pensé qu'on pourrait peut-être trouver un cadeau de Noël pour Jack.

Jack est le neveu de Nick.

— Et on pourrait déjeuner dans un restaurant chinois, ajoute-t-il. Dis donc, ça ne te tenterait pas d'aller au défilé du père Noël demain ?

— Le défilé du père Noël ?

Moi qui croyais bien connaître Nick, jamais je n'aurais imaginé qu'il veuille assister à un événement qui n'attire que des petits enfants et leurs parents.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Nick. Tu n'aimes pas ça, un peu de magie dans ta vie ?

— La magie de *Noël*, tu veux dire ?

— Ouais. Tu sais, ma mère nous emmenait au défilé tous les ans. Ensuite, on faisait la queue dans un des centres commerciaux et je pouvais dire au père Noël quels cadeaux je voulais. Ma mère me faisait toujours prendre en photo, tu sais, assis sur les genoux du père Noël. Elle en avait toute une collection, de ces photos, prises quand j'étais petit garçon jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans.

Oh !

Comme ça, il est d'humeur nostalgique. Sa mère est morte il y a quelques années. Tuée par son beau-père, à qui Nick doit aussi la cicatrice sur son visage. Il est actuellement en prison. Tout comme le demi-frère de

Nick, Joe. À part eux, Nick n'a pour famille que sa tante et son neveu Jack, qu'il n'a jamais pu rencontrer en personne. Quand Joe a pris le chemin de la prison, sa compagne était enceinte. Elle a déménagé dans l'ouest pour mettre le bébé au monde entourée de sa famille. Tout ce que Nick a vu de Jack se résume à quelques photos. Et voilà que Noël approche – la période de l'année où tout le monde pense à ses proches. Je serre la main de Nick dans la mienne.

— Il y a des années que je n'ai pas assisté au défilé du père Noël. Allons-y ! On va s'amuser !

Nous prenons un autobus sur la ligne qui mène au cœur du centre-ville. Le quartier que l'on dit « chinois » forme comme une grosse croix qui s'étire sur environ dix coins de rue d'est en ouest et sur huit autres du nord au sud. À l'origine, tous les commerces, restaurants et entreprises étaient chinois. Aujourd'hui, même si au moins la moitié d'entre eux sont tenus par des gens d'origine vietnamienne, on parle encore de quartier chinois. La circulation est toujours plus lente sur ces artères en fin de semaine, parce qu'une foule de gens viennent de partout faire des courses, manger au restaurant et retrouver des amis.

L'autobus approche de la lisière du quartier et Nick se penche au-dessus de moi pour tirer le cordon et demander le prochain arrêt. Nous sautons du véhicule.

Se frayer un chemin sur le trottoir relève de la course d'obstacles, même à cette heure matinale. Tous

les magasins semblent déborder sur le trottoir. Sur des tables branlantes installées devant les épiceries s'empilent des fruits et des légumes qui me sont en partie inconnus. Des portemanteaux et des tables couvertes de vêtements encombrant l'espace devant les magasins de confection, exposant tant des tenues traditionnelles chinoises que des t-shirts et des chandails pour touristes, offerts à des prix défiant toute concurrence. Tous les deux mètres, un camion garé en double file bloque la circulation dans la rue étroite, tandis que des équipes d'hommes déchargent des caisses, forçant ainsi les piétons à emprunter la chaussée pour les contourner, ce qui complique encore la vie des automobilistes qui veulent passer.

— C'est fantastique, non ? s'enthousiasme Nick. On se croirait dans un autre monde.

Il a raison. Tous les commerces et les restaurants portent un nom anglais sur leurs enseignes et leurs auvents. Mais ils affichent en beaucoup plus gros caractères leurs noms en chinois ou en vietnamien. Et presque tous les clients qui fréquentent les magasins, restaurants, salons de coiffure, épiceries, herboristeries, magasins de disques, librairies, cinémas, cybercafés et agences de voyages sont soit d'origine chinoise, soit d'origine vietnamienne. Les jeunes dans la vingtaine ou les adolescents de mon âge portent tous des vêtements à la dernière mode. Mais on croise également des vieux, de frêles grands-parents au visage buriné, vêtus de leurs pantalons et tuniques traditionnels.

Nick me tient fermement la main en louvoyant entre les passants et autour des éventaires extérieurs chargés de marchandises.

— Allons grignoter quelque chose, me dit-il. Je connais une boulangerie fabuleuse. Et un bon restaurant où nous pourrons manger un peu plus tard. Et j'ai pensé que cet après-midi, nous allions... Qu'est-ce qu'il y a, Robyn ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Moi qui pensais que tu m'avais complètement oubliée... je constate que tu as pris le temps de nous préparer tout un circuit. C'est merveilleux !

Il me rend mon sourire et pose un léger baiser sur mes lèvres.

— Je ne te racontais pas d'histoire, Robyn. Tu m'as vraiment manqué. Seulement, ce n'est pas toujours facile de combiner le travail et l'école.

— Je comprends. Je suis si contente que nous soyons ensemble. Allez, montre-moi cette boulangerie !

Il me fait descendre la rue, tourne au coin et m'entraîne à l'intérieur d'un commerce brillamment éclairé et de toute évidence très populaire. L'endroit grouille de clients qui sont tous, Nick et moi exceptés, d'origine asiatique. Personne ne parle anglais.

— Va faire le tour des comptoirs, me conseille Nick. Peut-être trouveras-tu quelque chose à rapporter chez Henri plus tard.

— Bonne idée.

Je dois me dévisser le cou pour apercevoir les comptoirs vitrés parmi la foule. Je reconnais certaines

des pâtisseries exposées : tranches de génoise, carrés à la noix de coco, tartelettes au flan, biscuits aux noix, biscuits aux amandes, gâteaux à l'ananas, renversés aux pommes. Mais je suis incapable d'identifier les autres et je dois me fier aux petites étiquettes disposées sur les plateaux pour savoir de quoi il s'agit. Des pâtisseries de formes et de tailles variées fourrées au melon d'hiver, au lotus, aux litchis, à la pâte de haricots mungo, à la purée de haricots rouges ou de haricots noirs, ainsi que des macarons au thé vert et des biscuits à la purée de dattes, sans compter des boules au sésame, des palmiers croustillants au miel et des biscuits jaune vif appelés « soleils ». Tout me semble si appétissant – sauf peut-être la pâte de haricots – que je ne sais vraiment pas quoi choisir. Je cherche Nick des yeux.

Où est-il passé ?

Je ne le vois nulle part.

Je fais demi-tour en direction de la porte d'entrée, scrutant les visages des clients au passage. D'habitude, Nick est facile à repérer dans une foule à cause de ses cheveux noirs. Mais tout le monde, ici, a les cheveux noirs. Je finis par l'entrevoir, planté devant un comptoir vitré situé à l'avant du magasin.

J'entreprends de me frayer un chemin dans sa direction. Les gens se pressent contre les vitrines et lancent aux vendeuses postées derrière les comptoirs ce qui sonne à mon oreille comme de longues commandes compliquées. Personne ne veut bouger de peur de perdre sa place.

Je ne quitte pas Nick des yeux tout en me faufilant parmi les clients. Je vois une des vendeuses, une jeune et jolie Chinoise, lui adresser la parole. Elle doit lui demander ce qu'il veut parce que je le vois désigner quelque chose dans la vitrine et lever deux doigts. La tête de la jeune fille disparaît un instant pour ressurgir au-dessus du comptoir. Je la vois glisser deux pâtisseries dans un sac en papier brun. Elle dit autre chose à Nick. Il secoue la tête.

La vendeuse se dirige alors vers la caisse en se faufilant entre ses collègues. Nick la suit en parallèle, de l'autre côté de la vitrine, et se poste devant la caisse, en face d'elle. Il lui tend quelque chose – l'argent de sa commande. Quand s'ouvre le tiroir-caisse, elle balaie soigneusement la foule du regard. Nick lui aussi observe autour de lui. Puis, tout en jetant de brefs coups d'œil à droite et à gauche, si vite qu'il est difficile de voir ce qu'elle fait, elle se penche derrière le comptoir. Sans quitter des yeux clients et collègues, elle ouvre le sac de papier contenant les pâtisseries que Nick a achetées, en replie le bord et le tend à Nick avec sa monnaie.

Ils échangent un regard. Nick reste vissé devant la caisse, même s'il a été servi et qu'il a payé. Soudain, quelqu'un crie quelque chose et la jeune vendeuse sursaute violemment. Elle arbore aussitôt un air coupable, comme si on venait de la prendre en faute. Elle répond en chinois à la femme qui l'a interpellée, puis s'éloigne à la hâte. Nick la suit des yeux. Quand il

s'écarte de la caisse, il la regarde encore. Que se passe-t-il ? Je fends la foule pour le rejoindre. Il me prend la main et m'entraîne à l'extérieur.

— Qui était-ce, Nick ?

— Qui était qui ?

— Cette fille.

— Quelle fille ?

— Celle qui t'a servi.

Il me regarde, déconcerté.

— De quoi parles-tu ? C'est seulement une fille qui travaille ici.

— Mais tu la connais, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui peut bien te le faire croire ?

— Voyons, Nick. J'ai bien vu le regard qu'elle t'adressait. A-t-elle ajouté un gâteau gratuit dans ton sac ?

Je tends la main vers le sac que Nick tire aussitôt vers lui, hors de ma portée.

— Elle me regardait ? dit-il en souriant. Penses-tu que je lui ai tapé dans l'œil ? Qu'est-ce qui t'arrive, Robyn, tu es jalouse ?

— Comme ça, tu ne la connais pas ? Et elle ne t'a pas refilé un gâteau en plus ?

Le sourire de Nick s'élargit encore. Ma réaction semble beaucoup l'amuser.

— C'est bien ça, tu es jalouse.

Il se penche pour m'embrasser sur les lèvres, puis glisse son bras autour de ma taille.

— Jamais je n'ai rendu une fille jalouse avant toi.

— Je ne suis pas jalouse !

Bon, d'accord. Je dois admettre que j'ai incontestablement ressenti l'aiguillon de la jalousie en surprenant le regard que lui adressait cette fille. Elle est si jolie – menue, un teint de porcelaine, des yeux vifs et de longs cheveux noirs et brillants. Mais ce n'est pas seulement cette fille qui m'agace. Nick se conduit bizarrement. D'habitude, il ne passe pas son temps à scruter les alentours comme il l'a fait avant que nous montions dans l'autobus, et comme il recommence à le faire depuis que nous avons quitté la boulangerie. Ordinairement, il n'est pas constamment aux aguets, il ne dévisage pas les passants qu'il croise ni ceux qui déambulent sur le trottoir d'en face, il n'inspecte pas la rue et les autos dans les deux sens, ne jette pas un coup d'œil prudent avant de s'engager dans une rue transversale. C'est ce qu'il fait à présent. Et il a cette marque autour du cou...

Quand j'ai rencontré Nick au refuge pour animaux, il y a trois mois, il était placé sous garde en milieu ouvert après avoir été reconnu coupable d'infraction et de voies de fait ayant causé des lésions corporelles. Et ce n'étaient pas ses premiers démêlés avec la justice. Mais il a essayé de s'amender. Il a tout fait pour ne pas récidiver une fois sa sentence purgée. Il avait espéré aller vivre chez sa tante et peut-être avoir un chien. Nick adore les chiens. Mais le nouveau copain de sa tante, Glen, l'a pris en grippe et la chose n'a pas pu se faire. Nick en a été amèrement déçu, mais il n'a pas baissé les bras. Il vit seul, fréquente l'école, occupe

un emploi régulier et gagne aussi un peu d'argent en promenant deux chiens. Je pensais – et j'espérais – que tout allait marcher comme sur des roulettes. Jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui, il a un comportement étrange et cela m'inquiète.

Il me tient serrée contre lui tandis que nous déambulons sur le trottoir.

— Je croyais que tu avais faim, lui dis-je quand nous avons passé un autre pâté de maisons. Tu ne veux pas les manger, ces pâtisseries ?

Il me lance un regard ahuri. Je lui montre le sac en papier brun qu'il tient à la main.

— Oh ! Ouais. Je cherchais un endroit où nous asseoir. Ce petit centre commercial là-bas, ça te convient ?

Il désigne l'entrée plus loin dans la rue.

— Je pourrai t'offrir un thé.

— D'accord.

Nous traversons la rue main dans la main. Ce contact me reconforte, comme il le fait toujours. Nous pénétrons dans la galerie marchande et empruntons le passage du rez-de-chaussée flanqué de douzaines de boutiques proposant vêtements, appareils électroniques, sacs et valises de voyage, articles de maison, disques et vidéos, sans oublier les bijouteries, pour enfin déboucher sur l'aire de restauration.

— Attends-moi ici, dit-il en m'indiquant une table libre. Je vais chercher quelque chose à boire. Thé chinois ou thé ordinaire ?

— Chinois.

Sans lâcher son sac en papier, il traverse l'aire ouverte jusqu'à un comptoir situé en face, devant lequel il attend patiemment que la femme finisse de servir un client. Elle se tourne ensuite vers lui et il commande les boissons. La femme saisit un gobelet en plastique orné du logo Coke et un gobelet en carton épais destiné aux boissons chaudes. Mais plutôt que de les remplir, elle disparaît derrière une porte au fond du petit local.

Elle en ressort quelques instants plus tard, les deux gobelets toujours à la main, un homme sur les talons. Il porte un tablier blanc et une casquette, blanche elle aussi. Il tire un plateau en plastique de la pile rangée près de la caisse, qu'il pose sur le comptoir. La femme verse de l'eau chaude dans le gobelet en carton et l'homme remplit de Coke celui de Nick. Tandis que la serveuse referme les deux gobelets avec des couvercles en plastique, Nick se déplace vers la caisse et fouille dans sa poche. Il tend de la monnaie à l'homme. Peut-être lui en donne-t-il trop, ou pas assez, parce que celui-ci fixe un long moment ce qu'il a dans la main. Il relève les yeux vers Nick en fronçant les sourcils. Finalement, il se rapproche de la caisse. Nick suit le mouvement. Campé devant la caisse, il me cache l'homme, qui tend quelque chose à Nick – sa monnaie, je présume. Nick met l'argent dans sa poche avant de poser le sac de papier sur le plateau à côté

des boissons. Puis il pivote sur les talons et vient me rejoindre.

— Et voilà, dit-il en saisissant l'un des gobelets qu'il glisse devant moi. Une tasse de thé chinois, une!

— As-tu eu un problème?

— Un problème? répond-il en ôtant le couvercle de plastique de son gobelet pour avaler une longue gorgée de Coke.

— Le type à la caisse – il te regardait d'un drôle d'air.

— Un drôle d'air?

— Tu n'as pas remarqué?

Il secoue la tête.

— Tout à l'heure, tu trouvais que la serveuse de la boulangerie me regardait d'un drôle d'air. Maintenant, c'est au tour de ce gars. Veux-tu que je te dise, Robyn? Je crois que tu aurais dû rester au lit au lieu d'aller au centre-ville ramasser des oiseaux morts. Un peu plus de sommeil ne t'aurait pas fait de mal!

Il ouvre le sac de papier, en extrait deux pâtisseries rondes et plates et leur adresse un sourire appréciateur.

— Mmmmm! De la purée de haricots rouges. Tu veux goûter?

— De la purée de haricots?

Je hausse les épaules.

— Je ne pense pas aimer ça.

— Y as-tu déjà goûté? insiste Nick.

— Euh... non.

Il casse la pâtisserie en deux et m'en tend la moitié.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il quand je proteste. Tu ne me fais pas confiance ?

— Si, mais...

— C'est vraiment bon. Pourquoi te mentirais-je, Robyn ?

Il pousse la moitié du gâteau devant moi. Je soupire, l'accepte et en prends une petite bouchée.

— Alors ? demande Nick.

Jamais je n'aurais imaginé qu'une pâtisserie à la purée de haricots puisse avoir un goût pareil. C'est en réalité délicieux. J'en prends une autre bouchée et, avant de m'en rendre compte, j'ai tout engouffré. Nick saisit l'autre pâtisserie, la casse en deux et me tend ma part, que je grignote en buvant mon thé.

Notre collation terminée, je range nos gobelets vides sur le plateau et tends la main vers le sac en papier qui renfermait nos pâtisseries. Nick le subtilise aussitôt et me prend le plateau des mains.

— Je m'en occupe, me dit-il.

Il se lève et transporte le plateau jusqu'aux bacs à ordures et à recyclage les plus proches. Il fait glisser les gobelets dans la poubelle, mais garde le sac en papier qu'il plie soigneusement et range dans une de ses poches de blouson. Quand il s'écarte de la poubelle pour faire demi-tour, il exécute un tour complet sur lui-même et balaie les alentours du regard, en essayant de prendre l'air le plus naturel possible, avant de se diriger vers moi.

— Tout va bien, Nick ?

Il m'observe un court instant comme si j'avais posé une question idiote.

— Bien sûr, répond-il. Tu vois quelque chose qui cloche ?

C'est exactement la question que je me pose.

5

Nous passons la matinée à flâner dans les magasins, fascinés par la multitude d'objets et d'articles à vendre – jouets importés, éventails, plumes de paon, portemonnaie et sacs à main en soie, vestes et mules brodées, bijoux et statuettes en jade – les dragons ont ma préférence – cerfs-volants, meubles en bambou et parchemins roulés ornés de fleurs de cerisier avec, sur le côté, d'élégantes calligraphies verticales. De temps à autre, je me retourne pour dire un mot à Nick et constater à chaque fois qu'il a disparu. Puis il réapparaît à mon côté, me prend la main et m'embrasse sur la joue, affichant la bonne humeur de celui qui n'a pas connu un instant de liberté depuis bien longtemps.

— J'ai une faim de loup, annonce-t-il enfin. Prête pour le restaurant ?

À vrai dire, j'ai l'estomac dans les talons. Je suis debout depuis quatre heures du matin et n'ai rien mangé d'autre que quelques bouchées de gâteau.

Le restaurant qu'a choisi Nick ne se trouve pas sur une des artères principales. Il est niché dans une étroite rue secondaire, à mi-chemin entre deux rues transversales.

— Ça ne paie pas de mine, mais la cuisine est excellente, me dit-il.

Il a raison. L'établissement, vu de l'extérieur, n'a rien d'impressionnant – un immeuble bas en briques crasseuses orné d'une enseigne rouge et blanche. Le *Phoenix d'or* annoncent les petits caractères en anglais. Dans la salle plutôt petite, les tables recouvertes de toile cirée rouge sont flanquées de chaises dépareillées. Un immense tableau sur lequel s'alignent des colonnes de caractères occupe presque tout un mur. À voir les prix affichés le long de chaque colonne, j'en déduis qu'il s'agit du menu, mais tout est écrit en chinois. Nick me conduit jusqu'à une table pour deux contre un mur et m'aide à me défaire de ma veste. Une serveuse s'approche, armée d'une théière et de deux menus. Elle remplit les tasses sans anse déjà posées sur la table et tend un menu à chacun de nous. J'ouvre le mien et constate avec soulagement qu'il est rédigé aussi en anglais.

— J'ai quelques suggestions à te faire, si cela t'intéresse, me dit Nick.

Je le laisse commander. Et bon sang, je n'ai pas à le regretter. Vingt minutes plus tard, nous goûtons au premier plat. Le restaurant commence à se remplir. À part nous, toute la clientèle semble d'origine chinoise.

— C'est toujours un bon indice, me dit Nick. Si des Chinois viennent manger ici, c'est qu'on y sert de la vraie cuisine chinoise.

— Crois-tu que la même règle s'applique au McDonald's? Qu'on y sert de la vraie cuisine nord-américaine?

Nick se met à rire.

— Il y a des McDonald's en Europe et en Russie à présent. Et même en Chine, je crois. C'est ça, la vraie cuisine mondialisée.

Il saisit la théière laissée sur la table par la serveuse et remplit encore ma tasse. Nous attaquons un plat de crevettes, un autre de poulet à la sauce aux haricots noirs, ainsi qu'un plat de légumes sautés. J'ignorais que j'avais aussi faim.

— Veux-tu finir le poulet? me demande Nick.

— Tu veux rire? Une bouchée de plus et j'explose.

— Moi aussi, répond Nick, ce qui ne l'empêche pas d'engloutir le reste du poulet et les dernières crevettes. Quand il a bien nettoyé tous les plats, il lève la main à l'intention de la serveuse. Elle nous apporte la note et deux biscuits renfermant l'horoscope du jour. Nick en prend un, le brise et me décoche un grand sourire.

— *L'amour bénira votre journée*, lit-il sur le petit papier.

Je dois avoir l'air incrédule parce qu'il me tend le petit ruban de papier pour que je lise le message de mes propres yeux.

— Et le tien, qu'est-ce qu'il dit?

J'ouvre mon biscuit et tire la devise du jour.

— *Prends garde à qui tu fais confiance.*

Je regarde Nick.

— Heureusement que je ne crois pas aux horoscopes.

Nick dévore son petit biscuit avec appétit. C'est alors que je remarque un vieil homme qui nous observe depuis la porte d'accès à la cuisine.

Mon étonnement n'échappe pas à Nick.

— Quelque chose ne va pas ? me demande-t-il.

Je désigne d'un signe de tête la porte de la cuisine. Nick se retourne. Le vieux Chinois le fixe droit dans les yeux et soutient quelque peu son regard avant de disparaître.

— Qu'est-ce qu'il veut, à ton avis ?

Nick hausse les épaules. Puis il sort son portefeuille.

— Non, Nick. C'est moi qui régale.

— Pas question, Robyn. Je t'ai invitée.

— Je sais, mais...

J'allais lui dire que j'avais plus d'argent et moins de dépenses que lui, mais il secoue résolument la tête. Il dépose de l'argent par-dessus la facture et enfile son blouson.

— Et si tu en profitais pour réfléchir au programme de l'après-midi ? me propose-t-il. Je reviens tout de suite.

— Où vas ?...

Il me montre du geste la pancarte indiquant la direction des toilettes, puis sort de la salle de restaurant. Je décide de suivre son exemple. Avec tout le thé

que j'ai bu, autant prendre mes précautions. Je me lève et me dirige vers des toilettes, situées au fond d'un long couloir qui part de la salle à manger. Quand je tourne pour m'y engager, j'aperçois Nick qui se faufile à l'extérieur par la sortie de secours, tout au fond. Mais où va-t-il ?

Je l'appelle, mais la porte s'est déjà refermée. Je le suis et m'arrête net quand une voix se met à crier derrière moi. Un homme me rejoint en courant.

— Pas sortir, pas sortir, me dit-il en me contournant pour ensuite me bloquer le passage. Sortie secours, seulement. Pas sortir par là.

— Mais...

— Pas sortir, répète-t-il en agitant les bras.

D'accord.

Je fais demi-tour pour regagner la salle à manger, enfile ma veste et sors en hâte du restaurant. Une ruelle étroite longe le côté de l'immeuble. Je m'y engage et aboutis dans l'arrière-cour du restaurant, l'endroit où j'ai vu Nick disparaître. Je ne le vois nulle part. Est-il rentré entre-temps ? Je m'approche de la porte de secours qu'il a empruntée, pousse la poignée, mais elle n'ouvre pas de l'extérieur. Il n'a donc pas pu rentrer par là. Je découvre une autre porte, un peu plus loin, restée entrouverte. Nick serait-il passé plutôt par ici ? Je jette un coup d'œil à l'intérieur. Dans une cuisine encombrée et embuée de vapeur s'affairent deux hommes portant tabliers et toques blanches – des cuisiniers ou des commis de cuisine. L'un d'eux croise

mon regard, puis retourne à ses occupations sans dire un mot. Il semble peu probable que Nick soit rentré par cet endroit.

Je balaie les alentours du regard. La ruelle, qui se prolonge sur deux pâtés de maisons, longe d'un côté des arrière-cours de magasins, et de l'autre des maisons d'habitation. Je ne vois Nick nulle part. Où a-t-il bien pu passer ? Pourquoi joue-t-il ainsi à cache-cache ?

Puis j'entends une voix. Quelqu'un qui parle à voix basse, mais je mettrais ma main au feu qu'il s'agit de Nick. J'ai l'impression qu'il se trouve un peu plus loin dans la ruelle. Je m'engage dans cette direction. Je l'entends alors derrière une haute clôture pourvue d'un portillon.

Je me faufile jusque-là et tente de voir à travers la clôture. Impossible. Le treillis serré est conçu pour protéger l'intimité des résidents. Mais le portillon est entrouvert. Je m'approche sur la pointe des pieds, risque un regard dans l'étroite ouverture et repère Nick. Il se trouve dans une minuscule cour divisée en deux par un sentier dallé et qui fait office de jardin – un jardin potager, comme en témoignent les rangées de tuteurs plantés dans la terre froide en ce début de novembre. Je vois Nick, sur le sentier, prendre quelque chose – une enveloppe blanche – des mains du vieil homme que j'ai aperçu à l'intérieur du restaurant. Il glisse l'enveloppe dans la poche intérieure de son blouson. Le vieil homme lui dit quelque chose, mais je ne saisis pas ses paroles. Nick hoche la tête et commence

à tourner les talons, probablement pour regagner le restaurant.

Je m'éloigne aussitôt du portillon, soudain honteuse de l'avoir espionné, et me dirige au pas de course vers le restaurant. J'approche de l'établissement quand deux hommes sortent de la cuisine pour s'engager dans la ruelle. Tous deux portent des lunettes de soleil et des blousons de cuir noir, et ont les cheveux noués en queues de cheval. Ils me dévisagent, puis commencent à remonter la ruelle dans ma direction. Je ralentis le pas en m'exhortant à ne pas céder à la peur. Il fait grand jour. Que pourrait-il bien m'arriver ?

Les deux hommes me barrent le chemin. Ni l'un ni l'autre ne s'écarte pour me laisser le passage.

— Pardon !

Ils ne bougent pas d'un pouce et regardent autour d'eux, comme s'ils s'attendaient à voir arriver quelqu'un d'autre.

— Que fabriques-tu ici ? me demande l'un d'eux.

— J'attends quelqu'un.

Comme si cela les regardait !

L'homme qui m'a posé la question balaie la ruelle du regard.

— Je ne vois personne, fait-il.

Il me dévisage longuement d'un air dur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? répète-t-il en faisant un pas vers moi pour m'intimider comme le font les brutes dans les cours d'école.

Je sens mes genoux faiblir. Ces types, qui qu'ils soient, paraissent dangereux. Mais de quoi se mêlent-ils, après tout ?

— Laissez-moi passer, dis-je en espérant qu'ils ne remarquent pas le tremblement dans ma voix.

Ils ont une allure de bandits. Et *eux*, qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ? Et s'ils m'agressaient ? Je m'apprête à prendre mes jambes à mon cou – et à crier au secours s'il le faut – lorsque quelqu'un posté derrière eux leur adresse la parole en chinois. C'est le vieil homme avec lequel Nick s'entretenait dans la cour clôturée, il y a quelques minutes. Il s'est arrangé pour regagner le restaurant sans avoir à me croiser. Il a dû sortir de la cour par l'autre côté et faire le tour du pâté de maisons pour regagner le restaurant. Mais pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Les deux brutes tournent la tête vers le vieil homme et celui qui m'a posé les questions lui dit quelque chose. J'entends alors quelqu'un m'appeler. Je fais volte-face et aperçois Nick plus loin, sur le trottoir près de l'entrée du restaurant. Le vieil homme et lui ont dû revenir par le même chemin.

Les deux types dévisagent Nick. Ils doivent conclure que je ne leur ai pas menti parce qu'ils s'écartent pour me laisser passer. L'un d'eux s'adresse au vieux monsieur, qui se met à secouer la tête. Le même homme fait un pas vers lui pour l'intimider comme il l'a fait avec moi. Le vieillard ne recule pas d'un pouce. Il ne

manifeste aucune crainte. Finalement, les deux types le poussent brutalement pour entrer à l'intérieur du restaurant. L'homme âgé reste sur le seuil et m'observe.

Quelques secondes plus tard, Nick me rejoint.

— Que fais-tu ici, Robyn ?

Il ne regarde même pas le vieil homme. On ne devinerait jamais que ces deux-là discutaient ensemble un peu plus tôt. Nick me prend la main et m'entraîne jusqu'au trottoir pour m'éloigner du restaurant.

— Quand j'ai regagné notre table, tu avais disparu, me dit-il. J'ai cru que tu m'avais fait faux bond. Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

— Je te cherchais, Nick.

— Tu me cherchais ? Tu savais où j'étais. Je t'avais dit que j'allais revenir tout de suite.

Vais-je le confronter à ses mensonges, lui dire ce que je viens de voir ? Je n'en ai pas le temps.

— Hé !

À peine avons-nous mis le pied sur le trottoir qu'il me ramène brutalement dans la ruelle, me plaque contre un mur, m'entoure de ses bras et se met à m'embrasser. Je suis si surprise que je commence par résister. Mais je ne peux pas m'empêcher de lui rendre son baiser. Je sens mon cœur cogner contre mes côtes. Impossible pour moi de m'imaginer ailleurs, à faire autre chose dans les bras de quelqu'un d'autre. Nick me serre fort contre lui. Finalement, il s'écarte de moi, sans s'éloigner pour autant.

— Je ne rêve que de ça depuis ce matin, me dit-il en souriant.

Le col de son blouson est entrouvert, dénudant la base de son cou. Je tends la main pour toucher l'ecchymose bleue et noire qu'il a sur le côté. Il grimace de douleur. Pendant une seconde, j'oublie son escapade dans la ruelle.

— Qu'est-il arrivé, Nick ? Avec qui t'es-tu bagarré ? Il baisse la tête vers moi et m'embrasse encore.

— Je n'ai pas envie d'en parler, murmure-t-il. Je veux profiter de la journée.

Mais moi, j'ai envie d'en parler. Je veux aussi lui parler de tout ce qui vient de se passer. Mais si j'insiste trop, je risque de ruiner sa bonne humeur. Cela peut attendre, me dis-je. Je me promets d'aborder la question plus tard. Nous avons toute la fin de semaine devant nous.

Nous restons serrés l'un contre l'autre encore quelques minutes.

— Alors, as-tu décidé ce que tu voulais faire ? me demande-t-il.

— Si nous allions au cinéma ? C'est moi qui offre.

Je suis fatiguée. J'aimerais beaucoup m'asseoir quelque part pendant deux heures, la tête posée contre son épaule.

— Il suffit de trouver un journal pour voir quels films sont à l'affiche.

— Ça me va, dit-il.

Main dans la main, nous remontons la rue.

— Il y a là-bas un distributeur de journaux gratuits, me dit Nick en indiquant d'un signe de tête le carrefour principal.

À peine sommes-nous arrivés au carrefour que Nick se tourne vers moi.

— Va chercher un journal et regarde les programmes. Choisis le film qui te plaît. Je te retrouve ici dans deux minutes.

— Où vas-tu ?

— Une course à faire. Je reviens tout de suite, c'est promis.

Le signal pour piétons passe au rouge et clignote, invitant ceux qui sont déjà engagés sur la chaussée à se dépêcher et les autres à attendre s'ils sont encore sur le trottoir. Nick traverse à la hâte avant que j'aie pu dire un mot.

Que se passe-t-il ? Pourquoi s'éclipse-t-il encore une fois ?

Je veux lui emboîter le pas, mais le signal est passé au rouge. Plantée sur le bord du trottoir, je le suis des yeux. Il gagne le trottoir d'en face et s'arrête devant le premier commerce qui fait le coin. Planté devant la porte, un homme fume une cigarette. Il jette son mégot et l'écrase sous son talon dès que Nick pousse la porte, puis entre à son tour.

Je les observe à travers la vitrine. À l'avant du magasin, Nick choisit des articles qu'il remet ensuite à leur place. L'homme qui fumait à l'extérieur fait le tour

du comptoir. Il s'agit probablement du propriétaire, à moins que ce soit un vendeur.

Nick disparaît de ma vue un instant, puis réapparaît devant le comptoir, sur lequel il pose quelque chose. L'homme se déplace vers la caisse et Nick paie son achat, que l'homme emballe dans un petit sac. D'une main, il le tend à Nick, tout en baissant l'autre sous le comptoir pour y saisir quelque chose. Nick change de position de manière à cacher l'homme d'éventuels regards, mais j'ai la certitude que le type a remis à Nick ce qu'il a pris sous le comptoir.

Nick se retourne et je le vois glisser la main dans sa poche. Je commence à avoir mal au cœur. J'ignore ce que Nick peut bien trafiquer, mais il est clair qu'il s'agit de quelque chose qu'il veut me cacher. Je me demande si cela a un rapport avec la réaction qu'il a eue lorsque Stan Rogers est entré chez mon père. Malgré ce que Nick m'a affirmé, j'ai nettement l'impression qu'il n'avait pas seulement croisé Stan dans les parages. Nick connaît ce policier. Peut-être a-t-il eu des démêlés avec lui, ce qui expliquerait le regard désapprobateur que lui a lancé Stan. Nick se serait-il attiré des ennuis depuis la dernière fois que je l'ai vu ?

Je me demande aussi si mon père est au courant de quelque chose et s'il avait une autre raison d'insister pour que je passe la nuit chez Henri – une raison qu'il s'est gardé de me confier. J'attends avec impatience que le signal pour piétons passe au vert. Il est possible que Nick n'ait pas envie de parler de quoi que ce soit. Il est

possible qu'en l'obligeant à en discuter, je ruine notre journée. Mais je m'en moque, à présent. Je veux des réponses à mes questions.

Nick sort du magasin et s'approche du carrefour. Un flot régulier d'automobiles passe devant lui tandis qu'il attend pour traverser. Il lance un coup d'œil sur le trottoir d'en face, m'aperçoit au coin et lève le bras pour me faire signe. Des gens – d'autres piétons – s'agglutinent autour de lui, attendant eux aussi le signal pour traverser. Deux d'entre eux froncent les sourcils quand un homme blond de haute taille les pousse sans ménagement pour se frayer un chemin jusqu'au bord du trottoir. Il y a des gens qui se comportent vraiment comme des brutes, me dis-je. Et à la même seconde, tout bascule.

Je déglutis, sans pouvoir en croire mes yeux.

Je vois Nick trébucher en avant. Voyons, que fait-il ? Et je vois ses yeux s'écarquiller de surprise. Il tourne la tête, tout en s'efforçant de regagner son équilibre en faisant des moulinets avec ses bras. Puis j'entends quelqu'un – moi – crier « Attention ! » quand il bascule sur la chaussée. J'entends le hurlement d'un coup de frein, puis... *Oh, mon Dieu !* Je veux fermer les yeux, ne pas voir ce qui se passe, sans pouvoir détourner mon regard. Nick a dû voir la même chose que moi – une auto qui fonce droit sur lui. J'entends le bruit de l'impact. Un choc sourd, qui lève le cœur. Nick est catapulté sur le capot de la voiture comme celle-ci s'arrête. Puis il roule sur lui-même et retombe sur la

chaussée, et j'entends le *bang, bang, bang* d'un carambolage quand une seconde auto, puis une troisième et une quatrième emboutissent l'arrière du véhicule qui les précède... La circulation s'immobilise dans les deux sens. Des passants s'attourent autour de lui. Je me précipite vers Nick.

Je me penche au-dessus de lui. Il a perdu connaissance.

6

Nick gît sur la chaussée, inconscient. J'ai l'impression qu'il ne respire plus. La conductrice de l'auto, une femme dans la quarantaine, tendue et terrifiée, s'extrait difficilement de sa voiture et contemple Nick, les yeux écarquillés, le visage blême. Elle tremble comme une feuille.

— Il a sauté devant mes roues, bredouille-t-elle.

Je m'agenouille auprès de Nick sans pouvoir refouler les larmes qui ruissellent sur mes joues. Il est si immobile. Je ne vois pas sa poitrine se soulever, ni le moindre petit mouvement indiquant qu'il respire. *Oh, mon Dieu!* J'ai envie de crier, mais je me force à réfléchir. Que fait-on dans un cas comme celui-là ? Je suis censée le savoir, car j'ai suivi un stage de secourisme quand j'avais douze ans. Une idée de ma mère, bien entendu. Réfléchis, Robyn.

D'abord, vérifier le pouls.

Je presse un doigt sur le cou de Nick et sens le cœur battre. Merci, merci, merci !

Ensuite, demander de l'aide.

— Appelez le 911, quelqu'un !

Un homme parle déjà dans son cellulaire.

— Je m'en occupe, me dit-il.

Derrière lui, quelque chose attire mon attention. Le grand type blond. Il a les yeux baissés vers Nick. Quand il les relève, un éclat dur et froid semble émaner de son regard. Puis, j'en suis sûre, un sourire se dessine sur ses lèvres. Un petit sourire tendu et méchant. Il commence à tourner les talons.

— Hé, vous là-bas !

Quand je me relève, il s'est déjà perdu dans la foule. J'ai envie de me précipiter à ses trousses, de l'agripper au collet pour lui demander ce qui l'a fait sourire. Mais je ne peux pas abandonner Nick.

— Il a sauté devant mes roues, répète la conductrice de l'auto. J'ai freiné, mais il a sauté devant mes roues.

Elle vacille sur ses jambes et je la rattrape par la taille.

— Quelqu'un peut m'aider ? Je crois qu'elle va s'évanouir.

L'homme qui a appelé le 911 s'avance, prend la femme par le bras et lui demande si ça va. Puis il l'escorte jusqu'à sa voiture.

— Une ambulance arrive, m'informe-t-il par-dessus son épaule. La police aussi.

J'entends une sirène au loin.

Je m'agenouille auprès de Nick.

Derrière moi, quelqu'un ordonne aux badauds de s'écarter.

— Circulez! Reculez!

Je me retourne et vois un policier se frayer un chemin vers l'endroit où Nick est étendu. Puis, une voiture de police se gare en travers de la chaussée, bloquant le passage aux automobiles. Un second policier en descend et entreprend de démêler l'embouteillage qui paralyse le carrefour.

Le premier policier regarde autour de lui.

— Quelqu'un peut me dire ce qui s'est passé? demande-t-il.

L'homme qui a appelé le 911 se met à lui raconter l'accident. Une ambulance se faufile au milieu de l'embouteillage. Deux ambulanciers en descendent et s'avancent vers moi. Ils s'agenouillent près de Nick. L'un d'eux tâte le poignet à la recherche du pouls et l'autre me demande ce qui s'est passé.

Je pensais être en mesure de lui répondre sans fondre en larmes, car je sais qu'il est important pour eux d'en savoir le plus possible. Mais à peine ai-je ouvert la bouche que j'éclate en sanglots.

— Je sais que tu es secouée, me dit l'ambulancier d'une voix douce, mais avec fermeté. Mais ça nous aiderait beaucoup si tu pouvais nous donner le plus de renseignements possible.

Je prends une profonde inspiration et lui raconte ce que j'ai vu, sans quitter des yeux son collègue occupé à prendre la tension de Nick.

— C'est un ami à toi ?

Je hoche la tête.

— Sais-tu s'il souffre d'une maladie quelconque, s'il a des allergies ?

Je lui réponds que je ne le pense pas, sans en être absolument sûre. Il me pose une foule d'autres questions sur Nick, dont j'ignore la plupart du temps la réponse.

Les deux ambulanciers discutent entre eux, puis l'un d'eux s'éloigne vers l'ambulance pour revenir avec une civière montée sur roulettes et une longue planche.

— On va l'immobiliser, me dit celui qui m'a interrogée.

Ils glissent la planche sous le dos de Nick qu'ils attachent avec des sangles. Puis, ils installent Nick sur la civière qu'ils font rouler jusqu'à l'arrière de leur véhicule pour ensuite la hisser à l'intérieur. Un agent de police s'approche pour s'informer de l'état de Nick. Un des ambulanciers lui indique à quel hôpital ils l'emmènent. Une fois l'ambulance repartie, le policier se tourne vers moi.

— J'ai cru comprendre que tu connaissais la victime.
Je hoche la tête.

Il me demande de lui indiquer le nom, le prénom, l'adresse et le numéro de téléphone de Nick.

— Il faut qu'on prévienne ses parents, me dit-il.

— Il n'a pas de parents.

— Eh bien, la personne qui l'a en charge.

— Il vit seul, mais il a une tante qui habite ici.

Le policier note le nom et l'adresse que je lui fournis. Je précise que je ne connais pas son numéro de téléphone.

— As-tu vu ce qui s'est passé ? me demande-t-il.

Je fouille dans ma poche à la recherche de mouchoirs. Je suis encore en larmes et j'ai besoin de me moucher. Mais, je ne trouve pas ce que je cherche. Je renifle bruyamment. Quelqu'un me glisse une poignée de mouchoirs en papier dans la main. C'est l'homme qui a appelé le 911.

— Je dois aller à l'hôpital, dis-je au policier. Il faut que je le voie.

Pendant un instant, j'ai l'impression qu'il va protester. Mais il referme son calepin.

— On t'y emmène. On verra comment il va. Ensuite, on aura quelques questions à te poser, d'accord ?

Je fais un signe affirmatif. J'accepterais n'importe quoi pourvu qu'on me conduise à l'hôpital.



L'hôpital n'est pas très éloigné de la scène de l'accident. Les deux policiers m'accompagnent à l'intérieur et l'un d'eux va se renseigner sur l'état de Nick au comptoir d'accueil du service des urgences. Mais il est trop tôt. Tout ce qu'il parvient à apprendre, c'est que Nick est bien arrivé et qu'on est en train de l'examiner.

L'un des policiers m'entraîne dans un coin de la salle d'attente tandis que l'autre s'occupe de prendre contact avec la tante de Nick. Celui qui m'accompagne me demande si je veux boire quelque chose – de l'eau ou un soda. Je décline son offre. Il s'assoit à mon côté et pendant une vingtaine de minutes, récapitule tous les événements avec moi.

— Peux-tu me dire ce qui s'est passé ? s'interroge-t-il.

Je lui raconte tout ce dont je peux me souvenir et il me pose d'autres questions. Il veut savoir exactement où je me trouvais et ce que j'ai vu.

— Pas ce que tu *penses* avoir vu, Robyn, mais ce que tu as vu de tes propres yeux.

Il me demande si j'ai une idée de ce qui a pu inciter Nick à se ruer au milieu de la circulation comme il l'a fait. Je lui réponds que je l'ignore, puis une idée me traverse l'esprit.

— Je pense que quelqu'un a pu le pousser.

Le policier me regarde calmement, exactement comme le fait mon père quand je lui sors quelque chose d'inattendu.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? me demande-t-il.

Je commence par lui dire que je n'en suis pas sûre. Et c'est la vérité, je n'en ai aucune certitude. Sauf que...

— Nick se tenait sur le coin en attendant que le feu passe au rouge. Il m'a fait signe de la main. Il avait l'air heureux.

J'ai en mémoire l'image précise de Nick planté sur le bord du trottoir, les yeux fixés sur moi de l'autre côté de la rue, et qui souriait en agitant la main.

— Puis, tout à coup, il a semblé basculer en avant et je l'ai vu écarquiller les yeux de surprise. J'ai pensé que quelqu'un avait dû le bousculer.

Je revois le grand type blond, le regard glacial qu'il fixait sur Nick étendu sur la chaussée.

— Mais je ne suis plus très sûre de ce qui s'est passé. Il y avait ce gars...

Je tente d'en donner une description – qui se révèle plutôt mince. Tout ce dont j'ai la certitude, c'est qu'il semblait plus grand que Nick, qu'il avait les cheveux blonds assez longs et les yeux bleus, et qu'il portait un blouson en cuir vert foncé. Autrement dit, il n'était qu'un individu parmi d'autres. Dans une ville de cette importance, le retrouver n'allait pas être facile, à supposer que la police décide de le chercher.

— L'as-tu reconnu ? me demande l'agent. L'avais-tu déjà vu ?

Je secoue la tête.

— Sais-tu si ton copain le connaissait ?

Je réponds que je l'ignore.

— As-tu une idée de la raison qui aurait motivé cette personne – ou quelqu'un d'autre – à vouloir pousser ton ami sous les roues des voitures ?

— Non.

— Ton ami a-t-il déjà eu des ennuis dont tu aurais connaissance ?

J'hésite.

— Robyn ? Si tu sais quoi que ce soit susceptible de nous aider...

— Il a déjà eu des ennuis. Mais cela remonte à loin. Je l'éclaire un peu sur le passé de Nick.

— Il faudra qu'on lui parle. Serais-tu capable d'identifier cet homme blond si tu le voyais ?

— Je n'en suis pas sûre...

Tout est arrivé si vite et je ne pensais qu'à Nick.

— Oui, je crois pouvoir le reconnaître.

Le policier referme son calepin et m'annonce qu'il va s'informer de l'état de Nick puis revenir dans quelques minutes. Au moment où il réapparaît pour me dire qu'il n'a pas de nouvelles, j'aperçois la tante de Nick, Beverly, devant l'entrée des urgences en compagnie de deux agents en uniforme. L'un d'eux est le policier qui est allé lui téléphoner. L'autre est Glen Ross, son petit ami. Tous trois discutent pendant quelques minutes avant d'entrer. Le policier qui m'accompagnait se dirige alors à leur rencontre.

Ils se mettent à parler et le policier qui m'a interrogée ressort son calepin et recommence à prendre des notes. Au coup d'œil éloquent qu'il me lance, je devine que ce brave vieux Ross se fait un plaisir de les renseigner sur les antécédents de Nick, et que sa version des choses ne ressemble pas tout à fait à la mienne. C'est là que la tante de Nick remarque ma présence. Elle s'écarte de Glen et des deux autres policiers pour venir s'asseoir à côté de moi.

— Ils m'ont appris que Nick avait été renversé par une auto, me dit-elle d'une voix altérée.

Elle a les yeux bordés de rouge et la mine inquiète.

De toute évidence, elle se fait du souci pour Nick, ce qui me rassure.

— Ils n'ont toujours pas de nouvelles.

Je réprime une nouvelle envie de pleurer et m'efforce de garder mon calme.

— Ils disent qu'il a peut-être été poussé, ajoute-t-elle. Est-ce qu'il se bagarrait avec quelqu'un, Robyn ? C'est ça ?

— Non. Ce n'était pas de sa faute. Il n'avait rien fait de mal.

— Mais tu as dit aux agents que tu avais vu quelqu'un le pousser. Il a bien fallu qu'il fasse quelque chose. Il a dû provoquer celui qui l'a poussé. C'est toujours la même chose avec Nick.

— Non, il n'a rien fait.

Je suis si abasourdie par sa réaction – sa hâte à décréter que Nick est à blâmer – que je fais un peu machine arrière.

— Je ne suis pas certaine à cent pour cent de ce qui est arrivé. J'étais sur le trottoir d'en face. J'ai simplement dit aux policiers que de l'endroit où je me trouvais, j'ai eu l'impression qu'il avait pu être poussé. C'est Nick qui pourra le confirmer.

Glen s'écarte de ses deux collègues pour se diriger vers le comptoir d'accueil. Il parle un peu avec

la préposée. Je retiens mon souffle et tente de lire l'expression de son visage, sans succès. Finalement, il se retourne et vient nous rejoindre. Il s'assoit à côté de la tante de Nick et prend sa main dans les siennes.

— Ils vont nous prévenir dès qu'ils en sauront plus, dit-il.

Il parle d'un ton presque tendre, ce qui me surprend de sa part. La première et unique fois où j'ai croisé Glen, lui et Nick se disputaient et Glen en était venu aux coups. Cet homme m'avait déplu sur-le-champ. Il se tourne vers moi.

— Tu es bien Robyn, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête.

— Je connais ton père.

Il ne m'apprend rien. Mon père m'a déjà dit que Glen était un bon flic. Il a ajouté que cela ne le surprenait pas que Glen et Nick ne s'entendent pas. Selon mon père, bien des policiers ont tendance à se montrer autoritaires – en général, quand un flic ordonne à quelqu'un de faire quelque chose, il a l'habitude qu'on lui obéisse. Mais Nick n'aime pas se faire mener à la baguette et il peut se montrer obstiné. L'autre problème, toujours au dire de mon père, c'est que Glen a probablement rencontré trop de jeunes comme Nick, et que Nick a eu trop de démêlés avec des policiers. Ils sont prédisposés à se détester mutuellement.

— J'ai cru comprendre que tu étais avec Nick quand c'est arrivé, me dit Glen.

— Robyn dit que c'était un accident, intervient Beverly.

Je la dévisage. Jamais je ne lui ai dit une chose pareille.

— J'aimerais l'entendre de la bouche de Robyn, fait Glen en se tournant vers moi. Ils m'ont dit que tu avais affirmé que quelqu'un l'avait poussé. Qui est-il allé provoquer, cette fois ?

Je jette un coup d'œil à la tante. Elle secoue la tête.

— Robyn ? insiste Glen. Tu as tout vu. Que s'est-il passé au juste ? Quelqu'un l'a-t-il poussé, oui ou non ?

— Je... je n'en sais rien.

Pourtant, quand je me repasse mentalement la scène, je n'arrive pas à me sortir de la tête cette hypothèse. Mais pourquoi ? Cette impression a-t-elle quelque chose à voir avec son comportement bizarre durant la matinée ? Et si c'est le cas, ai-je sincèrement envie d'en parler à Glen avant d'avoir eu l'occasion d'en discuter avec Nick ?

— Tout s'est passé si vite. J'étais au bord du trottoir, et une seconde plus tard, je l'ai vu étendu sur la chaussée. J'ai pensé qu'on l'avait poussé, mais j'en suis moins sûre à présent. Il n'avait rien fait. Pourquoi aurait-on voulu le projeter sous les roues des autos alors qu'il ne faisait rien d'autre que de s'occuper de ses affaires ?

— Il a peut-être insulté quelqu'un, répond Glen, en jetant un coup d'œil à Beverly. Tu sais de quoi il est capable.

Elle opine du menton d'un air malheureux.

— À moins qu'il ait voulu traverser au feu rouge, reprend Glen à mon intention. As-tu une idée du nombre de gamins que je vois faire ça tous les jours ?

Je ne sais pas trop quoi dire. Glen semble sincèrement attaché à la tante de Nick, mais pour ce qui est de ce dernier, il n'a pas le moindrement changé d'attitude. De toute évidence, il éprouve une vive antipathie pour lui. Il paraît si convaincu que Nick est responsable de ce qui lui est arrivé – et son attitude m'irrite au plus haut point.

Glen se lève.

— Je prendrais bien un café, dit-il. Tu en veux un, Bev ?

Elle hoche la tête.

— Et toi, Robyn ?

— Non, merci.

Après son départ, une femme s'approche de nous et demande à la tante de Nick de préciser son lien de parenté avec lui. Puis, elle lui explique qu'il y a des formulaires à remplir et lui tend une tablette et un stylo.

Tandis que Glen revient avec ses deux cafés, la réceptionniste fait un geste dans sa direction à l'intention d'un homme en blouse blanche qui porte un stéthoscope autour du cou. Un médecin. La tante voit le médecin parler avec Glen et se lève aussitôt pour aller les rejoindre. Je lui emboîte le pas.

— ... une chance extraordinaire, est en train d'expliquer le médecin. Il a la cheville gauche fracturée.

Il est couvert de bleus et de bosses et a pris un mauvais coup sur le crâne en heurtant la chaussée. Il a perdu connaissance pendant environ dix minutes. Nous avons fait une radiographie et voulons le garder en observation au cas où il aurait une commotion cérébrale. Mais à part ça...

Il hausse les épaules.

— Heureusement que l'automobile ne roulait pas vite, ajoute-t-il. Il l'a échappé belle.

— Est-ce que je peux le voir ? demande la tante de Nick.

— Certainement, répond le médecin. On est en train de le monter dans une chambre.

Il nous indique un numéro.

La tante se tourne vers moi.

— Aimerais-tu le voir, toi aussi ?

Je fais oui de la tête.

— Madame Thrasher ?

Une femme s'approche de la tante de Nick et se présente. C'est elle qui est responsable des admissions.

— J'aurais quelques renseignements supplémentaires à vous demander, si cela ne vous ennuie pas.

— Va devant, Robyn, me dit la tante. Dis à Nick que j'arrive dans quelques minutes.

Glen reste avec elle. Je prends l'ascenseur jusqu'au troisième étage et déambule dans un labyrinthe de couloirs avant de trouver la chambre de Nick. Elle comprend deux lits. Un vieil homme à première vue endormi ou inconscient occupe le lit le plus proche de

la porte. Celui de Nick est situé du côté de la fenêtre. Un rideau à demi tiré sépare la pièce en deux. Nick a le visage aussi pâle que l'oreiller sur lequel repose sa tête. Sa jambe gauche, étendue par-dessus la couverture, est plâtrée du genou jusqu'aux orteils. Malgré une vilaine éraflure sur la joue, il se débrouille pour grimacer un sourire.

— J'aimerais que tu me rendes un service, Robyn, me dit-il avant que j'aie pu lui demander comment il se sentait. Je voudrais que tu ailles t'informer sur ce qu'on a fait de mes vêtements.

— Nick, que s'est-il passé? J'ai vu ce type...

— J'ai besoin de mes affaires, Robyn, tout de suite.

— Mais j'ai vu...

— Maintenant, Robyn. S'il te plaît.

— D'accord, mais à mon retour...

— À ton retour, nous allons parler. Je te le promets.

La tante de Nick entre dans la chambre quand j'en sors. Glen, qui l'accompagne, préfère rester dans le couloir.

— Comment va-t-il? me demande-t-il.

— Pas trop mal, je crois. Il faut que je...

Dois-je dire à Glen que Nick veut récupérer ses affaires? Nick aimerait-il que le petit ami de sa tante le sache?

— Je reviens dans une minute, lui dis-je, avant de m'éloigner en hâte à la recherche d'une personne susceptible de savoir ce qu'il est advenu des vêtements de Nick.

Une infirmière au front soucieux me dirige vers un aide-soignant qui, après avoir fouillé derrière le poste des infirmières, finit par me tendre un grand sac en papier brun. Je le remercie et retourne vers la chambre. Glen n'est plus dans le couloir et Beverly est toujours dans la chambre, assise au chevet de Nick. Ne voulant pas m'imposer, je vais m'asseoir dans la minuscule aire d'attente située plus loin dans le couloir. Pour passer le temps, j'ouvre le sac et vérifie s'il ne manque rien. Les bottes. Le jean. Le t-shirt. Le blouson. Le portefeuille. Le petit sac de papier que Nick avait à la main lors de l'accident. Il renferme une petite locomotive en bois – peinte à la main, si j'en crois l'étiquette sur la boîte. Un cadeau pour son neveu, je présume. En le remettant dans le grand sac de papier que l'aide-soignant m'a donné, j'aperçois quelque chose au fond. Une enveloppe épaisse. Elle a dû tomber de la poche de son blouson.

Pas question d'y mettre mon nez, me dis-je. Cela ne me regarde pas. Mais la tentation est forte. Nick a eu un comportement bizarre toute la journée. Tout comme plusieurs personnes avec qui il est entré en contact – la jeune vendeuse à la boulangerie ou l'homme à l'aire de restauration, par exemple. Et au restaurant, Nick s'est éclipsé et je l'ai retrouvé en grande conversation avec un vieil homme qui lui a tendu une enveloppe. Puis, juste avant l'accident, j'ai vu Nick glisser quelque chose dans la poche de son blouson.

J'hésite. C'est mal de fouiner dans les affaires des autres, je le sais. Mais je n'y tiens plus. Je m'exécute – et je ravale ma salive.

Elle est bourrée de billets de banque. Je feuillette la liasse: il y en a pour des centaines de dollars. J'y trouve en plus six enveloppes plus minces. Cinq d'entre elles ont le rabat simplement replié. Je les inspecte l'une après l'autre. Toutes contiennent de l'argent. La sixième est cachetée, et je ne peux donc y jeter un coup d'œil. Je la tâte et elle semble différente des autres. J'ai l'impression qu'elle renferme autre chose que des billets de banque.

Nous avons visité bon nombre de commerces, ce matin. À plusieurs reprises, Nick s'est éclipsé pendant au moins quelques minutes, parfois plus. Je comprends à présent qu'il disparaissait de ma vue pour aller collecter les enveloppes et l'argent. Dans d'autres endroits, j'ai pu assister à ces échanges, sans savoir de quoi il retournait. À la boulangerie, j'ai vu la vendeuse prendre quelque chose sous le comptoir et le glisser dans le sac de Nick. À l'aire de restauration, Nick s'est arrangé pour me cacher la caisse lorsqu'il a payé nos consommations, mais je l'ai vu mettre quelque chose dans sa poche. Et je sais avec certitude que dans le dernier magasin où il est entré, le commerçant a posé quelque chose sur le comptoir, à côté du sac renfermant la locomotive en bois.

À quoi riment tous ces mystères ?

Quelqu'un prononce soudain mon nom et je sursaute. C'est la tante de Nick qui vient me rejoindre. Je glisse l'enveloppe dans mon sac d'un air dégagé et me lève.

— Il veut te voir, m'annonce-t-elle. Glen est allé dire aux policiers qu'ils peuvent à présent le rencontrer. Ils voudront lui poser quelques questions. Je vais te laisser seule avec lui. Je reviens tout à l'heure.

J'entre dans la chambre avec le gros sac en papier renfermant les vêtements de Nick. Il me le prend des mains, en sort son blouson et en tâte les poches. Ne trouvant pas ce qu'il cherche, il renverse tout le contenu du sac sur le lit et se met à fouiller frénétiquement dans le tas.

J'extrais l'enveloppe épaisse de mon sac et la brandis sous son nez.

— C'est ça que tu cherches, Nick ?

Une expression de soulagement éclaire son visage, jusqu'à ce qu'il croise mon regard.

— Ce n'est pas ce que tu penses, dit-il.

7

— Tu n'as aucune idée de ce que je pense.

— Tu veux rire ? Je sais parfaitement ce qui te passe par la tête. Tu ressembles en ce moment à tous les intervenants qu'on m'a assignés.

Assigné sur ordonnance du tribunal, voilà ce à quoi il fait allusion. Pour le suivre, l'évaluer, émettre des recommandations en matière de peine ou de probation, veiller à ce qu'il respecte les conditions imposées.

Autrement dit, cela n'a rien d'un compliment dans la bouche de mon petit ami.

— Tu crois que j'ai encore fait des bêtises, ajoute-t-il.

— Il y a beaucoup d'argent dans cette enveloppe, Nick.

— Je ne l'ai pas volé, si c'est ça qui te tracasse.

Il tend la main.

— Rends-moi ça, Robyn.

Je remets l'enveloppe dans mon sac à main.

— Dans la plupart, si ce n'est dans *tous* les magasins où nous avons mis les pieds aujourd'hui, quelqu'un t'a remis de l'argent. Je me trompe ?

Nick fait une grimace.

— Tu ressembles à ta mère à présent. Mais on croirait entendre ton père.

Je croise les bras sur ma poitrine. J'attends qu'il réponde à ma question.

— Allons, Robyn. Donne-moi ça.

— Non. Pas tant que tu ne m'expliqueras pas pourquoi ces gens t'ont remis de l'argent.

— Je ne peux pas te le dire.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec le type qui t'a poussé ?

— *Quoi ?* Quel type ? De quoi parles-tu ? s'exclame-t-il, surpris.

Je n'ai pas l'impression qu'il joue la comédie.

— Il y avait un gars derrière toi, quand tu attendais pour traverser la rue. Il te regardait d'un drôle d'air. Il t'a poussé, hein ?

— J'ai bien senti quelque chose, répond Nick, les sourcils froncés. Quelqu'un m'a bousculé. Fort. J'ai perdu l'équilibre. Mais j'ai cru que c'était accidentel.

— Je l'ai bien regardé, Nick. Il est resté quelques secondes sur les lieux. Et tu sais quoi ? Quand il t'a vu étendu sur la chaussée, il a souri.

Ce souvenir me donne le frisson.

— J'ai dit aux policiers...

Il se raidit.

— Tu as parlé aux flics ?

— Tu as été heurté par une auto, Nick. Quelqu'un a appelé le 911. Les flics sont arrivés. Ils voulaient savoir ce qui s'était passé. Bien sûr que je leur ai parlé. Je leur ai parlé du type que j'avais vu...

— Que leur as-tu dit, exactement ?

Je lui répète tout ce que j'ai raconté aux policiers.

— De quoi avait-il l'air, ce type ?

— Il était grand. Plus grand que toi, c'est sûr. Il avait les cheveux blonds.

— Les cheveux *blonds* ?

À sa réaction, j'en déduis que c'est la dernière chose qu'il s'attendait à m'entendre dire.

— Il n'était pas chinois ?

— Non.

Quelle drôle de question !

— Il avait les cheveux blonds, les yeux bleus et un visage long, en lame de couteau.

Un éclair de compréhension passe dans ses yeux.

— Sais-tu qui est ce type, Nick ?

— C'est *toi* qui l'as vu, Robyn. Pas moi.

Il n'a pas répondu à ma question. S'il se dérobe ainsi, ce n'est pas bon signe.

— Tu es en train de me dire que tu ne connais personne qui correspond à la description que je viens de te donner ?

— Cette ville doit compter des milliers de types blonds aux yeux bleus.

— La réponse est donc non : tu ne connais aucun type blond aux yeux bleus qui aurait eu envie de te pousser sous les roues d'une auto ?

— Non.

Nick ne se montre pas toujours coopératif. Il ne s'empresse pas toujours de dire la vérité et rien que la vérité. Il lui arrive même de mentir. Mais je ne suis pas dupe. Il ne peut pas me bernier aujourd'hui. J'en ai trop vu.

— Nick, que se passe-t-il ? Dis-le-moi.

Il me regarde un moment.

— Bon, d'accord, dit-il à voix basse.

Il jette un coup d'œil vers la porte, puis me fait signe de m'approcher encore. À peine ai-je atteint le bord du lit qu'il m'arrache mon sac et s'empare aussitôt de l'enveloppe. Il l'ouvre pour vérifier qu'il ne manque rien.

— Très bien, fais comme tu veux. Les policiers sont en route pour venir te parler. Ils vont te poser des questions sur ce type.

— Et je leur dirai que je n'ai rien vu et que je n'ai jamais eu l'impression d'être poussé. Un passant m'a bousculé et j'ai perdu l'équilibre. C'est tout.

— Et si je leur parle de tout cet argent ?...

J'entends des pas derrière moi et je me retourne. La tante de Nick vient d'entrer dans la chambre.

— Il y a deux policiers qui veulent te voir, Nick. Je peux les faire entrer ?

— Dans une seconde. Accorde-moi encore un peu de temps avec Robyn.

Elle accepte. Dès qu'elle quitte la pièce, Nick se met à enfourner ses vêtements dans le grand sac brun. Il s'arrête un instant pour contempler son jean. L'une des jambes est ruinée – comme si on l'avait fendue sur la longueur. Probablement une infirmière ou un médecin désireux d'examiner sa cheville ou d'éviter toute pression sur l'enflure. Nick secoue la tête, replie le jean et le range dans le sac. Il s'apprête à y glisser également l'enveloppe, puis se ravise.

— J'aimerais que tu me rendes un autre service, Robyn.

C'est ça ! Il a le culot de me demander des faveurs alors qu'il refuse de me donner le moindre renseignement !

— Garde-la précieusement, me dit-il en me tendant l'enveloppe. Je ne crois pas qu'elle soit en lieu sûr ici, et je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit.

Je regarde l'enveloppe sans la prendre.

— S'il te plaît, Robyn. Fais-moi confiance, d'accord ?

Je dois faire confiance à quelqu'un qui a passé la journée constamment aux aguets ? Quelqu'un qui, pour une raison qu'il préfère garder pour lui, a collecté de l'argent auprès de tous les commerçants qu'on a rencontrés ? Quelqu'un qui prétend ne rien savoir d'un type qui l'a projeté sous les roues des autos ? Quelqu'un qui présentement me supplie de ses yeux bleu outremer, des yeux qui me font perdre tous mes moyens ?

Quelqu'un qui m'a enlacée et embrassée en chuchotant que je lui avais manqué? Quelqu'un dont le visage apparaît toutes les nuits dans mes rêves?

— Et si *toi*, tu *me* faisais confiance, Nick?

— J'ai confiance en toi. Sinon, jamais je ne te demanderais une telle faveur.

— Je veux dire, me fais-tu assez confiance pour m'expliquer ce qui se passe?

— Je te le dirai dès que je le pourrai. Je t'en donne ma parole.

Je tends à contrecœur la main pour saisir l'enveloppe, mais il s'en empare et m'attire gentiment vers lui jusqu'à ce que mon visage frôle le sien. Puis il m'embrasse.

— Je te le promets.

— Quand j'ai vu cette auto te renverser...

— N'y pense plus, Robyn. Je vais bien.

Il m'embrasse encore et ne s'interrompt que lorsque quelqu'un frappe sur le montant de la porte. C'est sa tante.

— Une seconde, lui dit Nick en me regardant droit dans les yeux. Me rendrais-tu un service?

— Un *autre* service, tu veux dire?

— J'aimerais que tu passes chez moi prendre quelque chose dont j'ai besoin. Un sac en plastique posé sur le plan de travail de la cuisine. Peux-tu me l'apporter? Et par la même occasion, m'apporterais-tu un autre jean?

— Avec plaisir. Je t'amène tout ça demain.

— J'en ai besoin tout de suite.

— Pourquoi ? Le médecin a dit qu'il te gardait en observation pour la nuit. Au cas où tu aurais une commotion cérébrale.

— S'il te plaît, Robyn ! Le sac en plastique sur le comptoir. Et un jean – aux jambes évasées. Tu en trouveras un dans mon placard.

Il fouille dans le sac et sort un trousseau de clefs de la poche de son jean.

— Vas-y maintenant, d'accord ?

Je me tourne vers sa tante, plantée sur le seuil de la porte. Puis, je saisis les clefs et remets l'enveloppe dans mon sac à main.

— Je reviens dès que possible.

Il sourit pour la première fois depuis l'accident.

— Je n'ai pas l'intention de bouger d'ici, me dit-il.

Je sors de la pièce, comme deux policiers entrent. Ce sont ceux qui sont arrivés sur les lieux de l'accident.



— Allô ? fait une voix tout endormie.

— Je te réveille, Morgan ?

Silence au bout de la ligne. Puis une profonde inspiration. Morgan bâille.

— J'entends un bruit de circulation, dit-elle. D'où m'appelles-tu ?

— Du centre-ville.

Je suis sortie de l'hôpital et j'attends le bus qui m'emmènera jusqu'à l'immeuble de mon père, où je compte aller chercher les affaires dont Nick a besoin.

— Oh, mon Dieu! s'écrie Morgan.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Quelle heure est-il, Robyn?

— Près de trois heures de l'après-midi.

— Oh, mon Dieu!

— Qu'est-ce qu'il y a, Morgan?

— Je suis en retard! J'ai promis à Billy.

J'entends en bruit de fond un raclement de tiroirs que l'on ouvre et qu'on referme.

— Je n'arrive même pas à croire que j'ai pu accepter! ajoute-t-elle.

— Accepter quoi?

— J'y suis allée avec lui avant-hier. Et encore ce matin. Je fais tout ce que je peux, Robyn. J'aime Billy, je t'assure. Mais ce truc avec les oiseaux...

— Accepter quoi, Morgan?

— Je suis censée rejoindre Billy au local du SAC. Ils préparent leur réunion de bilan de la saison migratoire, prévue demain. Tu imagines? Tout mon samedi consacré à des oiseaux morts. Et il veut que j'assiste à leur réunion de demain, par-dessus le marché.

— Ouais. Je n'ai pas eu une journée formidable, moi non plus.

— Tu passes la journée avec Nick et tu as le toupet de te plaindre?

— Je ne me plains pas, ce n'est pas ça. Mais il m'a invitée à passer la journée avec lui et nous devons aller au défilé du père Noël demain...

— Oh! me coupe Morgan. *J'adore* les défilés! Penses-tu que si je lui demande, Billy va sauter sa réunion de demain pour m'emmener au défilé?

— Bonne chance!

Billy n'approuve pas le gnome joufflu au nez rouge. À ses yeux, le père Noël n'est qu'un moyen de conditionner les enfants pour les convaincre que le bonheur ne s'obtient que par l'acquisition de biens matériels, concept qu'il rejette. Billy s'oppose catégoriquement à la surconsommation du temps des fêtes. Il estime qu'encourager ainsi l'acquisition effrénée de marchandises contribue à la dégradation de l'environnement. Il professe la même opinion à l'égard de l'industrie de la mode, de la restauration rapide, de l'industrie agro-alimentaire et de la manie qu'ont les gens d'acheter en banlieue des maisons de plus en plus grosses, pour passer ensuite des heures dans leur auto à faire quotidiennement la navette entre leur lieu de travail et les grosses maisons en question. Il est difficile de croire qu'un garçon puisse avoir des opinions aussi arrêtées tout en restant aussi gentil.

— Et si je lui dis que Nick et toi y allez? demande Morgan.

— On n'y va pas.

— Mais tu viens de me dire...

— Nick est à l'hôpital, Morgan. Il s'est fait renverser par une voiture.

— *Hein?* Est-ce qu'il va bien ?

Je répète à Morgan les propos du médecin.

— La plupart des piétons qui se font renverser par une auto n'ont pas autant de chance, dit Morgan.

— Il y avait énormément de circulation, tu sais, et l'auto qui l'a heurté ne roulait pas aussi vite qu'elle l'aurait fait normalement.

— N'empêche, il peut quand même dire adieu à son emploi, dit Morgan. Tu sais ce que c'est. Dans ces petits boulots au salaire minimum, si tu tombes malade ou que tu as un accident, c'est tant pis pour toi !

Ça ne m'était pas venu à l'esprit. Je me demande si Nick y a pensé, lui. Contrairement à bien des jeunes, il ne travaille pas pour pouvoir dépenser plus ni même pour économiser et financer ses études. Nick travaille pour se nourrir, avoir un toit et se procurer le nécessaire. Travailler est pour lui une obligation.

— Veux-tu que je t'accompagne là-bas pour te tenir compagnie ? me demande Morgan. Je suis sûre que Billy comprendra.

— Bel effort, Morgan ! Mais n'as-tu pas promis à Billy d'assister à sa réunion ?

Un autobus approche.

— Il faut que j'y aille. On se reparle plus tard.

Je glisse mon cellulaire dans ma poche et avale ma dernière gorgée de café. En fouillant dans mon sac à

main à la recherche de monnaie pour payer le bus, je repense soudain à mon sac à dos volé, à mon iPod, à mon portefeuille et à ma carte de transport en commun.



Les six logements situés au premier étage de l'immeuble de mon père ont pratiquement tous la même disposition – séjour, salle à manger, cuisine, chambre et salle de bains – des pièces pourvues de hauts plafonds et d'une bonne fenestration. Nick occupe un logement situé à l'arrière du bâtiment. Il y a un peu plus d'un mois qu'il y habite, mais je ne suis jamais entrée chez lui et je suis passablement curieuse en ouvrant la porte avec la clef qu'il m'a remise.

Je suis d'abord frappée par la nudité des lieux. Mon père lui a donné quelques meubles qu'il avait empilés dans la cave – souvenirs de l'appartement où il a résidé pendant la durée des travaux de rénovation qui ont transformé l'ancienne manufacture de tapis dont il avait hérité. Mais j'ai l'impression que Nick n'a rien ajouté depuis.

La seconde chose qui me saute aux yeux est la propreté. Rien de vraiment étonnant, vu la rareté des meubles. Mais la vaisselle est faite et sèche sur la paillasse près de l'évier. La table est propre. Une pile de manuels scolaires est posée au milieu, flanquée d'une pile de classeurs. Un agenda est ouvert à côté. J'y jette un coup d'œil – tous les projets et devoirs de Nick

y sont soigneusement notés. J'ouvre un des classeurs, celui du cours d'histoire. Je vois un devoir à l'intérieur. Noté B+. Je souris.

Par la porte ouverte de la chambre, j'aperçois le lit, qui est fait et dont les couvertures sont soigneusement tirées. Nick a dû prendre cette habitude au foyer de groupe. Il m'a déjà confié qu'on n'y badinait pas avec la propreté. Tout le monde devait participer au ménage. Nick se plaignait d'avoir à nettoyer les salles de bains deux fois plus souvent que les autres. Je passe la tête dans sa salle de bains. Elle n'est pas seulement immaculée, elle brille de propreté. Je souris encore en essayant de l'imaginer occupé à récurer chaque pouce carré. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut faire ainsi étinceler du carrelage.

J'entre dans la chambre et ouvre le placard. Tout, y compris les jeans, est soigneusement accroché. J'en cherche une paire aux jambes assez larges pour qu'il puisse y passer son plâtre sans avoir à en couper le bas. Un journal est posé sur sa table de chevet. Je m'approche. C'est la section des offres d'emploi du quotidien du matin. Sur toute la page, des annonces sont encerclées au feutre rouge. Nick cherche du travail. Peut-être aimerait-il trouver mieux que celui qu'il occupe actuellement, un emploi mieux rémunéré? À moins qu'il veuille décrocher un second job.

Je retourne dans la cuisine et m'empare du sac en plastique posé sur le plan de travail. Je l'ouvre: il renferme un sac replié muni d'anses et contenant une

tuque rose fluo que j'ai du mal à imaginer sur la tête de Nick. Pourquoi veut-il que je lui apporte ça? Je glisse le jean dans le sac de plastique, sors et reprends le chemin de l'hôpital.

À mon retour dans la chambre de Nick, le lit le plus proche de la porte est vide et le rideau de séparation complètement tiré, contrairement à tout à l'heure. J'entends un murmure. Nick n'est pas seul.

— Je m'en occupe, est-il en train de dire. Ne t'inquiète pas.

Un silence.

— Tu ne devrais même pas être ici, reprend-il. Et si quelqu'un te voyait?

C'est mal d'écouter aux portes, je le sais. Ce qui ne m'empêche pas de tendre l'oreille à ce que dit Nick.

— Monsieur Chieu a été témoin de l'accident, dit alors une autre voix – une voix féminine. Il les a vus t'emmener dans l'ambulance. Il fallait que quelqu'un vienne.

— Et si quelqu'un t'avait suivie?

— J'ai fait attention. En plus, je ne suis qu'une vendeuse. Je ne suis pas le genre de personne qu'ils surveillent.

— Tu devrais partir, dit Nick. Je vais m'en occuper. Dis à monsieur Li qu'il a ma parole.

— Ils veulent savoir ce qui s'est passé, dit la voix de femme. Ils veulent savoir si c'était vraiment un accident ou si quelqu'un les a vus faire.

Ils? Qui sont ces *ils* dont elle parle?

— Dis-leur que ce n'était qu'un stupide accident. Et il faudrait vraiment que tu t'en ailles, Sunny.

Du moins, c'est le nom que je crois entendre.

Je m'écarte de la porte et vais me cacher dans la petite aire d'attente. J'y reste un moment, hors de vue. J'entends finalement la même voix dire à Nick de faire attention à lui. Je compte jusqu'à dix avant de risquer un œil dans le couloir. Une jeune fille attend l'ascenseur. Je la reconnais sur-le-champ : c'est la vendeuse de la boulangerie – celle que Nick a prétendu ne pas connaître. Il m'a menti. De toute évidence, il la connaît très bien.

La porte de l'ascenseur s'ouvre et elle entre dans la cabine. Elle appuie sur un des boutons du panneau et je baisse à nouveau la tête. Je compte encore jusqu'à dix. Quand je relève les yeux, elle a disparu.

Je retourne jusqu'à la chambre de Nick et frappe sur le panneau de la porte restée entrouverte.

— C'est moi, Nick.

— Hé, Robyn ! Entre !

Quelqu'un – Sunny peut-être – a remonté son lit. À le voir si pâle, je parierais n'importe quoi qu'il souffre. Mais il réussit à grimacer un sourire. Je ne le lui rends pas.

— Devine qui je viens de croiser, Nick ?

Il est vraiment mignon, avec ses yeux ronds et son air innocent. Ses pupilles violettes paraissent encore plus foncées sur la pâleur de son visage.

— Qui ?

— La fille de la boulangerie.

Il plaque sur son visage une expression étonnée. C'est vraiment bien imité. Quiconque ne connaîtrait pas Nick aussi bien que moi pourrait se laisser prendre.

— Ici, dans l'hôpital ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Elle a dû venir rendre visite à quelqu'un. Le monde est petit, hein ?

Quand je l'ai quitté pour aller chercher ses affaires, il m'a demandé de lui faire confiance. Apparemment, cela ne marche qu'à sens unique, parce que lui ne me fait certainement pas confiance.

— Incroyablement petit, dis-je. Je l'ai vue devant l'ascenseur au bout du couloir.

Nick reste muet.

— Et juste avant, je l'ai vue sortir de ta chambre.

Toujours le silence.

— Et je t'ai entendu lui parler, Nick.

Je vois ses joues rosir, puis rougir avant de devenir écarlates.

— Tu m'as *espionné* ?

— Non.

Je m'efforce de garder mon calme, mais bon sang que je suis furieuse !

— Je te rendais un service, tu t'en souviens ? Je suis allée chez toi chercher tes affaires – je jette le sac sur le lit – et à mon retour, j'ai entendu des voix dans ta chambre. La tienne et la sienne.

Ses yeux s'étrécissent.

— Qu’as-tu entendu ?

— Assez pour savoir que tu m’as menti. Tu m’as dit à la boulangerie que tu ne connaissais pas cette fille. Mais tu la connais. Qu’est-ce qui se passe, Nick ? Qui est ce monsieur Li ? Et qu’est-ce que tu fabriquais pour qu’il puisse croire, lui ou n’importe qui d’autre, que ce n’était pas par accident que tu t’es fait renverser par cette voiture ? C’est en lien avec tout cet argent, pas vrai ?

Il me dévisage et reste muet.

— Très bien ! lui dis-je, même si ça ne va pas bien du tout. Raconte-moi des mensonges, Nick. Cache-moi des choses. Prétends que tout est parfaitement normal, nie l’évidence. Fais ce que tu veux. Fourre-toi encore dans le pétrin, si ça te chante ! Mais fais-le sans moi !

Et je tourne les talons. Je franchis le seuil de la chambre, remonte le couloir, prends l’ascenseur et quitte l’hôpital. Pour atterrir vingt minutes plus tard chez Henri.

8

— Citron ?

— Bien sûr...

Je me souviens tout à coup des bonnes manières.

— S'il te plaît, Henri.

Elle presse un quartier de citron frais au-dessus des deux tasses. Elle m'en offre une avant de s'asseoir en face de moi devant la robuste table en chêne qui trône dans la salle à manger de sa vieille maison. Henrietta Saint-Onge habite au cœur de la cité. Ses plus proches voisins – si proches qu'ils frôlent ses propres murs – sont deux immenses tours de bureaux. Elles font écran à tout rayon de soleil susceptible de pénétrer dans sa maison qui, depuis des décennies, a miraculeusement résisté aux pics des démolisseurs. Et ce, malgré toutes les pressions des promoteurs, des politiciens et de l'administration municipale.

La maison d'Henri se trouve en plein centre du quartier des affaires. Le terrain sur lequel elle se dresse vaut une fortune, mais Henri a décliné toutes les offres

d'achat. Elle n'a aucune intention de vendre sa maison à un petit malin de promoteur qui s'empressera de la raser pour ériger une autre tour. Elle a failli la perdre à une occasion, mais elle s'est bien défendue. Henri a de nombreuses relations et elle a battu le rappel. Résultat : sa maison a été déclarée monument historique, ce qui la protège à jamais de la démolition. Henri dit que si Vern et elle ne se décident pas à se marier pour avoir des enfants, elle la léguera à la municipalité pour qu'on la transforme en musée après sa mort.

— Mac est passé déposer tes affaires, m'annonce-t-elle. Je les ai mises dans la chambre du fond.

À l'arrière de la maison, derrière le salon, la salle à manger et la cuisine, se trouvent deux petites pièces, dont la chambre d'amis, qui sert également de bureau à Henri. Elle est meublée d'un antique bureau à cylindre, d'une table d'ordinateur et d'un grand lit deux places des plus confortables. C'est toujours là que je dors lorsque je passe la nuit chez elle. L'autre pièce est ce qu'Henri appelle son boudoir, un endroit où elle regarde la télé. Henri dort dans une petite chambre à l'étage, à côté de l'atelier qui occupe toute la surface restante.

— Mac a dit que tu passais la journée avec ton copain.

Henri n'a rencontré Nick qu'une seule fois. Elle entoure sa tasse de ses deux mains, comme si elle voulait les réchauffer, puis me sourit en me regardant avec curiosité.

— Je ne sais pas si on peut l'appeler mon copain.

— Ah bon ?

— Je l'aime beaucoup, et je crois que c'est réciproque. Mais nous sommes si différents...

— Et puis ?

— Et puis...

Je contemple ma tasse de thé.

— Il me tait certaines choses. Je devine toujours quand il a des problèmes, mais il ne veut pas nécessairement m'en parler. Comme s'il m'excluait.

Il lui arrive aussi de me mentir, mais je ne tiens pas à l'avouer à Henri.

Elle me regarde dans le blanc des yeux.

— Ce n'est pas toujours facile d'aimer quelqu'un qu'on ne comprend pas, tu sais. Lorsque j'ai commencé à fréquenter Vern, je devinais tout de suite s'il avait une enquête pourrie sur les bras. Je le lisais sur son visage. Mais je ne pouvais jamais l'amener à me dire quoi que ce soit. Il refusait d'en parler.

Je sais exactement ce dont elle parle. Mon père se conduisait de la même manière, au dire de ma mère. Ça la rendait folle.

— C'est dur de savoir que la personne que tu aimes a des soucis ou des ennuis, mais qu'elle refuse d'en parler.

C'est d'ailleurs la principale raison qui, selon ma mère, explique le taux spectaculaire de divorce chez les policiers.

Mais mon cas est différent. Vern ou mon père voulaient garder pour eux les horreurs que d'autres

personnes avaient commises ou commettaient encore. Mais ce que Nick me tait, les secrets qu'il veut me cacher, ce sont les choses louches auxquelles *lui-même* se livre. Mais je ne peux pas le dire à Henri. Je la laisse m'expliquer comment elle-même compose avec les silences de Vern.

— Si tu insistes trop, ils se fâchent et se ferment comme des huîtres. Mais si tu fais marche arrière, si tu lâches du lest, ils finissent par apprendre à te faire confiance. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que Vern me dit tout, parce que ce n'est pas vrai. Mais il ne me ferme plus la porte comme il le faisait.

Nous finissons notre thé et Henri commence à me parler du projet sur lequel elle travaille. Mon cellulaire se met à sonner et je me précipite pour répondre, pensant que c'est peut-être Nick. Je me trompe. C'est Morgan qui m'appelle.

— Es-tu de retour à l'hôpital ? me demande-t-elle.

— Euh... je suis chez Henri.

— Tu n'es pas avec Nick, alors ?

— Non. On s'est disputés.

— Dieu merci.

Cette brave Morgan. Toujours aussi compatissante.

— Il faut que tu viennes, ajoute-t-elle.

— Où es-tu ?

— Tout près, au bout de la rue. Au local du SAC. Viens tout de suite, Robyn. J'ai besoin de ton aide.

— À quel propos ?

Elle baisse le ton.

— Billy arrive, chuchote-t-elle. Je ne peux pas te parler maintenant. Je t'expliquerai quand tu seras là. Dépêche-toi, Robyn. D'accord ?

Bon sang, quelle journée !

— C'était Morgan, dis-je à Henri après avoir fermé mon téléphone. Elle a besoin d'un coup de main.

— Pas de problème, dit Henri. Passe-moi cette tasse, veux-tu ?

Elle désigne une tasse ébréchée ornée d'une reproduction de Picasso qui est posée sur une étagère au-dessus du plan de travail dans la cuisine. Je l'attrape et la lui donne. Elle en sort une clef qu'elle me lance.

— Je n'ai pas l'intention de sortir, me dit-elle. Il faut que mon projet avance. Mais il m'arrive d'être si absorbée quand je travaille que je n'entends pas la sonnette. Tu n'auras qu'à ouvrir avec ta clef à ton retour.

Je sors de mon sac à main l'enveloppe bourrée de billets de banque et la planque sous un oreiller dans la chambre d'amis. Puis je quitte la maison, curieuse de savoir ce qui peut bien tracasser Morgan.



La mère de Billy est directrice des relations publiques dans une des plus grosses firmes d'investissement de la ville. Son fils l'a talonnée jusqu'à ce qu'elle finisse par organiser à son intention une rencontre avec des cadres supérieurs de l'entreprise, pour qu'il puisse leur

parler de son club et de l'hécatombe d'oiseaux migrants causée par l'éclairage nocturne des tours de bureaux.

À l'époque, j'avais dit à Billy qu'il perdait probablement son temps. Pourquoi des gens qu'intéresse uniquement le profit – pour citer les propres paroles de Billy – se soucieraient-ils du sort des oiseaux qui percutent leur édifice ? Mais Billy m'avait répondu que cela valait le coup d'essayer. « Tu ne peux pas gagner si tu ne joues pas », m'avait-il répondu. Et bien entendu, il s'est montré convaincant lors de cette rencontre et a découvert que les dirigeants avaient le cœur plus tendre qu'il le pensait. Non seulement ils ont accepté d'éteindre les lumières des bureaux la nuit, mais ils ont aussi versé un don au SAC et offert à l'organisme un local dans le sous-sol de l'édifice. Le petit local abrite un bureau et un ordinateur, une armoire où ranger l'équipement (filets à oiseaux, sacs en papier et en plastique, étiquettes, ainsi qu'une grosse boîte de gants en latex), et un congélateur pour conserver les oiseaux morts.

Le gardien de sécurité posté à l'entrée principale de l'immeuble m'accueille froidement quand je franchis la porte à tambour du hall immense et désert, mais son expression s'adoucit dès que je mentionne le SAC.

— Tu viens voir le jeune gars aux oiseaux ? me demande-t-il en souriant et en secouant la tête. Je le trouve cinglé, par moments, mais il y tient à ces oiseaux qu'il trouve, pas de doute.

Tel est Billy. Tous ceux qu'il rencontre commencent par le trouver légèrement dérangé – un écolo amoureux des animaux et des arbres, allergique au cuir et à la fourrure, idéaliste et végétalien. Mais il finit toujours par convaincre. Il y croit si fort et il sait si bien de quoi il parle qu'il réussit presque toujours à vaincre les résistances. Même les gens qui ne partagent pas son point de vue en viennent, malgré eux, à le respecter.

Le gardien me fait signer le registre des visiteurs et je prends l'ascenseur pour descendre au local du SAC. Morgan m'attend au sous-sol, devant les portes.

— Tout est de ma faute, dit-elle.

Elle tente de parler à voix basse, mais elle est trop énervée pour y parvenir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Morgan ? Et qu'est-ce que ça sent, ici ?

Je plisse le nez et tente d'identifier l'odeur qui règne au sous-sol.

— J'ai parlé à Billy du défilé du père Noël.

Elle s'interrompt.

— Bon, disons plutôt que j'ai beaucoup insisté pour aller au défilé. Je lui ai dit : « Je fais toujours les trucs qui t'intéressent. Quand faisons-nous ce qui m'intéresse, moi ? »

Elle jette un coup d'œil autour d'elle, puis m'agrippe par la manche et m'éloigne de l'ascenseur. C'est alors que je remarque qu'elle porte des gants en latex jetables.

— Pourquoi ces gants, Morgan ? Qu'est-ce qui se passe ?

— On s'est disputés. Billy et moi, on s'est disputés ! Tu te rends compte ? Il s'est fâché contre moi !

Elle n'a pas l'air d'en revenir. La chose me surprend, moi aussi. Billy est d'habitude si calme, si doux, si gentil.

— Il m'a traitée de matérialiste.

— Oh !

La chose n'a rien d'étonnant. Morgan *est* matérialiste. Elle adore faire les magasins. J'ai même parfois l'impression que c'est sa *raison de vivre*. Pour elle, rien n'est plus gratifiant que de dénicher un chandail, une paire de souliers ou un sac à main de qualité avec soixante-quinze pour cent de rabais. Si le magasinage était un sport de compétition, Morgan figurerait à coup sûr au Temple de la renommée.

— Il m'a mise dans une telle colère que je l'ai traité de naïf et de bon Samaritain.

— Ouille !

— Et puis, eh bien, on s'est mis à s'insulter pendant un moment. Ensuite – Robyn, je n'arrive pas à le croire –, il m'a dit qu'il m'aimait.

— Ah oui ? Et puis ?

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Et puis, je n'arrive pas non plus à le croire, je me suis mise à pleurer. Pleurer, *moi* !

Morgan n'est pas du genre sentimental.

— Et sais-tu ce qu'il a fait ensuite ? Il a pris le téléphone et s'est débrouillé pour reporter l'heure de la

réunion de demain. Ils vont se rencontrer plus tard. Et tu sais pourquoi ?

Facile à deviner, mais je décide de lui laisser le plaisir de l'annoncer elle-même.

— Pourquoi ?

— Pour que Billy puisse m'accompagner au défilé demain.

Je vois ses yeux s'embuer de larmes de joie ou de gratitude ou d'amour. Bref, on nage dans les bons sentiments.

— Et nous en sommes là, conclut-elle.

— Nous en sommes où, exactement ? Et pourquoi portes-tu ces gants ?

Morgan me ramène en direction des ascenseurs, puis m'entraîne vers le local du SAC. Nous tombons sur Billy et cinq autres membres du club, réunis non pas dans le local, mais dans le couloir. Je les dévisage, en m'efforçant d'absorber ce que j'ai sous les yeux.

Billy et ses acolytes du SAC – dont beaucoup sont bien plus âgés que lui – portent tous des gants en latex, comme Morgan. Ils sont penchés au-dessus d'une bâche goudronnée étendue sur le sol. Deux grandes poubelles sont posées à côté, dans lesquelles Billy et les autres plongent la main pour en sortir des sacs de plastique qu'ils ouvrent pour ensuite les vider. Chaque sac renferme un oiseau ou plus. Mort. Voilà l'origine de l'odeur.

— Salut, Robyn ! me lance Billy qui, assis en tailleur sur le sol à côté d'une des poubelles, se lève aussitôt qu'il m'aperçoit.

Il tient un sac de plastique dans une main.

— Morgan m'a mis au courant, me dit-il. Comment va Nick ?

— Eh bien, en fait...

Morgan me pince le gras du bras – *fort* – pour me faire taire. Je me promets de lui rendre la monnaie de sa pièce à la première occasion.

— Robyn est vraiment secouée, Billy, dit-elle.

— Pourquoi ne restes-tu pas avec nous, alors ? me propose Billy. Tu pourras nous donner un coup de main et ça te changera les idées.

Tout en parlant, il ouvre un sac à congélation et en sort un oiseau au ventre jaune. Il semble minuscule dans sa paume.

— Une paruline du Kentucky, dit-il. Nous avons ramassé beaucoup, cette année.

Il me la brandit sous le nez pour que je puisse mieux la voir – et la sentir.

— Va chercher une paire de gants, me dit-il. Il y en a une boîte là-bas.

— Robyn aimerait me parler, intervient Morgan. On revient dans quelques minutes, d'accord ?

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? demande Billy avec sollicitude.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, car Morgan me prend la main et m'entraîne loin de la bêche, des poubelles et des cadavres d'oiseaux scellés dans du plastique. Nous sommes déjà hors de vue des membres

du SAC quand je me souviens soudain des gants jetables qu'elle porte.

— Tu as intérêt à ne pas avoir touché un truc mort avec ça.

Morgan examine ses mains. Sa bouche s'arrondit de surprise, et elle lâche brusquement ma main et arrache ses gants.

— *Beurk!* Merci beaucoup, Morgan !

— Il y a des toilettes tout près.

Elle m'escorte le long d'un étroit couloir et pousse une porte. Je me précipite vers la rangée de lavabos et me lave les mains sous l'eau la plus bouillante possible.

— Ils sortent tous les oiseaux des sacs en plastique pour les classer, m'explique Morgan. Les bruants d'un côté, les parulines de l'autre, les grives ici, les colibris là, les geais, les fauvettes, les bécasses, les juncos...

L'étendue de ses connaissances ornithologiques m'impressionne.

— Ensuite, ils vont les aligner sur un fond blanc et prendre une photo. Pour montrer à tout le monde une image instantanée du nombre d'oiseaux tués chaque saison et convaincre les gens d'éteindre les lumières des gratte-ciel la nuit. Tu connais l'adage, *une image vaut mille mots* et tout ça. Billy compte aussi s'en servir pour trouver d'autres sources de financement. Il aimerait mobiliser plus de monde.

— Une bonne idée, à mon avis. Où est le problème, Morgan ?

— Le problème ? Tu as *vu* ce qu'il manipulait ? Et j'y ai touché moi-même.

Elle me gratifie d'un regard de martyr.

— Le premier que j'ai sorti du congélateur était une bécasse. Un gros oiseau laid avec un long bec mince. Et celle-là avait les yeux ouverts. Je l'avais dans les mains et je ne sais pas pourquoi, elle m'a flanqué la chair de poule. Je me suis mise à trembler comme une feuille. Je n'aime pas les choses mortes, Robyn. Alors, j'ai pensé que les oiseaux plus petits seraient peut-être moins répugnants.

L'expression d'horreur que je lis sur son visage m'annonce qu'il n'en est rien.

— Ce que j'ai découvert, Robyn, c'est que plus ils sont petits, plus vite ils dégèlent. Et quand ils dégèlent, ils se mettent à sentir. Ce n'est pas vraiment qu'ils puent, mais au bout d'un moment, ça te lève le cœur. Je viens de passer la dernière demi-heure à réprimer ma nausée. Et puis il y en a eu un – quelque chose avait dû s'y attaquer avant qu'on le ramasse, à moins qu'il n'ait pas été... euh... tout à fait *frais* quand on l'a mis dans le sac. On aurait dit qu'il avait été bouffé par des vers, quelque chose du genre. J'ai dû m'excuser pour courir aux toilettes. Et là, j'ai vomi pour de bon. Et maintenant, je ne sais pas quoi faire. Je ne peux pas y retourner. Je serai incapable de retoucher à un de ces trucs. Mais si je n'y retourne pas, je vais décevoir Billy.

Bon sang, quel dilemme ! Morgan n'est pourtant pas du genre à se soucier de l'opinion des autres. Parce qu'elle est du genre à se croire au-dessus de ça. Au-dessus de ça, et supérieure à tout le monde, en fait. Quand on s'estime plus intelligente que les autres, pourquoi se préoccuper de ce qu'ils pensent ? Leur opinion ne compte pas. Mais de toute évidence, Morgan se soucie de celle de Billy.

— Il y a des gens qui s'évanouissent à la vue du sang, lui dis-je. D'autres ne supportent pas les hauteurs. Ce n'est pas grave, Morgan. Dis-lui simplement la vérité.

— Je ne peux pas. J'en suis tout bonnement incapable.

— Morgan, soit tu lui dis la vérité, soit tu te pincas le nez, tu réprimes ta nausée et tu retournes manipuler des oiseaux morts. Tu n'as pas le choix.

C'est en tout cas mon avis.

Elle baisse le nez et contemple ses souliers. Bon sang, nous y voilà. Elle a concocté un plan B, et j'en fais probablement partie.

— Eh bien, Robyn, j'ai dit à Billy que tu m'avais appelée.

— Mais tu m'as appelée !

Elle lève les yeux vers moi.

— Je sais. Mais j'ai dit autre chose à Billy. Je lui ai dit que tu pleurais comme une hystérique au téléphone.

— Une hystérique ?

— Eh bien...

— Une *hystérique*, Morgan ?

Elle a au moins la décence de paraître gênée.

— Désolée. Mais je ne pouvais pas lui dire la vérité. Je suis amoureuse de lui. Je ne veux pas qu'il me prenne pour une poule mouillée.

— Il n'y a rien de tel qu'une relation franche et honnête.

— Billy a fondé le SAC. Il y croit dur comme fer. Il est convaincu que ça va améliorer les choses. Et il a raison. Et je ne parle pas seulement des oiseaux qu'il réussit à sauver. Certains des gérants des grandes tours du quartier commencent à limiter au maximum leur éclairage nocturne. Je ne peux quand même pas dire à Billy que ce qui le rend si fier me donne, à moi, envie de vomir.

Admettons.

— Et la solution que tu as trouvée est?...

— Je comptais lui dire que tu avais besoin de te confier à quelqu'un, tout de suite. Tu sais, une conversation entre filles. Billy va comprendre.

— Tu crois que c'est par un mensonge que tu vas amener Billy à se montrer compréhensif?

— Il faut absolument que je sorte d'ici, Robyn. J'en ferais autant pour toi.

Je le sais. Morgan est peut-être égocentrique, elle a beau critiquer et agacer tout le monde avec ses airs supérieurs, c'est aussi une amie fidèle.

— Bon, d'accord. Mais tu me revaudras ça.

Morgan a vu juste. Billy compatit aussitôt. Il me dit qu'il comprend ce que j'éprouve, que cela a dû être

traumatisant de voir Nick se faire renverser par une auto. Il me dit de ne pas m'inquiéter, ajoute que Nick a eu une chance incroyable et qu'il va s'en tirer indemne. Puis, il attire Morgan et l'entraîne à l'écart. Il porte toujours ses gants en latex. Morgan a un mouvement de recul, mais parvient presque à dissimuler son dégoût. Billy lui dit quelque chose à voix basse. Puis il l'embrasse.

Morgan oublie aussitôt les gants. En fait, j'ai l'impression qu'elle n'aurait rien à redire si Billy était couvert de débris d'oiseaux morts de la tête aux pieds. Elle l'enlace et ils s'embrassent à pleine bouche, au point que je me demande s'ils vont un jour émerger pour reprendre leur souffle. Plusieurs membres du SAC lancent un coup d'œil dans leur direction. L'un d'eux, un quinquagénaire à la barbe poivre et sel, sourit d'un air mélancolique. Un autre, une femme, détourne aussitôt les yeux. Les amoureux finissent par se séparer et Billy dit à Morgan qu'il va l'appeler plus tard. Quand nous entrons dans l'ascenseur, Morgan essuie une larme.

— Sais-tu ce qu'il m'a dit ? Billy m'a dit que j'étais la personne la plus gentille, la plus attentionnée qu'il connaissait, et que tu avais de la chance de m'avoir pour amie.

— Hum.

Soit Billy fréquente une Morgan radicalement différente de celle que je connais depuis la dizaine d'années

que nous nous fréquentons, soit l'amour est vraiment aveugle.

Nous signons encore le registre de l'agent de sécurité avant de sortir pour nous retrouver sur le trottoir.

— Alors, Morgan ? Que comptes-tu faire à présent que tu es libre ?

— Rentrer chez moi, prendre un long bain moussant, et retrouver mon lit. Et toi ?

— Retourner chez Henri, je pense.

— Et Nick ?

— Quoi, Nick ?

Elle plonge ses yeux dans les miens.

— Tu ne plaisantais pas, hein ? Vous êtes vraiment fâchés, tous les deux.

— On peut le dire.

Morgan glisse son bras sous le mien.

— Viens, dit-elle. Allons prendre un café. Tu me raconteras ça.

Nous prenons la direction du café préféré de Morgan quand j'entends quelqu'un m'appeler.

— Oh, oh ! fait Morgan. C'est Barry.

Barry Olser (ambition dans la vie : devenir millionnaire à trente ans) est plus enrobé que les hamburgers qu'il sert dans son restaurant et a la peau plus grasse que sa friteuse.

— Il veut peut-être te faire une déclaration, dit Morgan.

— Faisons comme si on ne l'avait pas vu.

— Trop tard.

Barry se dirige vers nous au pas de course, sa veste flottant sur son uniforme de restaurant et arborant son badge *Barry, chef d'équipe*.

— Robyn! me salue-t-il, radieux et essoufflé. Quel heureux hasard! Je pensais justement à toi. J'allais t'appeler.

— Je te l'avais bien dit, chuchote Morgan à mon oreille.

— Salut, Barry? Comment vas-tu?

N'importe qui détecterait aussitôt que ma question n'est qu'une formule creuse et polie. Mais pas Barry. Il la prend au pied de la lettre, secoue la tête et pousse un soupir.

— C'est justement la raison pour laquelle je voulais t'appeler. Les gens à qui je dis que je gère un restaurant pensent qu'on fait ça les doigts dans le nez. Mais crois-moi, Robyn, c'est bien plus difficile que ça en a l'air. Et tu sais pourquoi?

Il ne me laisse même pas le temps de répondre.

— Parce que c'est vrai, ce qu'on dit – c'est la croix et la bannière pour trouver du personnel fiable. Pas plus tard que la semaine dernière, un des employés m'a fait faux bond. Sans crier gare. Quand je l'ai appelé pour lui demander pourquoi il ne se présentait plus au travail, il m'a dit: « Oh, j'ai oublié de te le dire, je démissionne. » Il n'aurait jamais pris la peine de me prévenir si je ne l'avais pas appelé. La même semaine, j'ai dû en congédier un autre. Tu n'imagines pas les ennuis qu'il nous a causés. C'est alors que j'ai pensé à

toi, Robyn. Tu serais un plus sur mon équipe. Noël approche. Qui n'a pas besoin d'un peu d'argent pendant le temps des fêtes, hein ?

Morgan me donne un coup de coude. Je lui en rends un, et un bon.

— Merci d'avoir pensé à moi, Barry. Mais je suis plutôt occupée à l'école ces temps-ci.

— Au fait, intervient Morgan, je crois que le petit copain de Robyn travaille dans ton restaurant. Ce n'est pas ce que tu m'as dit, Robyn ?

Barry semble perplexe.

— *Petit copain ?*

Il me dévisage comme si *lui* était mon petit copain et qu'il venait de découvrir que je le trompais.

— Nick D'Angelo, précise Morgan d'une voix suave, si suave.

Bon sang, elle va le regretter si jamais Barry décide de rendre la vie impossible à Nick !

— Il travaille bien pour toi, non ? insiste Morgan.

— Ce type est ton *copain* ? me dit Barry. Ça m'étonne de toi, Robyn. Jamais je n'aurais cru que tu pouvais fréquenter quelqu'un comme ça.

— Je te demande pardon ?

— Nick est le gars que j'ai flanqué à la porte la semaine dernière, lorsque des amis à lui sont venus tout casser pour la *deuxième* fois. J'ai dû appeler la police.

Je n'en jurerais pas, mais il me semble prendre plaisir à m'annoncer la nouvelle.

— Ce gars n'est qu'un fauteur de troubles. Toujours à me prendre de haut. J'espère qu'il ne s'attend pas à ce que je lui écrive une lettre de recommandation, parce qu'il risque d'attendre longtemps.

Il extrait une carte professionnelle de sa poche et me la tend.

— Si tu as besoin d'un job, Robyn, n'importe quand, appelle-moi. Je sais que tu seras une employée modèle.

Il insiste lourdement sur le mot *employée*.

— Ainsi prend fin une belle histoire d'amour, conclut Morgan une fois qu'il a disparu. Comme ça, Barry ne t'embêtera plus. Nous sommes quittes. Comment se fait-il que tu ne m'aies pas dit que Nick avait été congédié ?

Morgan aime à croire qu'elle est futée. Extrêmement futée, comme quelqu'un qui n'obtient que des A en classe. La preuve qu'elle est aussi intelligente qu'elle pense l'être : il lui suffit de lire l'expression de mon visage pour comprendre sur-le-champ.

— Ah, fait-elle.

Nous entrons dans le café et commandons des cafés au lait, même si je n'en ai aucune envie. Je n'ai envie de rien. Morgan insiste.

— Ça va te remonter le moral, me dit-elle.

Les cafés au lait arrivent au second rang sur sa liste de recettes contre la déprime, après le lèche-vitrines. Tandis que nous sirotions nos cafés, Morgan me dit qu'elle a la certitude que Nick comptait bien me dire

qu'il avait perdu son emploi. Il est probablement gêné de ce qui s'est passé, m'assure-t-elle. Je n'en suis pas aussi sûre et je m'apprête à le lui dire quand son téléphone se met à sonner. C'est Billy. Elle raccroche, toute guillerette.

— Billy espère que tu te sens mieux.

— En réalité, je me sens encore plus mal, mais tu pourras lui dire merci de ma part.

— Ils ont fini de trier les oiseaux. Billy voudrait que je le rejoigne. Nous allons chez lui. Il veut savoir si tu aimerais nous accompagner.

Je décline l'invitation en m'efforçant de ne pas tenir compte de son air soulagé. Morgan veut Billy pour elle toute seule et je la comprends. Quand Nick m'a appelée hier soir, j'avais envie de la même chose – passer du temps en tête-à-tête avec lui. Mais tout ça appartient au passé.

Nous finissons nos cafés – Morgan avale le sien comme si c'était de l'eau et qu'elle venait de sortir du désert – et nous nous séparons. Elle s'en va d'un pas joyeux rejoindre Billy. Je me traîne jusque chez Henri.

— C'est toi, Robyn? me lance Henri quand je tourne la clef et pousse la porte.

— Oui, c'est moi!

— Tu as de la visite!

Je trouve Henri dans la cuisine occupée à verser de l'eau bouillante dans une théière. Assis à la table, sa jambe plâtrée posée sur un oreiller installé sur une chaise, Nick me regarde.

9

— Salut, Robyn.

Il me dévisage, cherchant peut-être à deviner si je lui en veux encore.

Henri pose devant lui une tasse de thé fumant et m'en propose une. Je décline son offre.

— Bon, il est temps de remonter travailler, dit-elle. Je suis en haut si on a besoin de moi.

Elle sort de la cuisine et Nick la suit des yeux.

— Elle est sympathique, dit-il.

— Je croyais qu'ils voulaient te garder en observation pour la nuit, dis-je en déboutonnant ma veste.

— Ils ont dû changer d'avis, je suppose.

— Tu supposes ? Qu'a dit le médecin quand il t'a donné ton congé ?

Il se contente de hausser les épaules.

— Tu as bien vu le médecin avant de quitter l'hôpital, hein ?

— Mon cas n'est pas grave, Robyn.

Fantastique ! Il m'a menti toute la journée. Il s'est livré à des activités auxquelles, j'en ai la certitude, il n'aurait jamais dû se livrer. Il a été renversé par une voiture. Et le voilà qui décide de jouer au docteur !

J'interromps le déboutonnage de ma veste et commence à la reboutonner. Je ramasse mes gants et me dirige vers la porte.

— Hé ! proteste Nick. Ne t'en va pas !

Je l'entends pousser un gémissement et je me retourne. Le visage blême, il essaie de se tenir debout en s'appuyant sur son pied valide. La chaise à laquelle il s'accroche pour garder son équilibre se met à chanceler. Pendant une seconde, j'ai peur qu'elle dégringole. Mais je ne fais pas un geste pour venir à son secours.

— As-tu parlé au médecin avant de quitter l'hôpital, Nick ?

Il grimace. Peut-être de colère. Et il doit souffrir le martyre, aussi. Mais il ne répond pas à ma question.

Je fais un pas vers la porte.

— D'accord. Bon sang, tu ressembles tellement à ta mère, par moments, ça fait peur !

— Essaies-tu de me faire du charme, Nick ? Parce que si c'est le cas, tu perds ton temps.

— Ils ne m'ont pas donné mon congé. Je suis parti comme qui dirait à pied.

— Comme qui dirait ?

— Disons plutôt sur un pied. Ces béquilles sont un vrai cauchemar.

Il me sourit. Il me fait effectivement du charme !

— Est-ce que ta tante sait où tu es ? Parce que si elle retourne à l'hôpital pour te voir et que tu n'es...

— Bon sang, Robyn, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu me crois totalement irresponsable ? Je l'ai appelée, d'accord ?

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien.

— C'est ça.

J'essaie de me convaincre que je m'en fiche, mais je sens la moutarde me monter au nez.

— Elle n'était pas chez elle. J'ai laissé un message. Donne-moi au moins une chance, Robyn ! J'ai fait tout ce chemin pour venir te voir.

— Et pour quoi faire ? Me raconter d'autres mensonges ?

Et soudain, tout s'éclaire.

— Tu es venu chercher l'argent.

Je fonce dans la chambre du fond, retire l'enveloppe de sa cachette, puis retourne en trombe dans la cuisine et la lui jette au visage.

— Hé ! m'interpelle-t-il, furieux lui aussi à présent. Tu ne pourrais pas faire un petit effort pour te montrer gentille ? J'ai été renversé par une auto, tu t'en souviens ?

— Tu m'as raconté que tu avais congé cette fin de semaine, Nick.

Je lui offre l'occasion idéale de faire ce que Morgan croyait si fort qu'il allait faire : me dire la vérité sur son congédiement. Mais il baisse le nez vers le plancher sans piper mot.

— J'ai parlé à Barry. Ton patron.

Il lève des yeux étonnés.

— Qu'est-ce que tu fabriquais? Tu enquêtais sur mon compte?

— Je suis tombée sur lui par hasard. Je le connais, Nick. Il fréquente mon école.

— Ah, ouais? Eh bien, ce type est un crétin.

— Il a la même opinion de toi. Il m'a dit qu'il t'avait mis dehors la semaine dernière.

— Et après? C'était un job pourri.

— Il m'a raconté que tes copains avaient vandalisé le restaurant. À deux reprises.

— Ce n'étaient pas mes copains.

— Peu importe.

Comment savoir à présent s'il ment ou s'il dit la vérité?

— Tu as perdu ton emploi, Nick. Et tu ne m'en as rien dit.

— Tu n'es pas ma mère, Robyn! rétorque-t-il sur un ton aussi rageur que le mien. Tu n'es pas non plus mon assistante sociale. Depuis quand faut-il que je te rapporte tout ce qui se passe dans ma vie?

S'il le prend comme ça...

— Tu ne l'as jamais fait.

En grimaçant de douleur, il tente de manœuvrer pour contourner la chaise et se rasseoir. Cette fois, la chaise bascule. Je me précipite pour la redresser. Nick m'attrape par la taille pour ne pas tomber. Nous restons ainsi longtemps, Nick accroché à moi, et moi qui

hésite à me dégager, attirée malgré moi par la chaleur de son corps. Je l'aide à se rasseoir. Il a le visage luisant de sueur. Il prend une profonde inspiration avant de soulever à deux mains sa jambe blessée pour la reposer sur l'oreiller. La cicatrice irrégulière qui lui barre le visage ressort sur l'extrême pâleur de sa peau et, pour une raison ou une autre, cela m'émeut.

— T'ont-ils donné quelque chose contre la douleur ?

— Ils allaient le faire, mais je suis parti avant le retour de l'infirmière.

— Veux-tu que j'aille voir si Henri a des analgésiques ?

Il commence par secouer la tête, puis il prend une profonde inspiration et ferme les yeux, haletant de douleur.

— Ouais, dit-il. Peut-être.

Je monte retrouver Henri, qui me tend un flacon d'antalgiques réguliers qu'elle sort de son armoire à pharmacie. Nick avale deux cachets. Puis il tapote la chaise à côté de lui. J'hésite. En principe, je suis toujours fâchée.

— S'il te plaît, Robyn ?

Bon sang, ces yeux violets qui me supplient. Comment résister ? Je m'assois.

— Je ne t'ai pas dit qu'on m'avait fichu à la porte parce que je ne voulais pas que tu t'inquiètes. En plus, j'ai pensé que si je trouvais un autre job, ça n'aurait plus d'importance.

— Parce que là, tu aurais pu me raconter que tu avais quitté ton premier emploi de ton plein gré, c'est ça ?

Je vois ses joues reprendre de la couleur – le rouge de l'embarras.

— Quelque chose comme ça, convient-il. Je suis désolé, d'accord ?

Ma mère aime à raconter qu'il y avait deux occasions où mon père la rendait folle : quand il lui présentait des excuses, et quand il ne le faisait pas. (En fait, bien d'autres choses chez mon père la mettaient hors d'elle, ce qui explique pourquoi ils ont divorcé.) Lorsqu'il faisait partie de la police, mon père travaillait de longues journées. Il a manqué bien des événements auxquels, selon ma mère, il aurait dû assister. La moitié du temps, raconte-t-elle, il refusait de s'excuser. « C'est mon métier, disait-il. Tu veux que je me repente parce qu'un pauvre minable a décidé de tuer sa copine et qu'il m'a fallu le trouver et l'arrêter en veillant à ce que tout soit fait dans les règles pour qu'il écope de la sentence qu'il mérite ? C'est ça que tu me reproches ? »

Ce discours horripilait ma mère, car que pouvait-elle répondre ? Comment aurait-elle pu répondre ?

Le reste du temps, il s'excusait : « Je te demande pardon. Je sais bien que tu attachais de l'importance à cette occasion (anniversaire ou autre) et je regrette d'avoir été absent. » Elle détestait cela aussi, parce qu'il ne regrettait pas le moins du monde d'avoir manqué

l'occasion en question. Il craignait seulement qu'elle soit blessée ou fâchée et continue à le talonner s'il ne faisait pas un *mea culpa*. Aux yeux de ma mère, ce genre de repentir ne tenait pas la route. Pour elle, de vraies excuses impliquent que l'on regrette ce qu'on a fait, que l'on comprenne pourquoi on a mal agi et qu'on s'engage à ne pas recommencer, promesse que mon père, bien entendu, n'aurait jamais respectée.

Je regarde Nick. Je l'écoute me dire qu'il est désolé. Je repense à toutes les fois où il m'a débité ces trois mots. Je me demande à quoi il pense quand il me dit ça.

— Bon, et que vas-tu faire maintenant ?

— Je n'en sais rien. Ils m'ont dit à l'hôpital que j'allais devoir marcher avec des béquilles pendant six semaines. Ma cheville est trop abîmée pour une botte plâtrée de marche. Qui va bien pouvoir m'embaucher quand je ne peux même pas me déplacer ? Et qu'est-ce que je vais faire si je ne peux pas trouver d'emploi ? J'ai des factures à payer.

— Tu pourrais parler à ta tante.

Il secoue la tête.

— Parler à ma tante signifie quémander auprès de Glen. Rien à attendre de ce côté-là.

— Alors, tu devras parler à mon père. Je sais qu'il se moque pas mal du loyer. Et je pourrais te prêter de l'argent pour l'épicerie et...

— Pas question, Robyn ! me coupe-t-il, de nouveau en colère. Je ne demanderai rien à ton père. Et je n'accepterai pas d'argent de toi.

Je pourrais toujours essayer de le convaincre, mais à quoi bon ? De toute façon, il reste deux semaines avant le terme du prochain loyer et il aura d'autres factures à régler d'ici là. Il se passera peut-être quelque chose entre-temps. Un miracle, qui sait ?

Nous restons silencieux sur nos chaises. Puis, je n'y tiens plus.

— Nick, qu'est-ce qui se passe dans ta vie ?

— Tu parles de mon licenciement ?

— Ça. Et l'ecchymose que tu as sur le cou. Et du regard que toi et ce flic, Stan Rogers, avez échangé ce matin. Et de la fille de la boulangerie que tu as prétendu ne pas connaître et qui est venue te rendre visite à l'hôpital. Et de l'enveloppe remplie de billets de banque. Et du type qui t'a poussé. Qu'ont dit les policiers au fait, quand tu leur en as parlé ?

Il fixe encore le plancher.

— Tu ne leur as rien dit ?

Je n'arrive pas à y croire. Je me lève de ma chaise. Il m'attrape par la main et m'oblige à me rasseoir.

— Je te l'ai dit, Robyn. C'était accidentel.

— Vraiment ?

Croit-il que je sois aussi stupide ? Une image me revient à l'esprit : un grand type blond qui sourit en regardant Nick, étendu immobile, sur la chaussée.

— Et la visite à l'hôpital de cette fille que tu ne connais pas, c'était accidentel, ça aussi ?

Je retire d'un coup sec ma main de la sienne.

— Allons, Robyn.

— Cesse de mentir, Nick.

Il m'examine longuement.

— C'est compliqué.

— Je suis sur la liste des meilleurs élèves à l'école.

Les choses compliquées ne me font pas peur.

Il me saisit les mains, les serre dans les siennes et me regarde droit dans les yeux. Je ne l'ai jamais vu la mine aussi grave.

— J'ai besoin de ton aide, Robyn. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi.

J'attends.

— Avant que je te le dise, je veux que tu promettes que, quoi qu'il arrive, tu n'en diras rien à personne.

J'hésite. J'ai de l'affection pour Nick. De l'affection ? À la vérité, je sais avec certitude que je suis amoureuse de lui. Et quand on est amoureux de quelqu'un, on ferait n'importe quoi pour lui, pas vrai ?

Il tire doucement sur mes mains pour m'obliger à le regarder dans les yeux.

— Robyn ? C'est promis ?

— Promis.

Je retiens mon souffle.

Il observe autour de lui. Puis il se lève tant bien que mal et insère ses béquilles sous ses aisselles.

— Où vas-tu ?

Il pose un doigt sur ses lèvres. Je le suis des yeux tandis qu'il se déplace laborieusement jusqu'à la porte donnant sur le vestibule et les escaliers. Il tend l'oreille

un moment. J'entends les pas d'Henri qui se déplace à l'étage, et des bribes de musique de son lecteur de CD. Quand Henri travaille, elle écoute toujours de la musique. Généralement le même morceau, qu'elle repasse encore et encore. Nick ferme la porte. Il exécute difficilement un demi-tour sur ses béquilles et manque de peu de perdre l'équilibre. La douleur lui obscurcit les yeux, mais il se redresse, réussit à pivoter et revient clopin-clopant jusqu'à la table.

— J'aimerais que tu ailles livrer cet argent pour moi.

— *Quoi ?*

J'ai dû parler plus fort que je le voulais parce que Nick jette un coup d'œil inquiet en direction de la porte. Je baisse le ton.

— Tu parles de l'argent que tu as collecté ce matin ?
Il hoche la tête.

— Il faut le faire, Robyn. Ma cheville me fait un mal de chien. Je ne crois pas avoir autant souffert de ma vie. C'est presque intolérable. Vas-tu m'aider ? Iras-tu livrer ça ?

— À qui ? Et pourquoi ?

— Tout ce que tu as à faire, c'est d'aller au défilé demain pour le remettre à quelqu'un.

— À quoi sert cet argent ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Qui est ce « quelqu'un » ?

— Ça n'a pas d'importance non plus.

— Qu’y a-t-il dans l’autre enveloppe ?

— L’autre enveloppe ?

— Celle qui est rangée avec l’argent.

Elle contient quelque chose de rigide, de forme carrée.

— Qu’y a-t-il là-dedans ?

— Je n’en sais rien.

Je le dévisage.

— Je te le jure, Robyn. Je n’en sais rien.

J’ai soudain un mauvais pressentiment.

— Est-ce quelque chose d’illégal, Nick ?

J’espérais qu’il dise non. Je m’attendais à une réponse évasive. Mais il se contente de répéter :

— Je n’en sais rien.

— Tu n’en sais rien ?

— Je n’ai pas posé la question.

— Tu as passé la journée à collecter de l’argent, que tu as accepté de remettre à quelqu’un, et tu ne sais même pas si ce que tu fais est légal ?

Je n’en crois pas mes oreilles. C’est la première question que moi, j’aurais posée.

— Je ne fais que rendre service.

— Le même genre de service que tu étais prêt à rendre à Joey ?

Cet été, Nick avait tenté de couvrir son demi-frère Joey, et si la vérité n’était pas sortie du sac, Nick aurait abouti derrière les barreaux tandis que Joey serait toujours libre comme l’air.

Nick me fixe droit dans les yeux.

— D'accord, je vais te le dire. Ça s'est passé il y a deux ans, et je traînais dans la rue, tard le soir. Plus tard que j'aurais dû. À cause de Duane.

Duane. Le père de Joey, le beau-père de Nick. Celui à cause de qui Nick passait le moins de temps possible à la maison quand il était plus jeune. Celui à qui Nick doit la cicatrice sur son visage et qui a fait de lui un orphelin.

— Et j'ai vu cette bande de types arriver, poursuit Nick. Des durs. Du moins, ils se prenaient pour des durs. Et je n'étais qu'un gamin. Ils s'en sont pris à moi, tu comprends ? Ça se passait en plein centre-ville, mais les rues étaient désertes. Et ces types me harcelaient. Ils m'ont fait le coup de « La bourse ou la vie ! » J'ai d'abord cru qu'ils voulaient rigoler. Mais je me trompais. Je crois qu'ils avaient pris ou fumé quelque chose, en tout cas au moins deux d'entre eux. Ils ont commencé à me bousculer. Puis ils se sont mis à cogner. Et bon sang, Robyn, une seconde plus tard, j'étais étendu par terre et ces types me rouaient de coups. J'ai cru que j'allais y passer. Je l'ai vraiment cru.

Je le regarde, les yeux écarquillés. Je le connais depuis environ trois mois, mais bon sang, il ne cesse de me surprendre en me révélant des choses que j'ignorais, des choses que je n'aurais jamais imaginées.

— Et tout à coup, voilà cet autre gars qui surgit de nulle part. Il crie après eux. Il tient un cellulaire et les menace : « J'ai appelé les flics ; ils arrivent ! » Je crois que certains de ces types étaient drogués parce qu'ils lui

ont sauté dessus et se sont mis à le rouer de coups de pied... *man*, ils s'acharnaient vraiment sur lui. Puis j'ai vu des lumières et j'ai entendu les voitures de police arriver avec leurs sirènes. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé ensuite. Je me suis réveillé à l'hôpital. Ma mère était là et elle pleurait. Joey était là, lui aussi.

Duane n'avait pas daigné se déplacer, bien entendu. Nick ne l'a pas mentionné.

Nick tire alors son t-shirt de sa ceinture et le relève jusqu'à hauteur des côtes. Il se penche en avant.

— Tu vois ça ?

Je distingue deux vilaines marques, estompées à présent, mais je vois bien qu'il a dû s'agir d'entailles profondes.

— C'est un type avec des bottes à embout d'acier qui m'a fait ça. Il m'a cassé trois côtes. Je suis resté à l'hôpital deux semaines et j'ai passé un mois de convalescence à la maison, avec Duane qui m'accusait tout le temps de faire semblant.

— Et qu'est-il advenu du gars qui est venu à ton secours ?

— C'était un livreur de pizza. Il avait dix-neuf ans. Nick secoue la tête.

— Il n'a pas survécu.

— Oh !

— Tu sais, le restaurant où nous avons mangé ce midi ? Le cuisinier est son père. Il m'a rendu visite à l'hôpital, à l'époque. Nous sommes restés en contact.

Je lui avais dit : « S'il y a quelque chose que je peux faire pour vous, n'hésitez pas à me le demander. »

Il baisse les yeux vers l'enveloppe.

— Hier, il me l'a demandé. Et j'ai dit oui. Je n'ai pas posé de questions. J'ai une dette envers lui, Robyn. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Vas-tu m'aider ?

Je peux comprendre pourquoi Nick se sent redevable vis-à-vis de cet homme. Je peux comprendre pourquoi il a accepté de remettre une grosse somme d'argent à un mystérieux inconnu au défilé du père Noël demain – sans poser de questions. Mais est-ce une raison suffisante pour que j'accepte de me prêter à quelque chose qui me semble louche ?

— Non.

— Allez, Robyn. Je ne te demanderais pas ce service si je n'avais pas à le faire. Mais je ne peux pas y aller moi-même. Je peux à peine marcher.

Il a collecté de l'argent toute la journée. J'ignore à combien la somme s'élève, mais je sais qu'il s'agit d'un gros montant. Tout cet argent liquide, et tout ce secret – cela sent les ennuis à plein nez.

— Non.

Il abat son poing sur la table.

— Je savais que je n'aurais jamais dû te mêler à ça ! Je savais que tu allais paniquer devant tout cet argent. Tu es si soupçonneuse. Tu ne me fais pas confiance. J'aurais dû demander à Beej.

Beej est une fille revêche coiffée à la mode punk et sans domicile fixe. C'est aussi une amie de Nick qui,

je dois l'admettre, gagne à être connue une fois qu'on la fréquente un peu. Excepté qu'elle a une vision du monde encore plus cynique que celle de Nick.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Je suis aussi furieuse que lui, à présent.

— Parce que je n'ai pas réussi à la rejoindre.

— Tu veux dire que tu as essayé ?

Il ne répond pas.

Je repense à ce qu'il vient de dire : qu'il n'aurait jamais dû me mêler à ça. Comme s'il ne parlait pas uniquement d'aller livrer l'argent à sa place.

— Tu voulais quelqu'un pour t'accompagner aujourd'hui pendant ta tournée, c'est ça, Nick ?

Il ne répond pas, mais un éclair passe dans ses yeux et je sais que j'ai fait mouche.

— Pourquoi, Nick ?

Que lui a dit la vendeuse de la boulangerie à l'hôpital ? Qu'elle était venue vérifier si l'accident de Nick était vraiment un accident, ou si quelqu'un l'avait repéré. Que voulait-elle dire ?

— Est-ce qu'on nous surveillait, aujourd'hui, Nick ?
Silence.

— L'homme qui t'a envoyé collecter l'argent craignait que tu sois suivi, c'est ça ?

Je secoue la tête. Non, c'est impossible. Si Nick avait eu peur de se faire prendre en filature, quel intérêt aurait-il eu à me traîner avec lui ? J'essaie de me remémorer les paroles exactes de la jeune fille à l'hôpital – *Ils veulent savoir si c'était réellement un accident ou si*

quelqu'un a vu ce qu'ils faisaient. Ce qu'ils faisaient, eux, pas ce que faisait Nick.

— Tu n'es pas celui qui avait peur qu'on le surveille, Nick. Ceux qui craignaient de se faire espionner étaient les gens auprès de qui tu collectais l'argent.

Mais de qui avaient-ils peur ?

— Ils voulaient que personne ne les voie te remettre de l'argent, c'est bien ça ? Et c'est pour cette raison que tu tenais à ce que je t'accompagne – pour qu'on ait l'air d'un couple ordinaire flânant dans les magasins. Nous ne faisons pas partie de leur communauté. Qui aurait pu croire que ces gens allaient confier de l'argent à un couple d'ados comme nous, hein ?

C'est la seule explication logique. Et cela explique aussi ce qu'il a dit à propos de Beej. Et cela ne peut signifier qu'une seule chose.

— Si tu avais réussi à entrer en contact avec Beej, c'est elle que tu aurais emmenée, et pas moi. Je me trompe, Nick ?

Il ne me regarde même pas, et cela veut tout dire.

— Bravo ! Au fond, je n'étais que la solution de rechange. Tu as d'abord essayé de joindre Beej parce que tu savais qu'elle allait faire ce que tu lui demandais. Elle n'aurait même pas posé de questions. Mais tu n'as pas réussi à mettre la main sur elle.

Toujours pas de réponse.

— Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis des lustres, Nick. J'ai pensé que tu t'étais ennuyé de moi. J'ai pensé que tu voulais vraiment me voir. Mais tu ne m'as

appelée que parce que tu n'avais pas pu joindre Beej.
Je te remercie !

Nick relève enfin la tête, les yeux étincelants de colère.

— C'est moi qui dois te dire merci, Robyn ! Je suis dans le pétrin. J'ai besoin d'un coup de main et qu'est-ce que tu fais ? Tu refuses ! Tu ne cesses de dire que tu te soucies de moi. Eh bien, tu as une drôle de façon de le montrer !

Nous nous mesurons du regard, aussi hargneux l'un que l'autre, mais pour des raisons différentes. Il est offusqué parce que je refuse de faire ce qu'il demande. Et je le suis parce qu'après tout ce qu'il a fait aujourd'hui, il a le culot de me demander ce service. J'essaie de me convaincre que quoi qu'il me dise, il ne pourra pas me faire changer d'avis.

— Je t'aime, Robyn, mais je ne te comprends pas.

— Quoi ?

— Je ne te comprends pas. C'est comme si nous étions dans des univers parallèles. Tu vis dans un monde où tout est parfait, où tu n'as jamais à te soucier du lendemain. Tu as cette maman idéale et ce papa idéal, qui feraient n'importe quoi pour assurer ton bien-être. Mais ça ne marche pas comme ça, dans le monde où moi je vis.

Je l'entends. Sauf que je suis encore sous le coup de ces trois petits mots.

— Tu as dit autre chose, Nick.

Il me regarde sans comprendre.

— Avant de me dire que tu ne me comprenais pas. Tu as dit...

Peut-être l'a-t-il dit sans y croire ? Peut-être n'était-ce qu'une formule creuse, du genre : « Comment vas-tu ? »

— Je t'aime, répète-t-il en me prenant la main. Je sais que tu te soucies de moi, Robyn, même s'il m'arrive de te rendre folle. Je tiens aussi à toi, Robyn. Mais là, tout de suite, j'ai besoin de ton aide.

Je plonge mes yeux dans les siens et vois un Nick bien différent de celui que les autres peuvent voir. Je ne vois pas la cicatrice. Je ne vois pas la longue série de démêlés avec la police. Je ne vois pas les douze mois dans un centre pour jeunes délinquants. Je ne vois même plus les mensonges. Je ne vois que le Nick qui vient de me dire qu'il m'aime, celui que j'aime en retour, j'en ai la certitude. Le Nick qui risque fort, une fois de plus, de s'attirer de très graves ennuis.

— D'accord. Je vais le faire.

10

J'ai menti. J'ai regardé Nick dans le blanc des yeux et lui ai menti sans sourciller. Mais à voir son expression de soulagement et de gratitude, je sais qu'il m'a crue. Il m'attrape la main et m'attire contre lui pour m'embrasser. Je me sens mal – il m'embrasse parce que je lui ai fait une promesse que je n'ai pas l'intention de tenir. Mais je le laisse m'embrasser quand même en me disant que si j'ai menti, c'est pour son bien, pour le protéger, pour l'empêcher de se mettre encore une fois dans le pétrin.

— Qu'est-ce que j'ai à faire, exactement? dis-je quand je réussis à reprendre mon souffle.

— Pratiquement rien, en fait. Aucun danger. Je ne te le demanderais pas s'il y avait le moindre risque.

Il m'explique qu'il me suffit d'aller au défilé du père Noël à midi demain, en compagnie de dizaines de milliers d'autres personnes. Je n'ai même pas à me poster dans un endroit précis.

— Reste simplement sur le côté est de la rue, au milieu de la foule.

Une façon de ne pas me faire remarquer.

— Comment saurais-je à qui remettre l'argent ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. La personne saura te trouver. Peux-tu aller chercher le sac qui est avec mon blouson dans l'entrée ?

Je récupère le sac que je lui ai rapporté de chez lui et le lui donne. Il en sort la tuque rose fluo et le sac en papier plié avec des anses, un sac qui vient d'une chaîne de librairies. Quelqu'un a caché le logo avec un gros autocollant représentant un sapin de Noël.

— Tu porteras ça, me dit-il en brandissant la tuque. Et tu tiendras ce sac à la main. L'argent y sera.

Il ramasse l'enveloppe que je lui ai lancée à la figure et la range dans le sac.

— Quelqu'un s'approchera de toi et te prendra le sac. C'est tout.

— Et tu ne sais vraiment pas à quoi tout ça peut rimer ?

Il secoue la tête.

— Non, mais je fais confiance à monsieur Li, et j'ai toute une dette envers lui. Ce sera une bagatelle, Robyn. Tu vas voir.

Je lui prends le sac et la tuque des mains, puis me dirige vers le fond de la maison.

— Où vas-tu ? me demande-t-il.

— Mettre ça en lieu sûr.



Henri descend de son atelier et nous demande si nous avons faim. Je consulte ma montre. Il est tard. Nous n'avons rien mangé, ni l'un ni l'autre, depuis midi.

— Je pensais faire livrer une pizza, dit Henri. Ça vous intéresse ?

— Absolument.

Elle commande la pizza. Quand elle arrive, nous allons la manger dans le boudoir d'Henri, qui glisse un film dans son lecteur DVD. Au milieu du film, elle me pousse du coude et me montre Nick d'un signe de tête. Il s'est endormi sur le canapé à côté de moi.

— Il a eu une rude journée.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on se fait renverser par une auto, opine Henri.

Nous décidons de le laisser dormir.

— Faut-il prévenir quelqu'un ? me demande Henri une fois le film terminé.

Je lui réponds qu'il n'y a personne à appeler.

— Il vit seul. Sa tante sait où il se trouve.

— Eh bien, dans ce cas, mieux vaut aller chercher des couvertures, dit-elle.

Elle revient quelques minutes plus tard chargée de deux oreillers et de deux épaisses couvertures de laine. Nick se réveille assez longtemps pour qu'Henri puisse vérifier s'il ne souffre pas des effets d'une commotion cérébrale. Puis nous le bordons et quittons la pièce.

— Sois sage, Robyn, me dit Henri en refermant la porte.

Sois sage!



En me préparant à me mettre au lit, je contemple le sac contenant l'argent. À présent que je l'ai en ma possession, que vais-je bien pouvoir en faire? Je m'allonge sur le lit et réfléchis. Dois-je appeler mon père? Si oui, que vais-je pouvoir lui dire? Que Nick est mêlé à quelque chose qui pourrait être illicite? *Pourrait?* Est-ce que j'essaie de me berner moi-même? Dans quel genre d'activité licite collecte-t-on de l'argent en douce – *beaucoup* d'argent – pour ensuite le remettre à un mystérieux inconnu? Si j'en parle à mon père, que va-t-il faire, à part m'interdire d'aller livrer l'argent? Il me dira que ça ne sent pas bon. Et par conséquent, il voudra alerter la police. Et que fera la police? Placer Nick sous surveillance? L'interroger? Connaissant Nick, je sais qu'il refusera de coopérer si cela implique qu'il trahisse une promesse faite à un vieil ami de qui il s'estime l'obligé. Ce qui veut dire qu'il aura des ennuis. Encore une fois. Et c'est précisément ce que je veux éviter, parce que Nick ne peut plus se le permettre. Pas avec ses antécédents. Pas quand il se démène autant pour s'en sortir. Il va à l'école. Il travaille – du moins il travaillait avant son congédiement. Mais j'ai la conviction qu'il fait tous les efforts possibles. S'il

existe un moyen d'éviter une nouvelle collision entre lui et la justice, je n'hésiterai pas. Mais comment m'y prendre? Et que vais-je bien pouvoir faire de cet argent?

Et cette enveloppe cachetée? Que peut-elle bien renfermer?

Je gagne la porte sur la pointe des pieds et jette un coup d'œil. Toutes les lampes sont éteintes au rez-de-chaussée. Henri est montée à l'étage et Nick dort dans le boudoir. Je referme la porte, empoigne le sac de la librairie et en verse le contenu sur le lit. La tuque rose vif et la grosse enveloppe, repliée et liée avec des élastiques. Je défais les élastiques et l'ouvre. Contre la liasse de billets de banque est glissée l'enveloppe plus petite, celle qui est cachetée, celle qui m'a semblé contenir autre chose que de l'argent. Je la sors.

Je me faufile jusqu'au bureau à cylindre d'Henri. Je fouille dans les tiroirs avec le sentiment d'être une criminelle. Et je finis par trouver ce que je cherche: une boîte d'enveloppes blanches ordinaires. J'en retire une et la pose contre l'enveloppe mystérieuse. Elles ont exactement le même format. Nick n'y verra que du feu. J'ouvre l'enveloppe cachetée et reste quelques minutes à contempler, ébahie, ce qu'elle contient.

Deux documents: un passeport pour une fille que je n'ai jamais vue et dont le nom ne me dit rien, et un visa d'entrée pour les États-Unis. Que font ces papiers à côté de l'argent? À qui Nick doit-il les remettre? Et, par-dessus tout, pourquoi? Je ne peux envisager

qu'une seule explication : cela n'a strictement rien de légal.

Je jette un regard au réveille-matin posé sur la table de chevet. Il est presque minuit. Je suis debout depuis une vingtaine d'heures. Nick m'a dit qu'il fallait que je sois au défilé à midi. Je remets l'argent, les papiers et la tuque dans le sac, que je pose au pied de mon lit. Puis je m'empare du réveille-matin et règle la sonnerie pour huit heures. J'ai l'intention de me lever tôt pour réfléchir à tout ça et décider de la marche à suivre – après une bonne nuit de sommeil. J'aurai tout mon temps, me dis-je.



Je suis habillée comme Miss Helvétie. Mes cheveux bouclés mi-longs ont miraculeusement poussé et sont tressés en deux grosses nattes. Je me trouve devant un décor de montagnes – les Alpes, je présume, et comment diable ai-je pu me retrouver là? – occupée à suivre des yeux des douzaines de petits nuages éparpillés sur le flanc de la montagne. Hé, minute! Ce ne sont pas des nuages. Ce sont des moutons. Et ils bêlent. Le bruit qu'émettent ces douces créatures laineuses est bizarrement désagréable.

Je me retourne.

J'ouvre un œil.

Je suis non pas dans les montagnes, mais dans la chambre d'amis chez Henri. Et plutôt que des moutons,

c'est le réveille-matin qui bêle. Je consulte les aiguilles et ouvre aussitôt l'autre œil. J'empoigne le réveille-matin et me redresse d'un bond.

Onze heures.

J'ai réglé le réveil à huit heures et il est onze heures.

Onze heures!

Je repousse les couvertures et sors en trombe de la chambre. La porte du boudoir est encore fermée. Je me détends un peu. Nick dort encore. Il était probablement aussi épuisé que moi. Je me rends jusqu'à la cuisine en chaussettes et vérifie l'horloge numérique de la cuisinière. Ouais, il est bien onze heures.

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Henri apparaît, un sac de plastique à la main. Elle le pose sur la table et ôte son manteau.

— Il ne fait pas chaud dehors, dit-elle, mais il y a du soleil. Je suis allée jusqu'au port faire une longue promenade. Rien de tel qu'une bonne balade pour trouver l'inspiration.

Elle lève le sac.

— J'ai apporté des bagels. Ils étaient encore chauds quand je les ai achetés. En veux-tu un ?

Je me retourne vers la porte du boudoir.

— Je devrais probablement aller réveiller Nick.

Henri se met à rire.

— Il était levé avant moi. Il paraissait nettement plus en forme qu'hier soir. Je l'ai fait déjeuner avant mon départ. Bon sang, ce garçon a tout un appétit ! Il était attablé ici avec le journal quand je suis sortie.

Elle désigne du menton le journal du dimanche étalé sur la table. J'y jette un coup d'œil et écarquille les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Henri.

Le journal est ouvert à la page des informations locales. Je l'approche de mes yeux. Un article sur une fusillade dans le quartier chinois la nuit précédente fait la manchette. Accompagné d'une photo de la victime. Je l'identifie sans avoir à lire le nom imprimé en dessous. Il s'agit du cuisinier du restaurant dans lequel Nick et moi avons mangé hier à midi. Monsieur Li, l'homme à qui Nick devait un service. Abattu dans la ruelle derrière le restaurant. Mais pourquoi ? Ce meurtre a-t-il un rapport avec l'argent que Nick a collecté ? Et si oui...

Je me rue vers le boudoir et ouvre la porte.

— Robyn ? me questionne Henri derrière moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

Deux oreillers sont empilés à l'extrémité du canapé. À côté trônent deux couvertures soigneusement pliées. Nick est parti. Et s'il est parti...

Je fonce dans la chambre d'amis.

J'avais laissé le sac au pied de mon lit. Il n'y est plus. Nick a dû venir le prendre. Mais pourquoi ? Je lui avais dit que j'irais le livrer pour lui. Se peut-il qu'il ne m'ait pas crue ? Je consulte le réveil. J'étais persuadée d'avoir réglé la sonnerie à huit heures, mais je constate à présent qu'il a été réglé sur onze heures.

Je m'habille en hâte et retourne dans la cuisine.

— À quelle heure Nick s'est levé ?

— Je suis descendue à sept heures et il était déjà debout.

— À quelle heure es-tu sortie ?

— Une demi-heure plus tard, peut-être. Pourquoi ?

Nick s'est levé de bonne heure. Il a vu l'article dans le journal. Puis, il a dû se faufiler dans ma chambre pour récupérer le sac et régler la sonnerie du réveil à onze heures. Je gagne le vestibule, enfile ma veste et noue mon écharpe.

— Qu'est-ce qui se passe, Robyn ? Où vas-tu ?

— Au défilé.

J'ouvre la porte d'entrée.

— Retrouver Nick.



Lorsque j'arrive sur le parcours du défilé, il est presque midi et les rues grouillent de monde. Des spectateurs arrivés de bonne heure occupent le premier rang. Ce sont des gens prévoyants, car ils ont apporté des chaises pliantes, des couvertures, des thermos de chocolat chaud et de café. Confortablement installés, ils attendent le début des festivités. Derrière eux, encombrant les trottoirs, se massent les retardataires. Debout devant leurs parents, les petits enfants se dévissent le cou pour apercevoir quelque chose entre les têtes et les épaules des spectateurs assis.

Je traverse pour gagner le côté est de l'avenue et j'entends au loin le roulement syncopé de ce qui me semble être des douzaines de timbales et de grosses caisses, accompagnées par les clameurs des trompettes, des cors, des tubas et des trombones. Le défilé s'est mis en branle et se déplace dans ma direction. Je fends la foule à la recherche d'une tuque rose vif. Nick m'a dit de rester sur le côté est de la rue pour que le mystérieux inconnu puisse me trouver. Bonne chance, mystérieux inconnu ! Les gens se pressent par milliers sur le trottoir, arborant des chapeaux, des mitaines, des écharpes et des manteaux de toutes les couleurs imaginables.

La première fanfare fait son apparition en claironnant sa musique joyeuse, précédée d'une douzaine de clowns déployés en éventail qui se précipitent vers les enfants du premier rang pour les chatouiller avec des fleurs et leur offrir des cannes miniatures en sucre d'orge. Je me déplace sans arrêt, me fauflant à droite, à gauche, balayant des yeux la foule des badauds. Si Nick se trouve dans les parages – et j'ai la certitude qu'il y est –, il a dû s'approprier une place et ne va probablement pas en bouger tant qu'on ne l'aura pas débarrassé de l'argent. Il ne peut en être autrement. Il lui est impossible de se déplacer facilement sur ses béquilles dans cette foule. Il a d'ailleurs intérêt à rester sur place s'il veut aider le mystérieux destinataire à le localiser. Mais quoi qu'il fasse, essayer de le repérer équivaut à trouver une ampoule particulière parmi toutes les lumières d'un gigantesque arbre de Noël.

Et soudain, je le vois.

Un éclair rose fluo.

Pour le perdre aussitôt de vue. La foule se referme derrière moi tandis que je me fraie un chemin dans la direction où il m'a semblé l'apercevoir. Puis je le revois, une fraction de seconde, mais, comme une luciole en juillet, l'éclair rose s'évanouit aussitôt. Je fends la foule, l'œil aux aguets, scrutant les visages, et – le voilà! – voilà Nick qui surveille les alentours, l'air à la fois grave et ridicule coiffé de sa tuque rose. Il se tient légèrement à l'écart, non pas sur le trottoir, mais sur la pelouse devant un hôpital. Des passants le contournent, certains tentant de s'ouvrir une voie pour gagner le premier rang des spectateurs, d'autres cherchant à dessein à contourner le défilé en coupant par le terrain de l'hôpital. Nick est vêtu de noir de la tête aux pieds et s'appuie lourdement sur ses béquilles. Le sac de la librairie, décoré de son arbre de Noël, se balance au bout de son bras. Il a le teint blême, malgré le froid, et semble souffrir.

J'ouvre la bouche pour l'appeler, puis me ravise. Je me faufile entre les passants et finis par le rejoindre. Je lui touche l'épaule et il sursaute violemment avant de se retourner.

— Robyn.

Il n'a pas l'air ravi de me voir.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici?

— Tu m'as demandé de venir, tu t'en souviens?

— J'ai changé d'avis. Je peux m'en charger moi-même.

— Et ta cheville ? Elle te fait mal ?

— Ça va.

— J'ai vu le journal, Nick. Je sais que le vieil homme à qui tu as parlé hier est mort. J'ai vu sa photo.

— Tu ferais mieux de t'en aller, Robyn. Tout de suite.

— Je sais aussi ce qu'il y a dans l'enveloppe cachetée. Ce n'est pas de l'argent.

Son expression demeure impassible. Bon sang, comment peut-on être naïf à ce point ? J'ai appris ma leçon avec les enveloppes cachetées, grâce au beau-père de Trisha Carnegie, mais apparemment, Nick ne l'a pas apprise, lui. Il a accepté de rendre service à quelqu'un à qui il fait confiance. Sans poser de question. Il n'a jamais eu l'idée de regarder ce qu'il y avait dans l'enveloppe.

— C'est un passeport et un visa, Nick. Tu sais ce que ça veut probablement dire, non ?

Silence. Pas un mot.

— Tu as entendu parler de ces immigrants clandestins, pas vrai, Nick ? Ceux qu'on a trouvés dans ce conteneur sur les quais du port ? Et un autre Chinois a été assassiné il y a deux jours. La police pense que c'est relié aux immigrants. Nick, les gens qui les font entrer clandestinement dans le pays exigent de grosses sommes. Bien souvent, ils les déplacent de pays en

pays. Les passeurs leur procurent de faux papiers d'identité – comme des passeports ou des visas.

Je vois bien, au regard qu'il fixe derrière moi, qu'il ne m'écoute pas. S'il avait six ans et non seize, il se mettrait probablement les doigts dans les oreilles en fredonnant pour ne pas entendre ma voix.

— Nick, si tu avais un peu de jugeote...

— C'est ça! fait-il en insistant avec amertume sur ces deux mots. Si j'avais de la jugeote, ce que de toute évidence je n'ai pas, surtout comparativement à toi, hein? Je ne me mêle pas de ta vie, Robyn. Pourquoi n'en fais-tu pas autant avec la mienne?

— Mais si cette histoire a un rapport avec le trafic d'immigrants...

— Rends-moi service, Robyn. Pour une fois, épargne-moi un de tes sermons démontrant que tu as raison et que j'ai tort. Fiche le camp, d'accord?

Il a les traits durcis, les yeux furieux.

— Je crois que tu devrais partir. Immédiatement, insiste-t-il.

— Attends, Nick. Réfléchis un peu.

— Va-t'en!

Je ne bouge pas.

— Écoute, Robyn. Tu m'as dit hier que tu allais m'aider. Mais nous savons aussi bien l'un que l'autre que tu ne l'aurais pas fait.

Je tente de prendre l'air indigné, mais j'ai du mal parce qu'il a raison.

— Tu avais probablement l'intention d'appeler ta mère ou ton père. Et pour couronner le tout, tu es allée fouiller dans ce qui ne te regardait pas. Cette enveloppe était cachetée, mais tu l'as ouverte. Ne prends pas cet air innocent, comme si tu étais un ange et que c'était moi le vilain, d'accord? Fiche le camp d'ici et laisse-moi faire ce que j'ai à faire.

Ce n'est qu'avec plusieurs grimaces de douleur et bien des manœuvres laborieuses qu'il réussit à me tourner le dos. Nick est soupe au lait. C'est ce qui lui a attiré de nombreux ennuis au cours des années. À un point tel qu'il a dû suivre un programme de gestion de la colère, sur ordonnance du tribunal. Je lui laisse le temps de se calmer avant de le contourner pour lui faire face de nouveau. Quelle erreur de ma part!

— Fiche le camp d'ici!

— Écoute, Nick...

— Écoute toi-même! Ouvre les yeux, Robyn! Tu sais, quand je t'ai téléphoné hier et que tu te plaignais de ne pas avoir eu de mes nouvelles depuis des semaines? Veux-tu vraiment savoir pourquoi je n'ai pas appelé plus tôt? Ce n'était pas parce que j'étais occupé. C'était parce que je n'en avais pas envie. Parce que j'en ai assez que tu te mêles de l'existence de tout le monde, la mienne comprise. J'en ai assez de toi et de tes airs de princesse! Tu as toujours eu tout cuit dans le bec. Tu n'as jamais à te soucier de quoi que ce soit, mais tu t'arroges le droit de dire aux autres comment ils doivent mener leur vie.

Il a les yeux aussi durs que des améthystes.

— Tu avais raison hier soir. Je t'ai appelée parce que j'avais besoin de toi. Tu fais un camouflage idéal. Peu importe qui te croise dans le quartier chinois, il ne verra qu'une fille des beaux quartiers venue faire des courses. Personne n'aura l'idée de te surveiller. Personne n'aura même l'idée que tu puisses faire quelque chose que tu n'es pas censée faire. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu ne fais jamais rien de ce genre. Mais je n'ai plus besoin de toi, maintenant. D'accord ? J'ai pris les choses en main, O.K. ? Tu es contente ?

Bien sûr. J'en trépigne de joie.

— Alors, retourne donc dans la grosse maison de maman ou le loft de papa, ou va retrouver tes amis bon chic bon genre. Fais ce que tu veux, Robyn, mais fiche le camp d'ici et laisse-moi tranquille !

Il aurait tout aussi bien pu me gifler. Je me sens blessée, meurtrie, trahie et stupide. Je m'exhorte à ne pas fondre en larmes. *Ne pleure pas. Ne lui fais pas ce plaisir.* Mais je dois mobiliser toutes les forces qu'il me reste pour refouler mes larmes, les empêcher de jaillir et de ruisseler sur mes joues. J'ai essayé de le joindre pendant toute une semaine, sans recevoir le moindre signe de sa part jusqu'à l'autre soir, quand il a eu besoin de quelqu'un – moi, en l'occurrence – pour le couvrir pendant qu'il collectait de l'argent. Il a menti sur les raisons de son appel. Il a menti sur ce qu'il fabriquait. Il a menti à propos de son travail. Il a probablement menti aussi quand il m'a dit qu'il m'aimait.

Toute la journée d'hier, il n'a fait que me débiter des mensonges et de faux prétextes. J'ai dû lui tirer les vers du nez pour qu'il me dise la vérité – disons une parcelle de vérité. Je regrette à présent de l'avoir fait.

Ma mère m'avait prévenue. Elle affirme toujours qu'elle n'a rien contre Nick. Elle estime qu'un enfant foncièrement mauvais, ça n'existe pas. « Mais il n'est pas comme toi, Robyn. Il a tout un vécu derrière lui. »

Elle a peut-être raison.

Nick me tourne encore le dos. Je reste plantée là, les yeux fixés sur son dos, sans pouvoir oublier l'expression de son visage. Je ne veux pas croire ce qui arrive, mais comment nier l'évidence ? Le fait est qu'il ne m'a pas appelée avant d'avoir besoin d'un service et qu'il n'a pas dit la vérité sur ce qu'il attendait de moi lors de ce coup de téléphone. Et dès qu'il a soupçonné que je n'allais pas l'aider, il m'a envoyée promener. Si Morgan était ici, elle me dirait : « Quand il te dit qu'il *ne veut plus te voir*, Robyn, quels sont les mots que tu ne comprends pas ? »

Très bien, me dis-je. Puisque c'est comme ça, laisse-le rendre son service – un truc illégal, il y a fort à parier. Laisse-le se fourrer dans le pétrin. Qu'il se fasse même arrêter et accuser. Qu'il se retrouve sous le coup d'une ordonnance de garde, peut-être en milieu fermé cette fois, avec un verrou sur la porte et un gardien à l'entrée. Ça n'est pas mon problème. J'essaie du moins de m'en convaincre.

Je pivote sur les talons et me fraie tant bien que mal un chemin pour sortir de la foule, aveuglée par mes larmes. Je continue d'espérer qu'il va changer d'avis. Puis j'entends quelqu'un crier mon nom.

— Robyn! Hé, Robyn!

Mais ce n'est pas la voix de Nick. C'est celle de Morgan.

— Ah, Robyn, je te cherchais! J'ai essayé ton cellulaire, mais tu l'as éteint. J'ai appelé Henri et elle m'a dit que Nick et toi étiez ici.

Elle regarde autour d'elle.

— Où est-il?

Elle m'examine de plus près.

— Mais tu as pleuré? Que se passe-t-il?

— À ton avis?

Elle pousse un soupir.

— Nick?

Je ne peux plus me retenir. Je fonds en larmes, une fois de plus. Morgan fouille dans sa poche et en sort un petit paquet de mouchoirs qu'elle me tend.

— Une autre dispute?

— On peut dire ça.

Elle glisse son bras autour de mes épaules.

— Ah, les gars! Quelle nuisance, pas vrai?

Ce qui me fait penser que... Je regarde autour de moi.

— Où est Billy, au fait? Je croyais qu'il t'accompagnait au défilé.

— Il en avait l'intention – jusqu'à ce qu'il découvre que l'un des principaux commanditaires du défilé est une entreprise de cosmétiques...

— ...qui teste ses produits sur les animaux.

— Tu as deviné. Nous avons discuté longtemps. Bon sang, j'ai toujours cru qu'on pouvait l'influencer. Mais il n'a pas voulu en démordre. Il a catégoriquement refusé de venir. Et, je ne sais pas...

Elle pousse un soupir.

— Billy et moi avons si peu en commun. Peut-être ne sommes-nous pas faits l'un pour l'autre.

Elle écarquille soudain les yeux.

— Dis donc, on dirait ton chandail!

Je tourne les yeux dans la direction qu'elle m'indique. Non seulement on dirait mon chandail, mais *c'est* mon chandail! Mon chandail bleu azur tricoté main que ma mère m'a rapporté d'Angleterre. Je l'aperçois sous un blouson miteux entrouvert, porté par quelqu'un au bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles et qui lui couvre complètement le front. Quelqu'un qui a noué une écharpe devant sa bouche et le bout de son nez et qui tient aussi mon sac à dos en bandoulière.

— Hé, vous, là-bas!

Les yeux du voleur croisent les miens. Il semble d'abord perplexe. Je crie encore, en tirant sur le devant de ma veste pour qu'il comprenne de quoi je parle.

— C'est mon chandail!

Il écarquille les yeux et reste figé sur place. Pendant une seconde, je crois qu'il va avoir l'obligeance d'attendre

que je le rejoigne pour lui retirer mon chandail. Puis je remarque qu'il regarde derrière mon épaule. Il hurle quelque chose que je ne saisis pas. Un autre type – un Chinois – lui répond d'une voix forte. Plusieurs têtes se tournent vers nous, y compris celle de Nick. Je me retourne juste à temps pour voir mon voleur détalé et sortir de la foule.

— Hé! Arrêtez!

Bien entendu, il n'obéit pas. Au contraire, il accélère encore l'allure. Le temps que je me mette en branle, il a longé le mur latéral de l'hôpital, traversé une ruelle et décampé en direction du quartier chinois. Eh bien, il est tombé sur la mauvaise personne, et le mauvais jour. Je me suis peut-être laissé berné par Nick et il s'est peut-être servi de moi. Mais je n'ai pas l'intention de laisser ce voleur se volatiliser pour la deuxième fois avec mon sac et mon chandail, et je le prends en chasse. Sans être une étoile du stade, je tiens plutôt la forme. Le voleur aussi. Pour un gars aussi menu, il a du souffle. Je dois piquer un sprint pour ne pas le perdre de vue. Deux coins de rue plus loin, je me retrouve hors d'haleine. Les battements de mon cœur et le bruit de mes pas couvrent le tapage de la douzaine de fanfares et les clameurs des milliers de personnes massées le long du parcours. Je crois que cela explique pourquoi il me faut du temps pour me rendre compte que Morgan est juste derrière moi.

— Laisse tomber, Robyn! Tu ne le rattraperas pas!

C'est du moins ce que je crois entendre, parce qu'elle a le souffle si court qu'elle en avale la moitié des mots.

C'est alors que je repère mon voleur qui accélère au fond d'une ruelle. Un cul-de-sac. Il s'arrête net en atteignant un mur de brique. *Ah, ah!* Il est coincé! Et en minorité. Nous sommes deux contre lui, et Morgan et moi le dépassons en taille et en poids. Je vais pouvoir récupérer mes affaires, ce coup-ci.

Le voleur se retourne pour nous faire face. Il se ramasse sur lui-même, prêt à bondir pour filer par le côté. Il se met à danser, sautillant de droite à gauche comme un boxeur qui essaie d'esquiver un coup à la tête ou qui cherche une ouverture pour décocher un uppercut. Il m'a l'air plutôt sûr de lui pour un gars aussi petit – au mieux, il m'arrive à l'épaule et je ne suis pas très grande. Il est maigre également, un petit gringalet perdu dans un jean trop grand. Mon chandail lui descend pratiquement aux genoux. Peut-être fait-il partie de ces garçons persuadés que les filles ne représentent pas vraiment une menace. Il me toise d'un air farouche, prêt à se battre pour conserver ce qui m'appartient de droit.

— Je ne cherche pas la bagarre, lui dis-je. Je veux seulement mes affaires.

— Tu ne penses pas qu'il est armé, hein? chuchote Morgan derrière moi.

La chose ne m'est pas venue à l'esprit. Je scrute à nouveau le voleur. Il n'a pas d'arme à la main et n'a pas

rapproché ses mains de ses poches. Mais cela ne signifie pas qu'il n'a pas sur lui un instrument dangereux – un couteau par exemple – et qu'il ne s'en servira pas.

— Écoutez, dis-je. Rendez-moi seulement mon chandail et laissez tomber mon sac par terre. Je n'appellerai pas la police.

Il ne répond pas. Sans me quitter des yeux, il se glisse vers le côté est de la ruelle, en promenant ses mains sur le revêtement de brique crasseux et rugueux à mesure qu'il avance. *Bomp!* Il a posé le pied sur une grande plaque de métal carrée, encastrée dans le sol contre la fondation de l'immeuble, et qui résonne sous son pas. Le voleur s'accroupit et, sans me quitter des yeux, soulève la plaque. Je pense tout d'abord qu'il s'agit d'une bouche d'égout. Le voleur, penché au bord de l'ouverture, fait glisser de son épaule la courroie de mon sac, qu'il laisse pendre au-dessus du vide.

— Hé! l'interpelle Morgan en m'ôtant le mot de la bouche.

— Ne faites pas ça!

Mais il ne m'obéit pas. Il lâche mon sac qui tombe par la trappe ouverte, puis s'y engouffre à sa suite.

Morgan et moi nous précipitons vers l'ouverture pour regarder à l'intérieur. Elle communique non pas avec le réseau d'égout, mais avec le sous-sol de l'immeuble.

— Qu'est-ce qu'on fait?

Je me tourne pour regarder Morgan, mais elle a les yeux fixés sur autre chose, sur quelqu'un, en l'occur-

rence. Un grand costaud à la mine furieuse. Le Chinois que j'ai aperçu dans la foule, au défilé. Celui à qui le voleur a crié quelque chose.

— Filez d'ici ! ordonne-t-il. Filez d'ici tout de suite. Morgan ne bouge pas d'un pouce.

— Cette ruelle ne vous appartient pas ! dit-elle.

Le gars la bouscule.

— Hé !

J'aperçois quelque chose du coin de l'œil. Une tache de couleur à l'entrée de la ruelle. Le grand type doit remarquer ma réaction, parce qu'il fait demi-tour. Quelqu'un passe en courant devant l'entrée de la ruelle.

Le grand type se retourne pour nous faire face.

— Grouillez-vous, allez !

Mais plutôt que de nous écarter de la trappe ouverte, il nous dirige vers elle.

— Sautez là-dedans, vite !

Comme nous ne bougeons pas, il nous pousse, brutalement cette fois, d'abord Morgan, puis moi. J'entends Morgan pousser un cri de surprise avant de dégringoler à mon tour.

Je mets mes bras en avant pour amortir ma chute. Sans succès. On m'a bousculée, ce qui fait que je tombe mal. Mon épaule droite encaisse le plus gros de l'impact et malgré le rempart de mes mains, mon front heurte violemment le sol. Je reste étendue, à moitié sonnée, quand j'entends un bruit au-dessus de moi et quelque chose – quelqu'un? – me tombe sur le dos. Je m'apprête à crier, mais une main se plaque fermement sur mon nez et ma bouche. Je ne peux plus respirer. Prise de panique, je commence à me débattre frénétiquement. J'entends une voix parler d'un ton doux dans une langue que je ne comprends pas. Puis, la personne qui m'écrase contre le sol déplace sa main pour me couvrir seulement la bouche. Un souffle chaud passe sur mon visage. Des lèvres se collent à mon oreille.

— Reste tranquille, s'il te plaît. J'ai un pistolet braqué sur ton amie.

Un *PISTOLET*?

S'il te plaît?

Une ombre passe devant mes yeux. Une main se lève et j'entends un bruit sourd, métallique. *Clonk!* Quelqu'un referme et verrouille la trappe en s'efforçant de faire le moins de bruit possible.

Je cherche à reprendre mon souffle et tente de localiser Morgan dans la pénombre. J'ai la certitude que c'est le grand type qui me plaque au sol, ce qui veut dire que c'est le petit voleur qui a refermé la trappe.

— Silence, s'il vous plaît, répète doucement la voix.

Une idée me traverse l'esprit : ce type a peur qu'on nous entende. Mais de qui a-t-il peur ?

— Restez tranquilles et on ne vous fera pas de mal.

Mais on l'a déjà fait. J'ai des élancements dans le crâne et je sens un liquide chaud et épais me tomber dans l'œil droit. Du sang, j'imagine. Je regarde autour de moi et capte un mouvement. C'est le plus petit des voleurs, celui qui a mon sac. Il s'approche de moi, prend le pistolet – un vrai, sans le moindre doute – des mains du type qui me plaque au sol, et le pointe sur Morgan qui, pour une fois dans sa vie, réussit à réprimer son indignation et ses sarcasmes. Le voleur armé dit quelque chose dans une langue que je présume être du chinois à son comparse, celui qui me bâillonne de sa main.

— Je vous en prie, si vous criez, ils vont nous trouver, dit le plus grand des deux. S'ils nous trouvent, ils vont nous tuer, tous.

Ils ? De qui parle-t-il ?

— Je vous en supplie.

Depuis quand les voleurs et les assassins *supplient-ils* leurs victimes ?

Mes yeux commencent à s'habituer à la pénombre de la pièce qu'éclaire chichement un petit soupirail aux vitres crasseuses situé tout en haut d'un mur. Je distingue le pistolet dans la main du petit voleur. Et je vois mieux nos deux agresseurs. Le premier, petit et maigre, porte mon chandail. Mon sac est posé à ses pieds. Le second, beaucoup plus grand et, si j'en juge par l'étau qu'il resserre sur moi, beaucoup plus costaud, est le Chinois qui nous a fait dégringoler par la trappe ouverte. Le petit marmonne quelque chose en chinois à l'autre. Celui-ci, sa main toujours fermement plaquée sur ma bouche – je risque d'avoir des bleus –, m'éloigne brutalement de la clarté tombant du soupirail.

— Un cri et tu meurs, chuchote-t-il. Tu comprends ?

Je hoche la tête frénétiquement pour qu'il ne se méprenne pas. Lentement, avec précaution, il retire sa main.

— Va rejoindre ton amie. Et pas un mot.

Je vais retrouver Morgan, qui est adossée contre un mur de brique. Elle a les yeux rivés sur le canon du pistolet, que le petit voleur rend alors à son acolyte. Il murmure quelque chose. Et tout s'éclaire. J'ignore pourquoi je n'avais pas fait le lien avant. Il a une voix douce, presque musicale, comme une voix de fille. *C'est* une voix de fille, en fait. Je l'examine de plus près. L'écharpe est retombée de son visage qui, je le constate

à présent, a une délicate forme ovale. Le petit voleur est une voleuse. Elle montre le soupirail d'un geste. De l'intérieur, il nous semble très haut. Mais à l'extérieur, il doit être au ras du sol. Je lève les yeux et vois des jambes passer devant. Peu après, elles réapparaissent. Quatre jambes. Puis une ombre plus grande obscurcit la lucarne. Nos deux kidnappeurs, la fille et le garçon, se recroquevillent contre le mur à côté de Morgan et de moi. Le type enfonce le canon de son arme entre mes côtes.

— Désolé, me glisse-t-il à l'oreille, ne parle pas.

Parler ? Avec un pistolet vissé contre les côtes ? Il veut rire. J'ai la bouche aussi sèche que du papier. Il faudrait un miracle pour que je puisse émettre ne serait-ce qu'un cri de souris.

— Là-bas, ordonne-t-il.

Il désigne une sorte de grande citerne métallique, peut-être une fournaise ou un chauffe-eau, puis il me traîne sur la moitié de la distance et je franchis le reste cahin-caha pour aller me cacher derrière. Morgan me suit, poussée par la fille. De ma cachette, je vois un coin du soupirail. Mon Dieu, faites que ce soient des policiers qui patrouillent dehors, faites qu'ils aient vu ce qui s'est passé et arrivent à notre secours. Mais... minute ! Pourquoi la police serait-elle ici ? Je n'ai pas crié « Au voleur ! » ni « Appelez la police ! » ni rien de ce genre. J'ai seulement crié un misérable « Hé, vous là-bas ! » avant de courir après mon voleur... euh... ma voleuse.

J'entends un raclement. Il me faut quelques secondes pour identifier ce bruit – quelqu'un vérifie si le soupirail est bien fermé. Puis j'entends un *clonk* métallique. On essaie à présent de soulever la trappe de métal. Sans succès. Un visage apparaît, pressé contre la vitre du soupirail. Son propriétaire, les mains en coupe autour des yeux, cherche à percer l'obscurité à l'intérieur de la cave. Je sens un souffle chaud sur mon visage. C'est la fille. Comme moi, elle a allongé le cou. Son comparse la tire en arrière et lui dit tout bas quelque chose. Personne ne bouge.

Le visage disparaît aussi vite qu'il est apparu. D'autres silhouettes passent devant le soupirail, en direction du fond de la ruelle. Un instant plus tard, elles repassent dans l'autre sens. J'entends des voix. J'ignore qui sont ces gens, mais ils parlent chinois. Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai le sentiment, en dépit du canon de pistolet pressé contre mes côtes, que ce ne serait pas une bonne idée d'appeler au secours. Quelques instants plus tard, les voix s'évanouissent et le seul bruit que j'entends dans l'obscurité de la cave est celui de nos quatre respirations. Oh, et les battements de mon cœur qui cogne comme un fou dans ma poitrine. La main du grand type relâche un peu la crosse du pistolet. Il pousse un soupir de soulagement.

— Videz vos poches, dit-il.

— *Quoi?*

— Toutes les deux. Videz vos poches.

Morgan commence à protester, mais se tait quand il braque son arme sur elle. Nous retournons nos poches. La fille subtilise nos téléphones cellulaires et les jette dans un coin.

— Hé! s'exclame Morgan, momentanément contrariée.

Le gars se tourne vers moi.

— Qui êtes-vous? demande-t-il. Pourquoi nous avez-vous poursuivis?

— C'est *elle* que je poursuivais! Elle m'a piqué mon chandail!

— Robyn, souffle Morgan comme pour m'avertir de me calmer.

Je sais à quoi elle pense. Celui qui paie les violons choisit la musique. Et celui qui tient le gros bout du bâton mène le bal. Autrement dit, tiens-toi tranquille, Robyn. Elle pense probablement que c'est l'attitude la plus sage dans les circonstances. Mais une histoire que m'a racontée mon père me revient en mémoire.

Un jour, quand il appartenait encore à la police, il répondait à un appel. Du tapage dans un logement. Sur les lieux, des voisins lui dirent qu'ils avaient entendu des bruits de bagarre. Ils ajoutèrent qu'un jeune couple vivait dans ce logement, mais que depuis quelque temps, seule la femme l'occupait. Le couple s'était récemment séparé, au grand mécontentement du mari. Il leur avait pourtant toujours paru aimable et tranquille. Personne ne l'avait jamais vu avec une arme à feu – mon père avait pris soin de le demander. Personne

n'avait jamais entendu le mari ou la femme parler d'une arme. L'homme était aide-comptable. Il n'était pas du genre à posséder un pistolet ou un fusil.

Mon père restait quand même sur ses gardes. Le métier de policier repose sur la prudence, affirmait-il. Il a frappé à la porte. Au bout d'un moment, une jeune femme lui a ouvert. Elle lui a dit que tout allait bien, mais tout sur son visage démentait ses paroles. Mon père lui a alors demandé l'autorisation d'entrer. Elle a prétendu par la suite qu'elle avait refusé. Mon père a dit pour sa part qu'il l'avait peut-être mal comprise. Il a cru qu'elle avait dit oui et a donc poussé la porte pour pénétrer dans le logement. Le mari était dans l'entrée et, *bien entendu*, m'a raconté mon père, il avait une arme à feu. Il a dit à mon père qu'il n'aurait pas dû entrer : « Maintenant, je vais être obligé de vous abattre, vous aussi. »

Le gars était hors de lui. Alors, mon père s'est mis à lui parler. Au début, il ne faisait que rendre le type encore plus furieux. « Taisez-vous ! Taisez-vous ! » ne cessait-il de répéter. Mais mon père a continué à lui parler. Il lui a raconté qu'il venait lui aussi de se séparer. Il lui a dit qu'il ne voulait pas divorcer, mais que pouvait-il faire ? Il lui a parlé de moi, en lui expliquant combien il trouvait difficile son rôle de père à temps partiel. Bien vite, le type s'est mis à se confier. « Il y a des gars, quand tu leur parles, cela ne fait aucune différence. Rien ne peut les détourner de leur but. Mais il

y en a d'autres, des gars foncièrement corrects, qui sont terrifiés ou qui ont l'impression d'avoir été poussés dans leurs derniers retranchements. Si on leur parle, si on leur montre qu'ils ont affaire à une vraie personne, ou, encore mieux, à quelqu'un qui leur ressemble, on peut réussir à les faire changer d'avis. »

Finalement, le gars a rendu son arme. Tout le monde s'en est tiré indemne.

J'examine les deux voleurs. Ils doivent avoir mon âge. Ce sont des jeunes, pas des criminels endurcis (du moins, je l'espère). C'est vrai qu'ils ont une arme. Mais le garçon m'a dit « s'il te plaît » quand il m'a demandé de me taire. Il a dit « désolé » quand il m'a enfoncé le canon de son arme dans les côtes. Il m'a suppliée de comprendre. Et, si je ne me trompe pas, il nous a poussés dans cette cave non pas pour nous prendre en otage, mais parce qu'il avait quelqu'un aux trousses – et j'ai la certitude qu'il ne s'agit pas de la police – et il ne voulait pas que l'on révèle à qui que ce soit où lui et sa copine se cachaient. Je ne pense pas qu'ils nous tueraient, Morgan et moi, pour une histoire de chandail et de sac à dos. Peut-être qu'en leur parlant, en leur promettant de ne pas les dénoncer à la police, Morgan et moi allons pouvoir sortir de ce sous-sol sinistre.

— J'étais au centre-ville hier, leur dis-je. À cinq heures du matin. Nous y étions toutes les deux.

Je désigne Morgan d'un signe de tête.

— Pour secourir des oiseaux blessés.

Je leur laisse le temps d'enregistrer. Ce garçon ressemble peut-être à Billy. Peut-être prend-il le sort des animaux à cœur. Rien n'est impossible.

— C'est la saison des migrations.

Je leur explique que les oiseaux sont attirés par l'éclairage nocturne des tours de bureaux et qu'il leur arrive de se fracasser contre les édifices. Le garçon ne m'interrompt pas, ce que j'interprète comme un bon signe.

— C'est alors que quelqu'un m'a volé mon sac. Avec mon chandail à l'intérieur. *Ce chandail-là !*

Le garçon regarde le chandail que porte la fille.

— Il t'appartient ?

Je fais oui de la tête.

— Et ça, c'est mon sac.

Le garçon dit quelque chose en chinois à la fille. Elle lui répond, et une dispute éclate aussitôt. Du moins, ça y ressemble. Finalement, la fille se lève, arrache son blouson léger, passe mon chandail par-dessus sa tête et me l'envoie à la figure.

— Elle te présente ses excuses, dit le garçon.

— Elle n'a pas vraiment l'air de s'excuser.

— Robyn, bon sang, intervient Morgan d'un ton horrifié. Il a une arme !

La fille n'agit pas non plus comme si elle regrettait son geste. Elle enfle son blouson et reste plantée dans la pénombre, les bras serrés autour de son buste maigre, en me foudroyant du regard. Elle s'adresse ensuite au garçon. D'un ton courroucé.

— Que dit-elle ?

Il hésite à me répondre. La fille crache encore quelques mots.

— Elle dit que tu dois être cinglée, parce qu'elle a trouvé des animaux morts dans ton sac.

Je les avais oubliés.

— Des oiseaux.

La fille grogne encore quelque chose. Je me tourne vers le garçon pour qu'il traduise. Il a l'air gêné.

— Elle dit que ta nourriture était rance et avait mauvais goût, et qu'elle ne l'aurait même pas donnée à un cochon.

Ma nourriture ? Il me faut un moment pour deviner qu'elle parle des coupe-faim végétariens de Billy. Il y en avait tout un assortiment dans mon sac. À propos...

— Pourrais-je récupérer mon sac ?

Il soupire et s'adresse encore à la fille. Cette fois, elle ne proteste pas. Elle ramasse mon sac et le balance à mes pieds. Je me demande si les voleurs à la tire ont tous aussi mauvais caractère. J'ouvre la fermeture éclair de mon sac et fais l'inventaire de son contenu. Mon iPod s'y trouve toujours. Comme tout l'équipement de baguage. Je déniche mon portefeuille et l'ouvre. Si je ne me trompe pas, toutes mes cartes sont là et bien là, mais mon argent a disparu. Tout comme les barres nutritives de Billy et les oiseaux morts. Je ne peux guère lui reprocher de s'en être débarrassée.

— Elle ne donnerait pas ma nourriture à un cochon, hein ? On dirait pourtant qu'elle a tout mangé !

— Je t'en prie, Robyn, fait Morgan.

— Nous l'avons mangée tous les deux, dit le garçon d'un air contrit. On avait faim.

— Et mon argent ? Vous l'avez dépensé pour manger ?
Il répond avec un geste affirmatif.

— Nous ne sommes pas ce que tu penses. Nous ne sommes pas des criminels.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Je trouve ta petite amie avec mon chandail sur le dos et mon sac sur l'épaule. Tout l'argent a disparu de mon porte-monnaie. Vous avez mangé toute la nourriture. Vous avez de toute évidence quelqu'un aux trousses. Et vous avez une arme à feu.

D'accord, ce n'est peut-être pas très malin de mentionner le pistolet. Il ne le braque plus sur moi. Il s'est détendu dès que leurs poursuivants se sont éloignés, et il a posé l'arme sur ses genoux. Mais je vois à présent ses doigts serrer la crosse.

— Vous n'êtes peut-être pas des criminels, mais vous n'agissez pas dans la plus stricte légalité.

— Robyn, *je t'en prie*, répète Morgan.

On croirait entendre une cassette qui repasse en boucle.

— Écoutez, on se fiche pas mal de ce que vous pouvez fabriquer, tous les deux. Pas vrai, Morgan ?

Je me lève. Le garçon bondit aussitôt sur ses pieds.

Morgan me dévisage sans comprendre. Je dois lui donner un coup de genou pour qu'elle finisse par hocher le menton.

— On se moque de ce que vous manigancez. En ce qui nous concerne, nous ne vous avons jamais vus. Nous voulons simplement sortir d'ici, d'accord ? Mes parents vont s'inquiéter si je ne rentre pas bientôt à la maison. Même chose pour mon amie. Ils vont appeler la police.

Morgan opine vigoureusement de la tête.

— Alors ? Qu'en pensez-vous ? Vous pouvez sortir en premier, tous les deux. Nous attendrons quinze minutes avant de partir. Comme ça, nous ne verrons pas quelle direction vous avez prise.

Le garçon semble peser le pour et le contre. Puis la fille dit quelque chose. Elle se met debout et continue à parler en chinois d'un ton pressant. Je lève la tête vers le garçon, attendant qu'il traduise.

— Elle ne veut pas que vous partiez.

Il tient encore le pistolet à la main, mais sans le pointer sur moi.

— Et pourquoi ? Je vous l'ai dit, nous n'irons pas prévenir la police. Je vous le promets.

Je tends la main vers Morgan, qui semble toujours aussi ahurie. Je dois la tirer fort par la manche avant qu'elle comprenne que je veux qu'elle se lève.

La fille m'empoigne le bras. Malgré son apparence frêle, elle a une poigne d'acier. Elle va encore ajouter

une série de bleus à toute la collection que je dois arborer après ma dégringolade dans cette cave sinistre. J'essaie de me dégager, mais elle me serre comme dans un étau. Je jette un coup d'œil au garçon.

— Dis à ton amie de me lâcher.

Plutôt que d'obtempérer, il se rapproche de moi. À présent que je l'ai à deux pouces du visage, je mesure à quel point il est grand et costaud. Je parierais n'importe quoi qu'il fait de la musculation régulièrement. Il me force à reculer, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que mon dos s'aplatisse contre le mur.

— Voilà ce qu'elle dit: et si jamais ils vous ont repérées? Ou s'ils vous voient sortir d'ici? Tu nous racontes peut-être des mensonges. Vous irez peut-être trouver la police.

Il fait un geste en direction de la fille.

— C'est sa vie qui est en jeu. C'est donc à elle de décider.

— Mais qui sont ces *Ils* dont elle parle?

La fille se remet à parler.

— Écoutez, je ne sais pas dans quel pétrin vous êtes, mais cela n'a rien à voir avec nous. J'ai récupéré mes affaires. C'est tout ce qui m'importe. Mais je vais vous dire une chose: si jamais vous nous empêchez de sortir d'ici, vous allez le regretter. Parce que nous irons voir la police.

Il s'approche encore de moi. La fille aussi. Il lève de nouveau son arme. Je sens le souffle de la fille sur ma joue. J'ai les jambes en coton. J'entends quelqu'un

renifler. Morgan. Comment lui en vouloir? Nous sommes enfermées dans une cave obscure avec deux personnes aux abois et armées qui ne veulent pas nous laisser sortir et nous considèrent, sans nul doute, comme une menace. Je ne comprends pas tout, mais je sais qu'il y a plus en jeu ici que mon chandail ou mon sac à dos.

— D'accord, dis-je enfin.

Je ne parviens pas à empêcher ma voix de trembler.

— D'accord, nous n'appellerons pas la police, je vous en donne ma parole. Laissez-nous ici et filez. J'ignore ce qui se passe, mais je sais que vous n'arrangerez pas les choses en nous faisant du mal.

Sans me quitter des yeux, le garçon adresse quelques mots à la fille. Elle se met à secouer la tête avant même qu'il ait fini. Je ne comprends pas ce qu'il lui raconte, mais ce doit être important à ses yeux parce qu'il ne cède pas, même si elle secoue toujours la tête. Il continue à parler. Il hausse le ton et lui parle sèchement. Elle croise ses bras sur sa poitrine dans une attitude de défi. Le garçon reporte son attention sur moi.

— Je suis désolé, dit-il. Nous devons vous ligoter.

— *Quoi?*

Je ne m'attendais pas à ça.

— Et pourquoi?

La fille retire son écharpe et sort quelque chose de sa poche. Un couteau. Elle entreprend de découper l'écharpe en lanières.

— Retourne-toi, s'il te plaît, et mets les mains derrière le dos, dit le garçon à Morgan, qui me regarde, les yeux écarquillés.

— Voyons, ça n'est pas sérieux, dis-je.

La fille agrippe le bras de Morgan et le tord derrière son dos. Morgan essaie de résister, mais le garçon pointe le pistolet sur elle.

— Hé!

Je vois une larme rouler sur la joue de Morgan, tandis qu'elle laisse la fille lui lier les poignets.

— À ton tour, m'ordonne le garçon.

— Non!

— Robyn! gémit Morgan.

— S'il te plaît, plaide le garçon, je ne veux pas te faire de mal.

Si je les laisse me ligoter, nous n'aurons plus aucune chance.

— S'il te plaît, insiste-t-il encore. Fais ce qu'on te dit et il ne vous arrivera rien. À mon retour, on vous laissera partir.

— À ton retour? Et où vas-tu?

— J'ai quelque chose à faire. C'est important.

Lorsque j'ai repéré ma voleuse, ils étaient tous les deux au défilé. À jouer les pickpockets, peut-être. Ou encore à subtiliser des sacs et des chandails laissés sans surveillance.

— Tu retournes là-bas pour voler? Tu retournes au défilé faire les poches des gens qui accompagnent leurs enfants?

Le garçon se crispe.

— Nous ne sommes pas des criminels.

— Vous piquez des affaires, mais vous n'êtes pas des voleurs. Vous nous menacez avec une arme, mais vous n'êtes pas des criminels.

Oui, je suis sarcastique. Et oui, je m'en fiche !

— Ling-Kung a pris ton sac – Ling-Kung, la fille, et elle l'a *pris*, elle ne l'a pas volé – parce qu'elle avait faim et qu'elle espérait y trouver un peu d'argent.

— Et à présent, tu retournes au défilé pour aller *prendre* autre chose ?

Avec de la chance, ils tomberont peut-être sur Nick avec son sac bourré de billets de banque...

Oh !

C'est en m'éloignant de Nick que j'ai repéré la fille avec mon chandail. Elle a crié quelque chose au garçon, qui se tenait derrière moi. Derrière moi et tout près de l'endroit où était posté Nick. Nick, coiffé de sa tuque rose vif, avec à la main le sac orné du sapin de Noël. Un sac contenant de l'argent, un visa et un passeport. Un passeport avec la photo d'une jeune fille.

— Elle n'est pas entrée ici légalement, n'est-ce pas ? Le voilà, le fond de l'histoire, hein ?

Ce garçon a peut-être un bon fond, à moins que ce soit le contraire. Je n'ai aucun moyen de le savoir. Mais je sais une chose : il ferait un bien piètre joueur de poker. Il ne pourrait pas tirer un carré d'as sans qu'on devine aussitôt qu'il a un jeu du tonnerre, car

l'expression de pure surprise que je lis sur son visage m'indique que j'ai fait mouche.

La fille, Ling-Kung, lui parle alors d'un ton rude. Il hausse les épaules. Je me tourne vers elle, examine son corps frêle et ses vêtements trop grands pour elle. Je suis prête à parier qu'elle n'est pas arrivée ici depuis longtemps.

— Est-elle entrée clandestinement? C'est pour ça que tu la caches? Tu travailles pour les Têtes de serpent?

— Les *quoi?* s'écrie Morgan.

Je vois la fille se raidir. Elle a compris le mot.

— Tu connais les Têtes de serpent? me demande-t-elle d'une voix douce, dans un anglais précis, mais avec un fort accent.

— Je sais qui ils sont. Je sais qu'ils introduisent clandestinement des immigrants ici. Je sais aussi que dix-neuf personnes ont été retrouvées mortes dans un conteneur il y a quelques jours.

Je la regarde attentivement, en essayant de déchiffrer son expression. Elle ferait un meilleur joueur de poker que son copain.

— Étais-tu dans ce conteneur?

Elle se redresse de toute sa hauteur et me regarde droit dans les yeux.

— Elle est venue rejoindre son père, dit le garçon.

— Était-il ici illégalement, lui aussi?

Le regard de Ling-Kung demeure impénétrable. C'est le garçon qui acquiesce d'un battement de cils.

— Son frère l'accompagnait, explique-t-il. Le voyage a duré un mois, mais son frère est mort alors que le bateau était au milieu de l'océan. Quand son père l'a appris, ça l'a rendu fou. Il ignorait que le voyage se ferait dans des conditions aussi épouvantables. Lui-même avait fait la traversée, quelques années avant, mais à titre de passager, pas enfermé dans une caisse métallique. Ling-Kung dit que le chagrin lui a fait perdre la tête au point de ne plus savoir ce qu'il faisait. Il s'est procuré une arme et s'en est allé trouver les Têtes de serpent. Mais ils l'ont tué.

— Oh, mon Dieu, marmonne Morgan d'une voix rauque.

— Il y a eu une fusillade dans le quartier chinois il y a deux jours, dis-je.

Le garçon paraît soudain abattu et défait.

— C'était le père de Ling-Kung.

Je sens mes jambes se dérober sous moi. J'aurais dû laisser Ling-Kung conserver mon sac. Jamais je n'aurais dû la poursuivre. Je voudrais ne jamais les avoir rencontrés, ces deux-là.

— Et ces gens qui vous cherchent ? Qui sont-ils ?

J'ignore pourquoi j'ai posé la question, parce que, grands dieux, je n'ai pas envie de connaître la réponse.

— Ling-Kung a vu ceux qui ont tué son père. Elle l'avait suivi pour essayer de lui faire entendre raison. Mais ils l'ont abattu sous ses yeux. Ils ont vu Ling-Kung. Ils savent qu'elle peut les identifier.

Je la regarde. Son visage est de marbre. J'essaie d'imaginer les épreuves qu'elle vient de traverser – enfermée dans un conteneur pendant trente jours avec d'autres personnes. Voir dix-neuf d'entre elles, dont son propre frère, mourir l'une après l'autre. Et voir ensuite son père se faire assassiner sous ses yeux.

— Ils ont peur de ce qu'elle va faire, ils ont peur qu'elle les dénonce. S'ils la trouvent, ils vont la tuer. C'est d'eux qu'elle se cache.

— Tu veux dire, ces types qui vous pourchassent, ce sont des...

— ... Têtes de serpent, complète-t-il.

Mon père les a qualifiés de criminels. De dangereux gangsters.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Tu n'as pas d'accent. Tu dois être ici depuis longtemps.

Il se raidit.

— Je vis ici depuis que j'ai l'âge de deux ans, réplique-t-il en me regardant droit dans les yeux. En toute légalité. Je suis arrivé avec mon père après la mort de ma mère. Mon père est un homme d'affaires.

— Et comment as-tu rencontré Ling-Kung ?

— La famille de Ling-Kung est originaire du Fujian. Comme celle de mon père.

Il doit deviner, en voyant ma mine, que je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle.

— Le Fujian est une province chinoise, au sud du pays. Bien des habitants sont pauvres. Beaucoup d'entre eux imaginent l'Amérique du Nord comme une terre promise. Et ils ont entendu parler de compatriotes qui ont émigré ici, comme mon père. Mon père a réussi, c'est pourquoi il est très connu. Après la mort de son père, Ling-Kung ne savait plus quoi faire. Elle a pensé que mon père pourrait peut-être l'aider. Elle s'est rendue à son bureau pour lui parler, mais il était absent. Il avait quitté la ville le matin même, pour un voyage d'affaires. Mais j'étais là. Il m'arrive de travailler pour mon père. Au début, elle hésitait à me parler. Mais quand je lui ai dit qui j'étais, elle m'a raconté ce qui s'était passé. Mais je n'ai pas eu le temps de commencer à réfléchir à ce que je pourrais faire parce que j'ai vu une voiture s'arrêter devant notre immeuble. Des hommes sont descendus. Ling-Kung les a reconnus. Elle m'a dit que c'étaient eux qui avaient tué son père. Elle avait peur qu'ils soient venus la tuer. Je l'ai cachée. Les hommes sont entrés. Ils ont demandé à parler à mon père, mais j'ai bien vu que c'était Ling-Kung qu'ils cherchaient. Ils ont fini par partir. Du moins, je l'ai cru. Mais ils ont dû surveiller l'immeuble, parce que quand nous sommes sortis pour nous rendre à mon domicile, ils nous ont vus. Et ils nous ont pris en chasse.

— Pourquoi n'êtes-vous pas simplement allés voir la police ?

C'est la première chose que j'aurais faite. Mais c'est peut-être parce que mon père a déjà été policier.

— Ils l'auraient aidée. Si elle leur avait raconté ce qui s'était passé et leur avait donné le signalement des types qui ont assassiné son père, ils auraient réagi. Ils auraient trouvé ces types et les auraient arrêtés. Ils auraient protégé Ling-Kung.

Il secoue la tête.

— Ils auraient aussi appelé les services d'immigration. Qui l'auraient réexpédiée au Fujian.

— Au moins, elle aurait été en sécurité, là-bas.

Il me regarde comme si je m'entêtais à prétendre que deux et deux font trois.

— Tu ne comprends pas. Tu ignores de quoi ces gens sont capables. Elle n'aurait pas été en sécurité là-bas non plus. Ils l'auraient retrouvée pour la tuer.

— Elle pourrait peut-être conclure un marché avec la police et l'Immigration. Si elle les aide à retrouver les types qui ont assassiné son père, et les gens qui ont orchestré son passage clandestin, peut-être pourrait-elle rester ici.

— *Peut-être*, articule-t-il comme s'il s'agissait d'un mot grossier. Il faut plus que des *peut-être*. Et elle n'est pas en sécurité ici. Il faut qu'elle s'en aille et elle ne peut pas rentrer en Chine. J'ai décidé de l'aider.

L'aider en allant au défilé. L'aider en cherchant quelqu'un coiffé d'une tuque rose portant un sac orné d'un autocollant représentant un arbre de Noël.

— Et puis tu es arrivée et tu as tout fichu par terre, conclut-il.

— Vous cherchiez Nick, n'est-ce pas ?

Ma question le laisse perplexe.

— Qui ça ? demande-t-il.

— Nick est mêlé à cette histoire ? intervient Morgan qui ajoute, apparemment redevenue elle-même : j'aurais dû m'en douter !

— Connaissez-vous monsieur Li, le chef cuistot du *Phœnix d'or* ?

La fille dit quelques mots en chinois. Je n'ai pas besoin d'un interprète pour deviner que ma question l'a prise au dépourvu.

— C'est mon oncle, répond le garçon, le frère aîné de ma mère. Quand ces types m'ont vu avec Ling-Kung, je n'ai pas voulu rentrer chez moi, de peur qu'ils surveillent la maison. Comme je ne pouvais pas rejoindre mon père, j'ai appelé mon oncle. Il ne craint pas les Têtes de serpent. Il m'a dit qu'il allait nous aider.

— En trouvant de l'argent et un passeport pour elle, c'est ça ?

Tous les deux me regardent avec méfiance, à présent.

— Comment le sais-tu ? demande Ling-Kung.

— Nick, mon ami, connaît monsieur Li. Vous cherchiez quelqu'un coiffé d'une tuque rose, hein ?

Le garçon branle lentement la tête.

— C'est lui, Nick.

Puis je repense à ce qu'il vient de dire. *C'est mon oncle*. Il n'a pas employé le passé.

— Tu t'es caché tout ce temps? Depuis les quatre derniers jours?

Il opine du chef.

— Quand as-tu parlé à ton oncle pour la dernière fois?

— Pas depuis le lendemain du meurtre. Il m'a dit où aller et quoi chercher. Puis il m'a demandé de ne plus entrer en contact avec lui, parce que c'était dangereux. Il m'a dit qu'ils allaient probablement découvrir qui j'étais et faire le tour de toutes mes connaissances. Mais pourquoi cette question? Que sais-tu à son sujet?

J'hésite. Je ne tiens pas à jouer les messagers de malheur, mais vu les circonstances, il est important qu'il le sache. Et il n'y a aucun moyen de rendre les choses plus faciles.

— Je suis navrée, dis-je, mais ton oncle est mort la nuit dernière.

Il me regarde avec des yeux ronds.

— Mort?

— On a tiré sur lui.

Pendant un moment, le garçon me dévisage d'un air incrédule. Puis je vois ses jambes se dérober sous lui. Il se plie en deux. J'espère que les têtes de serpent dont il se cache ne sont plus dans les parages, parce que le cri qu'il pousse les ferait rappliquer dare-dare.

12

Ils discutent entre eux, elle d'une douce voix flûtée, lui en sanglotant. Il ne cesse de secouer la tête. Il est probablement en état de choc. Je le comprends. Je suis moi-même plutôt secouée. Jamais je ne me suis retrouvée dans un tel pétrin. Tout ce que je veux, c'est sortir d'ici, et vite.

— Pourquoi refusez-vous qu'on vous aide ? Mon père connaît un tas de gens. Il a déjà été policier.

Ling-Kung me lance un regard venimeux.

— Non, dit-elle. Pas la police.

— Ma mère est avocate.

— Une excellente avocate, renchérit Morgan.

— Elle pourrait vous aider. Mes deux parents pourraient vous aider. Ils sauront quoi faire.

Mais Ling-Kung ne veut rien entendre.

— Pas la police, pas la police, ne cesse-t-elle de répéter.

Je me tourne vers le garçon.

— Comment t'appelles-tu ?

Il hésite à répondre, puis hausse les épaules, comme s'il pensait qu'il n'avait plus rien à cacher – ou peut-être plus rien à perdre.

— Philip.

— Écoute, Philip, tu as un pistolet et tu peux donc nous séquestrer ici aussi longtemps que ça te chante. Et ensuite? Nous ne pourrions pas moisir ici pour toujours. Et vous non plus.

— Je ne peux pas vous libérer tant que Ling-Kung ne sera pas en sécurité.

Ling-Kung lui touche le bras et lui parle doucement en chinois. Je vois ses yeux noirs levés sur lui, et le regard qu'il lui rend. Et je comprends. Il ne l'aide pas seulement parce qu'il a croisé une âme en peine piégée dans une situation désespérée. Peut-être les choses ont-elles commencé ainsi, mais leur rapport a changé. À présent, il l'aide parce qu'il tient à elle. Peut-être est-il tombé amoureux d'elle.

Quand Ling-Kung finit par se taire, Philip se tourne vers moi.

— Tu m'as dit que ton ami connaît...

Il s'interrompt, les yeux obscurcis par le chagrin.

— ... *connaissait* mon oncle.

— C'est exact.

— Et ton ami est la personne que mon oncle a chargée de nous aider?

Il n'a pas dit « chargée d'aider Ling-Kung ». Il a dit « chargée de *nous* aider ». Il est amoureux, c'est clair.

— Il a de l'argent et des papiers pour elle. Un passeport et un visa.

Ling-Kung ramasse quelque chose par terre. Mon cellulaire. Elle dit quelque chose à voix basse. Philip traduit :

— Elle veut que tu appelles ton ami.

— Je pense que vous devriez plutôt aller voir la police, dis-je.

Philip lève son arme et braque le canon sur la tempe de Morgan. Il paraît aussi déterminé que le serait mon père si quelqu'un menaçait mon bien-être.

— Appelle-le, m'ordonne-t-il.

— Impossible. Nick n'a pas de cellulaire. Il faut retourner au défilé si on veut le joindre.

Il me dévisage une minute.

— D'accord, finit-il par dire. Allons trouver ton ami.

Puis il ajoute quelque chose que je sais déjà.

— Je ferais n'importe quoi pour qu'elle soit en sécurité. Je ne plaisante pas.

— Et toi, Philip? Seras-tu en sécurité après son départ, surtout si ces Têtes de serpent sont aussi dangereux que tu le dis?

Si le canon du pistolet vacille un peu, la détermination de Philip, elle, reste inébranlable. Il dit quelque chose à Ling-Kung. Elle ouvre le couteau avec lequel elle a découpé son écharpe en lanières et en pose la pointe contre la gorge de Morgan. Philip lui adresse encore la parole, puis il se tourne vers moi.

— Tu vas m'aider à retrouver ton ami. Toi et moi allons sortir chercher l'argent. Dès notre retour ici, avec l'argent, nous libérerons ton amie.

Ling-Kung tient le couteau d'une main ferme. Elle a beau être petite, elle arbore une expression farouche et résolue.

— S'il n'est pas revenu ici dans une heure, me dit-elle en désignant Philip d'un signe de tête, je ferai mal à ton amie. Si la police arrive ici, je ferai mal à ton amie. Si quelqu'un arrive ici, je ferai mal à ton amie.

Elle parle d'une voix douce, mais inflexible. Les intonations mélodieuses sont toujours là, mais ses paroles sonnent comme un glas.

— Tu comprends? insiste-t-elle. Moi, je n'ai rien à perdre. Je ne peux plus revenir en arrière. Je n'ai plus de famille. Je ne peux compter que sur moi. Si les hommes qui ont tué mon père me trouvent, ils me tueront. Si les autorités me trouvent et me renvoient au Fujian, on me tuera. Si je n'ai pas cet argent, je meurs. Tu comprends?

Je comprends.

Je regarde Morgan.

— Je reviens, c'est promis, lui dis-je à l'oreille sous la surveillance étroite de Ling-Kung. Ne t'inquiète pas, O.K.?

— La prochaine fois que Billy voudra boycotter un événement commandité par une firme de cosmétiques, je le boycotterai moi aussi.

Elle essaie de sourire, mais ses lèvres tremblent. Je lui serre le bras, me relève et enfile les courroies de mon sac. Philip veut que je l'emporte avec moi pour y mettre l'argent et les papiers d'identité. Puis il me fait marcher devant lui et me pilote à travers un labyrinthe de locaux et de couloirs.

— Tu sembles bien connaître les lieux, lui dis-je.

— L'immeuble appartient à mon père. Il en possède plusieurs dans cette ville.

Il m'indique les directions à prendre et nous aboutissons au pied d'un escalier de béton surmonté d'une porte. Il m'empoigne le bras et me tient fermement pendant que nous gravissons les marches côte à côte. A-t-il peur que j'en profite pour m'échapper ? Me croit-il capable d'abandonner Morgan ?

Une fois en haut des marches, il m'arrête et me retient, puis colle l'oreille contre la porte. Il ne doit rien entendre d'inquiétant parce qu'il l'entrouvre et risque un coup d'œil dehors. Puis il me pousse du coude pour que je sorte la première. Le soleil éblouissant de l'après-midi me fait cligner des yeux.

Je consulte ma montre. J'ai l'impression d'avoir passé une éternité dans cette cave, mais il n'y a qu'une demi-heure que j'ai quitté Nick.

— Il sera encore au défilé, dis-je.

Quand Nick promet quelque chose, il tient parole. S'il dit qu'il a une dette à rembourser, il ne renoncera pas avant d'être quitte.

— Nick va sûrement penser que la personne censée le rencontrer a été retardée. Il va attendre.

Philip me décoche un regard soupçonneux.

— Il m'a raconté que ton cousin lui a sauvé la vie. Celui qui travaillait comme livreur de pizza.

Ses yeux s'arrondissent de surprise, puis j'y vois passer un éclair de compréhension.

— Nick aurait fait n'importe quoi pour ton oncle (y compris transgresser quelques lois). Je suis certaine qu'il aura attendu. Et dans le cas contraire, je sais comment le rejoindre.

À supposer, bien sûr, qu'il soit rentré chez lui après le défilé et qu'il réponde au téléphone une fois à la maison.

Philip ne me lâche pas le bras. Ses yeux se promènent de droite à gauche, fouillent la ruelle dans les deux sens. À présent que nous sommes en plein jour, je l'examine attentivement. Il semble résolu à faire ce qu'il doit faire, mais je lis aussi de la peur dans ses yeux, ce qui me rend nerveuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas l'allure d'un desperado. Il porte un pardessus gris en laine mi-long sur un costume anthracite, une chemise blanche et une cravate classique. Ses vêtements paraissent malpropres, ce qui est compréhensible après quatre jours à traîner dans la rue. Il a l'air d'un jeune cadre un peu négligé. Je me souviens qu'il m'a dit qu'il travaillait pour son père quand Ling-Kung est arrivé.

— J'ai passé toute la journée d'hier avec Nick. Nous avons fait tous les magasins du quartier chinois. Je crois qu'il collectait de l'argent.

Si mes propos surprennent Philip, il n'en laisse rien paraître.

— Je ne comprends pas, poursuis-je. Pourquoi ces gens lui donnaient-ils de l'argent ?

— Parce qu'ils haïssent les Têtes de serpent, répond-il. Parce que ces passeurs mentent aux immigrants sur les conditions du voyage. Ils leur racontent qu'ils feront la traversée sur un paquebot avec restaurants et piscine. Ils ne leur disent pas qu'ils seront bouclés dans un conteneur sans pouvoir sortir avant que le bateau touche terre. Ils ne leur disent pas que si les autorités jugent le bateau suspect, les Têtes de serpent vont les jeter par-dessus bord. Ils mentent sur ce qui attend les gens une fois arrivés ici. Ces trafiquants se fichent pas mal du nombre de morts qu'ils laissent derrière eux. Les gens d'ici veulent aider les immigrants, mais ils ont peur. Les Têtes de serpent sont comme la mafia.

— Qu'est-il arrivé, ensuite ? Ling-Kung et toi vous êtes enfuis. Puis, tu as appelé ton oncle et il t'a conseillé de vous cacher jusqu'à ce qu'il collecte de l'argent et déniche des papiers pour elle, c'est bien ça ?

Il ne répond pas, mais je peux reconstituer le scénario moi-même à partir de ce que j'ai vu Nick faire et de ce qu'il m'a lui-même révélé. Les gens ont apporté la seule aide qu'ils étaient en mesure d'offrir – une

contribution financière. Je me demande d'où peuvent sortir les papiers d'identité. Et il y a autre chose qui me tracasse, aussi.

— Où un garçon comme toi a bien pu se procurer une arme à feu, Philip ?

— C'est le pistolet qu'avait le père de Ling-Kung quand il est allé trouver les Têtes de serpent. Ling-Kung m'a raconté que lorsqu'il a appris ce qui était arrivé à son frère, il est allé voir un compatriote pour lui emprunter une arme.

— Un compatriote ? Quelqu'un qu'il avait connu dans son pays natal ?

Philip confirme d'un mouvement du menton.

— Un homme originaire du Fujian. Quelqu'un qui l'a aidé, comme ces gens aident Ling-Kung à présent.

— Mais si son père avait ce pistolet...

Son expression devient amère.

— Je te l'ai dit. Ling-Kung a suivi son père pour essayer de le dissuader. Ils se sont disputés. Elle a réussi à lui prendre l'arme. Puis les Têtes de serpent sont arrivés. Ils savaient qu'il était à leur recherche, quelqu'un avait dû les prévenir. Ils ont pensé qu'il allait leur attirer des ennuis, alors ils l'ont tué. Il n'était pas armé, mais ils l'ont abattu quand même.

Je ne sais pas trop quoi dire.

Nous atteignons l'entrée de la ruelle. Philip jette un coup d'œil dans la rue. J'entends au loin les cuivres d'une fanfare jouer l'air d'une chanson de Noël. Le défilé n'est pas terminé. Le garçon me ramène jusqu'à

la grande avenue qu'a empruntée le défilé. Ses yeux se promènent de droite à gauche, inspectent ce qu'il y a devant et derrière lui. Les miens font la même chose, pour des raisons bien différentes. Lui veut vérifier que personne ne nous a suivis ou repérés. Moi, je cherche un agent de police.

Nous empruntons une route perpendiculaire à l'avenue, au sud de l'hôpital devant lequel j'ai quitté Nick. Je me demande s'il y sera encore. Si oui, il va certainement remettre le sac à Philip. Et ensuite? Philip va-t-il vraiment nous laisser partir, Morgan et moi? Ou aura-t-il trop peur que nous allions trouver la police? La foule des spectateurs n'a pas diminué. Au contraire, un plus grand nombre de personnes encombre le trottoir. Nous devons nous faufiler parmi des adultes, des adolescents et des petits enfants qui portent tous des écharpes et des mitaines pour se protéger du froid. Nous approchons et je commence à chercher une tuque rose vif. Je balaie du regard la foule et l'endroit où j'ai vu Nick pour la dernière fois. C'est là que je prends conscience de la présence d'une voiture – non, d'une fourgonnette – qui roule lentement en parallèle à nous. Des gens qui cherchent à contourner le défilé, probablement. Mais où est Nick? Où est cette tuque? Me serais-je trompée? Aurait-il abandonné son poste pour rentrer chez lui? Je me tourne vers Philip, du moins je commence à le faire quand quelque chose attire mon attention.

Une tache rose.

Rose vif.

— Regarde, le voilà...

Philip tire brusquement sur la courroie de mon sac. Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il veut? Quoi qu'il en soit, je m'arrête net.

— Philip! Le voilà, là-bas!

Mais il ne réagit pas et je nage en pleine confusion. Pourquoi ne regarde-t-il pas dans la direction que je lui indique? Pourquoi regarde-t-il du côté de la rue? Pourquoi?

Et je vois ce qu'il voit.

La fourgonnette a stoppé à notre hauteur et sa porte latérale est entrouverte. J'aperçois un homme accroupi à l'intérieur. Il a un pistolet à la main qu'il braque directement sur Philip et moi. Il dit quelque chose en chinois et nous fait signe de monter à bord du véhicule. Je scrute la foule, cherchant frénétiquement la tache rose. Cette fois, je la repère facilement. Une tuque rose fluo. Mais elle n'est plus sur la tête de Nick. Il la tient à la main et elle pend au bout de son bras, tandis qu'il s'appuie sur ses béquilles. Le sac orné de son gros sapin de Noël se balance au bout de son autre bras. Nick me regarde droit dans les yeux en fronçant les sourcils, comme s'il devinait que quelque chose clochait sans savoir pourquoi.

Un homme descend de la fourgonnette par la portière avant et dit quelque chose à Philip, qui se raidit soudain – je crois même qu'il s'apprête à détalier. Mais l'homme lui agrippe le bras et lui dit quelque chose qui

le fait pâlir. Il monte dans la fourgonnette. Puis l'homme m'ordonne de le suivre. Je regarde le pistolet. Puis je me retourne vers Nick. L'homme à mon côté m'enfoncé quelque chose de dur dans les côtes. J'ignore comment j'ai pu y arriver – je ne veux pas bouger, je ne veux pas monter dans la fourgonnette, j'ai les jambes en coton, mais j'obéis. La porte se referme derrière moi. La fourgonnette exécute un demi-tour et je perds l'équilibre. Puis quelqu'un me plaque du ruban adhésif sur la bouche et quelqu'un d'autre me lie les poignets.

Je sens des mains se promener sur moi, fouiller mes poches. Puis j'entends le *zip* d'une fermeture éclair qu'on ouvre et je sens dans mon dos des mains qui fouillent dans mon sac. Je jette un coup d'œil au type qui tient le pistolet et le regrette aussitôt. Il n'a rien d'un jeune cadre d'entreprise. Il a tout d'un gangster. Et il ressemble à s'y méprendre à l'un des hommes que j'avais croisés dans la ruelle, derrière le restaurant de monsieur Li.

Je sens mon sang se glacer dans mes veines, surtout quand je découvre qui d'autre se trouve dans le véhicule. Étendues par terre à côté de moi, bâillonnées et les mains liées derrière le dos, Morgan et Ling-Kung me regardent. Morgan a les yeux emplis de terreur. Elle a pleuré, je le vois bien. Il y a de quoi.

L'homme au pistolet m'ordonne d'un signe de m'allonger par terre. Je n'obtempère pas assez vite à son goût et il me plaque brutalement contre le plancher

du véhicule. Quelqu'un jette quelque chose par-dessus moi. Une vieille couverture qui sent mauvais.



J'ignore combien de temps nous passons dans la fourgonnette. Le temps peut se dilater ou se contracter selon que nous sommes nerveux, excités ou morts de peur. La première fois que Nick est passé me prendre chez mon père, il avait cinq minutes de retard. L'attente m'avait semblé durer cinq heures ; je faisais les cent pas dans l'appartement en me demandant s'il m'avait fait faux bond ou s'il lui était arrivé quelque chose. La soirée que nous avons ensuite passée ensemble avait duré deux heures, qui m'avaient semblé durer deux minutes – le temps file à toute vitesse quand on est en bonne compagnie. Si bien que j'ignore si le trajet dure dix ou trente minutes. Tout ce que je sais, c'est que lorsque le véhicule finit par s'arrêter, je ne bouge plus. Je n'ose plus.

Les hommes qui nous ont enlevés dans la rue discutent entre eux. Philip et Ling-Kung comprennent probablement ce qu'ils disent, contrairement à moi. Puis, la couverture est levée et des mains m'empoignent les deux bras et me tirent d'une secousse pour me mettre debout. On me pousse en bas de la fourgonnette et j'atterris sur un sol en béton. Je trébuche. Avec mes mains liées derrière le dos, je ne peux rien faire pour garder mon équilibre. Je manque de tomber.

Personne ne fait un geste pour me rattraper. Mon sac à dos glisse de mes épaules et pend au bout de mes poignets. Mon écharpe se défait. Je ne peux pas l'empêcher de tomber à terre et personne ne m'aide. Quand je retrouve enfin mon équilibre, je me retrouve nez à nez avec le type installé à l'avant de la fourgonnette, celui que j'avais reconnu pour l'avoir croisé à l'arrière du restaurant de monsieur Li. Cette fois, je remarque à peine son visage. Toute mon attention est monopolisée par le canon de l'arme qu'il braque sur moi.

J'ai déjà vu des armes de poing. Il fut un temps où mon père en portait une tous les jours. Tout comme bon nombre de ses copains. Mais jamais il ne m'a laissée y toucher. Il ne cessait de me répéter: «Les armes à feu ne sont pas des jouets. Tirer dans la vraie vie ne ressemble pas à ce qu'on voit au cinéma. Dans la vraie vie, les armes blessent, estropient et tuent.» Ces paroles résonnent encore dans ma tête.

Je regarde autour de moi. Nous nous trouvons dans un immense hangar obscur à l'air chargé d'humidité et nauséabond. Un entrepôt quelconque, je présume. Philip a été éjecté de la fourgonnette après moi, suivi de Morgan et de Ling-Kung. L'homme qui est resté à l'arrière avec nous descend le dernier. Lui et son comparse, celui qui avait pris place à côté du chauffeur, brandissent leurs pistolets et nous dirigent vers une porte, puis le long d'un couloir jusqu'à une autre porte et une cage d'escalier. En descendant les marches, je

sens mes genoux faiblir. Ça n'est pas vrai, je ne peux pas croire qu'une telle chose puisse m'arriver.

Mais c'est pourtant la réalité.

Les types nous font descendre l'escalier, puis longer un couloir faiblement éclairé par une ampoule nue qui se balance au plafond. Finalement, ils nous poussent dans une petite pièce sans fenêtre aux murs de ciment. La lourde porte métallique se referme derrière eux en claquant et on entend le *clic* d'une clef qu'on tourne dans la serrure.

Ling-Kung contemple le sol un moment. Puis elle va rejoindre Philip et se place dos à dos avec lui. Je suis d'abord trop ébranlée pour lui prêter attention. Puis je la vois tirer sur le ruban adhésif qui immobilise les poignets de Philip. Elle s'acharne jusqu'à ce que les mains de Philip soient libres. Il arrache le ruban adhésif qui lui bâillonne la bouche et libère les mains de Ling-Kung. Elle libère les miennes et Philip, celles de Morgan. Je retire mon bâillon, mais Morgan reste prostrée, tremblante, les bras serrés sur sa poitrine, les yeux vitreux. Aussi doucement que possible, je la débarrasse de son bâillon. Elle se laisse glisser sur le sol et se met à pleurer.

Elle est en état de choc. Je pense que nous le sommes tous. Je tremble si fort que je claque des dents.

— Ces types..., dis-je.

— Ils ont tué mon père, coupe Ling-Kung.

Morgan déglutit bruyamment. Je la comprends. Les hommes qui nous séquestrent ici ont déjà assassiné

une personne. Sous les yeux d'un témoin qu'ils détiennent à présent. Pas besoin d'un diplôme en psychologie criminelle pour deviner qu'ils vont vouloir se débarrasser dudit témoin – et de quiconque est susceptible de les dénoncer comme responsables de ce gâchis.

Je m'assois à côté de Morgan et l'entoure de mon bras. Je sais qu'il faudrait que je lui dise quelque chose, mais quoi ? *Ça va aller. Tout va s'arranger ?* Tu parles !

— Ils ne nous ont pas bandé les yeux, dit Morgan. C'est vrai.

— Ça n'est pas bon signe, hein ? ajoute-t-elle.

S'ils avaient eu peur qu'on puisse les identifier, ils nous auraient bandé les yeux. Ils ne l'ont pas fait, ce qui veut dire qu'ils s'en moquent. Et cela ne peut signifier qu'une seule chose – et cette perspective n'a rien de joyeux. Ils savent que bientôt, nous ne serons plus en mesure de les identifier.

Philip s'adresse à Ling-Kung à voix basse. Elle s'approche de lui. Il fouille dans sa poche et en ressort son pistolet.

Morgan a les yeux rivés sur l'arme. Des yeux où brille l'espoir.

— Ils n'ont pas pris ton arme, dit-elle.

— Ils ne m'ont même pas fouillé, répond Philip.

— *Quoi ?*

Ce n'est pas logique.

— Moi, ils m'ont fouillée, dis-je. Ils ont fouillé aussi mon sac.

— Après votre départ, elle a mis nos cellulaires dans sa poche, ajoute Morgan en se tournant vers Ling-Kung. Mais ils les lui ont pris.

Je regarde Ling-Kung, qui bouge la tête d'un air sombre. Je pense à ce que nos kidnappeurs ont fait – et n'ont pas fait – et recommence à trembler. Ils n'ont pas pris le pistolet de Philip. Ils ne l'ont même pas cherché. Ils ne nous ont pas bandé les yeux. Ils nous ont attaché les poignets de manière à ce que nous puissions facilement nous défaire de nos liens. Ils nous ont jetés dans une cave en béton sans fenêtre, avec une porte en métal cadénassée, et ont confisqué nos téléphones cellulaires pour nous empêcher d'appeler au secours. J'ai encore plus froid que tout à l'heure. Je suis transie, j'ai la nausée et la peur me paralyse.

J'ai la certitude qu'ils ont agi ainsi parce qu'ils ne nous laisseront jamais sortir. Jamais plus ils n'ouvriront cette porte. Nous allons tous mourir dans ce cachot.

13

— Que s'est-il passé, Morgan ?

Il me faut quelque temps pour me décider à poser la question parce que Morgan sanglote. Morgan qui pleure ! Quand l'ai-je vue pleurer ? Pour ma part, je tremble encore comme une feuille. Philip se balance d'avant en arrière comme font les bébés quand ils sont bouleversés et qu'ils aspirent à se blottir dans les bras de leur mère. Seule Ling-Kung semble indifférente à son sort, probablement parce qu'elle a traversé des épreuves encore pires.

Les sanglots de Morgan finissent par se calmer. Assise sur le sol à côté de moi, elle a posé sa tête sur mon épaule. Elle ne pleure plus mais ne cesse de répéter « je suis désolée ». Je n'ai aucune idée de ce qui la désole à ce point, et de toute façon, ce serait plutôt à moi de lui présenter des excuses parce que sans moi, elle ne serait pas ici.

— Morgan, que s'est-il passé après notre départ, à Philip et moi ?

— Rien pendant quelques minutes, à part que l'autre je-ne-sais-qui m'a projetée par terre. Je vais avoir un sacré bleu au coccyx!

La colère perce dans sa voix, ce que j'interprète comme un bon signe. Dans son état normal, Morgan a tendance à ne pas mâcher ses mots.

— Et puis on a entendu un grand bruit – je n'avais aucune idée de ce qui se passait – et l'autre je-ne-sais-qui s'est mise à me tirer par le collet pour que je me mette debout. Mais il était trop tard parce que trois types avaient fait irruption dans la pièce. Trois types armés, ajoute-t-elle avec un frisson. Ils nous ont lié les mains derrière le dos et nous ont fait monter dans la fourgonnette.

— Mais comment ont-ils su où nous trouver, Philip et moi ?

Elle recommence à brailler de plus belle.

— Je suis désolée, gémit-elle. Je suis désolée.

— Elle leur a dit, intervient Ling-Kung.

Morgan sanglote comme si on venait de lui enlever tout ce à quoi elle tient.

— Ils ont pointé un pistolet sur elle, explique Ling-Kung en braquant son index sur sa tempe droite pour mimer le geste. Ils ont dit : « Tu nous révéles où est le garçon, ou on te fait sauter la cervelle. »

Morgan sanglote encore.

— Elle avait peur. Elle a dit qu'il était parti au défilé. Avec une fille. Avec toi.

— Je suis désolée, balbutie encore Morgan entre deux sanglots déchirants.

— Et Nick ? Leur as-tu parlé de Nick ?

Je suis soudainement terrorisée à l'idée qu'ils s'en prennent à lui.

— Je leur ai dit que Philip te conduisait à une banque, explique Ling-Kung. Pour aller retirer de l'argent. Personne n'a mentionné ton ami.

— Je n'ai pas dit un mot sur Nick, renchérit Morgan. Je te le jure.

Je lance un coup d'œil en direction de Philip. Il est assis, adossé contre le mur de ciment, la tête posée sur les genoux. Ling-Kung est assise à côté de lui, les genoux remontés contre elle, la mine grave. J'ignore ce qui lui passe par la tête, mais moi, je pense à Nick.

Ils ne savent rien à son sujet. Un bon point. Nick m'a également vue monter dans une fourgonnette. Un autre bon point. Mais les bonnes nouvelles s'arrêtent là. Nick ignore pourquoi je suis montée dans ce véhicule, et il ignore aussi qui est monté avec moi. Et peut-être qu'il s'en fiche.

Peut-être va-t-il prévenir quelqu'un si je ne rentre pas à la maison – à supposer qu'il se soucie assez de moi pour vérifier si je suis rentrée ou non. Peut-être va-t-il dire à mon père à quel endroit il m'a vue pour la dernière fois. Peut-être va-t-il donner une description de la fourgonnette, même si je doute fort qu'il ait pris la peine de relever le numéro d'immatriculation.

Mais en dira-t-il plus? Parlera-t-il à mon père de monsieur Li? Lui parlera-t-il de l'argent, du passeport et du visa? Mon père ou lui vont-ils faire le lien entre la fourgonnette et la mission que Nick exécutait? Et même s'ils le faisaient, comment pourront-ils retrouver ce véhicule sans en connaître l'immatriculation? Je n'ai remarqué aucun signe distinctif sur cette banale fourgonnette grise. Autant que je sache, elle doit encore se trouver à l'étage au-dessus, soigneusement dissimulée derrière les portes de l'entrepôt. Et où est-il situé, cet entrepôt, au fait? Va savoir.

Et comment Nick aurait-il pu deviner que je suis montée dans la fourgonnette contre mon gré? Peut-être a-t-il pensé que j'avais retrouvé des amis et que par conséquent il n'avait pas à intervenir? Nous ne nous sommes pas vraiment quittés dans les meilleurs termes. D'un autre côté, mon père sait que je passais ma fin de semaine en compagnie de mon ami. À son retour, la première chose qu'il fera sera d'appeler Henri, qui lui dira que Nick est passé chez elle et que je suis partie à sa recherche. Sauf que... je n'ai pas dit à Henri où j'allais. Mais elle a dû penser que j'avais retrouvé Nick et que j'étais en sa compagnie, non? S'il ne me voit pas arriver, mon père va appeler son locataire, n'est-ce pas? Il va lui demander à quel endroit il m'a vue la dernière fois. Et même si Nick n'a pas pensé que quelque chose clochait, mon père, lui, va le deviner. Et il va se lancer à ma recherche. Mais comment saura-t-il où commencer?

— Robyn ? À quoi penses-tu ? me demande Morgan.

— À rien.

— Tu veux savoir ce que moi, je pense ? reprend-elle d'une voix étranglée par la peur. Je crois que jamais plus ils n'ouvriront cette porte.



Il se trouve que Morgan se trompe. Il y a environ une heure qu'on nous a enfermés quand j'entends le clic métallique d'une clef qu'on tourne dans une serrure. La porte s'ouvre et un homme d'origine asiatique, élégamment vêtu, pénètre dans la pièce. Philip relève la tête et ses yeux s'arrondissent de surprise. Il se redresse d'un bond.

— Père ! s'exclame-t-il.

Père ?

Philip étreint son père. Ce n'est qu'ensuite qu'il fait un pas en arrière. Et qu'une question s'inscrit sur son visage.

— Mais comment ?

— Viens, Philip, dit son père en lui tendant la main.

— Mais Ling-Kung, répond Philip en la montrant du geste, son père a été assassiné. Elle a besoin de notre aide. Et voilà que...

— Viens, Philip, répète son père.

Il n'a pas un regard pour Ling-Kung, pas plus que pour Morgan et moi. Comme si nous étions invisibles.

Il a dû apprendre où nous étions, mais de toute évidence, nos personnes ne l'intéressent pas.

— Je vais tout t'expliquer.

— Mais, père, on ne peut pas les laisser...

Son père lui prend le bras et entreprend de le conduire jusqu'à la porte. Philip résiste.

— Comment nous as-tu trouvés ? demande-t-il.

— S'il te plaît, fils. Viens avec moi.

J'aperçois derrière lui les deux hommes de main qui nous ont emmenés dans la fourgonnette. Ils sont toujours armés. Mais ils n'empêchent pas le père de Philip de faire sortir son fils de la pièce. Puis je repense à ce que m'avait expliqué mon père. Il disait que les parains des Têtes de serpent, ceux qui tirent les ficelles, sont souvent des hommes d'affaires respectables qui investissent dans la traite d'êtres humains comme ils placeraient de l'argent en Bourse. Ils fournissent les capitaux pour financer le transport des immigrants en espérant d'énormes profits en retour. Le père de Philip est un homme d'affaires. Respectable ? J'en doute fort.

Je jette un coup d'œil en direction de Philip. Lui aussi a vu les deux hommes dans le couloir. Ses yeux vont et viennent de son père à eux.

— Je ne comprends pas, dit-il.

Les traits de son père se durcissent. Il dit quelque chose en chinois à Philip et le tire par la manche.

Philip libère son bras, puis glisse la main dans sa poche et en sort le pistolet. Les deux hommes dans le couloir le voient, mais ne bronchent pas. Je traîne

Morgan au fond de la pièce. Le père de Philip fait signe aux deux hommes de rester où ils sont. Puis il baisse les yeux sur le pistolet que braque Philip et secoue la tête.

— Donne-moi ça, fils !

— Ces deux hommes ont tué le père de Ling-Kung, lui dit Philip.

Son père fait un pas en avant et cherche à s'emparer du pistolet. Derrière lui, un des deux hommes prononce quelques paroles en chinois. Je vois les traits de Philip se figer. Son père dit quelque chose, toujours en chinois. Il fait un autre pas vers Philip. Et Philip appuie sur la gâchette.

Rien ne se produit.

Décontenancé, Philip regarde son arme. Il presse encore la gâchette.

Toujours rien.

Le pistolet n'est pas chargé.

Son père le lui arrache des mains.

— Tu oserais tirer sur moi, ton propre père ?

Le visage impassible, il gifle violemment Philip qui recule sous l'impact. Les deux hommes pénètrent dans la pièce et le père de Philip s'adresse à eux en chinois. Puis il se retourne vers Philip et s'adresse à lui sur un ton autoritaire avant de pivoter sur les talons pour sortir de la pièce. L'un des deux hommes referme la porte et j'entends la clef tourner dans la serrure.

Philip se jette contre la porte, qu'il martèle de coups de poing et de pied en criant le nom de son père

jusqu'à en perdre la voix. Puis, épuisé, il se laisse glisser sur le sol.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? demande Morgan.

— Le père de Philip savait que le pistolet n'était pas chargé, lui dis-je. Mais comment a-t-il pu le savoir ?

Je me tourne vers Ling-Kung.

— Où ton père s'est-il procuré cette arme ?

— Il l'a empruntée à un compatriote, répond Ling-Kung, les lèvres tordues en un rictus amer. Un homme qu'il connaissait – mais qui agissait pour le compte du père de Philip.

— L'un des deux types a appelé mon père « patron », dit alors Philip d'une voix blanche. Vous avez entendu ? Celui qui était dans le couloir avec un pistolet, il a appelé mon père « patron » !

J'aurais préféré qu'il ne traduise pas.

— Que t'a-t-il dit avant de sortir d'ici, Philip ?

— Qu'il allait prendre certaines dispositions et que je devais profiter de son absence pour réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— À ce que je vais faire à présent.

— Je suis désolée, répète encore une fois Morgan.

Elle se remet à pleurer. Je tends le bras pour attraper mon sac et commence à fouiller dedans à la recherche de mouchoirs. Bien entendu, je n'en trouve pas un seul. Il n'y a rien dans ce sac qui puisse servir à quoi que ce soit !

Minute! Je tâte encore et sens quelque chose sous mes doigts. Je pousse Morgan du coude et ouvre ma paume pour lui montrer ma trouvaille. Mais elle n'est pas sûre que ça puisse marcher.

— Nous sommes dans un sous-sol, peut-être à un niveau trop bas, dit-elle.

Elle me montre néanmoins ce qu'il faut faire. Puis, nous nous asseyons côte à côte pour attendre.

Une heure passe. Puis une autre.

— J'ai faim, murmure Morgan.

Ling-Kung pousse un grognement. Elle ne cesse d'arpenter la pièce en tâtant les murs et la porte. Elle inspecte le plafond. Nous savons tous qu'il n'y a aucun moyen de nous échapper, mais elle ne se décourage pas.

— Que crois-tu qu'ils vont nous faire? me demande Morgan.

J'aurais préféré qu'elle s'abstienne de poser cette question.

— L'homme a dit qu'il allait prendre des dispositions. De quoi parlait-il?

Là encore, je préfère ne pas y penser.

Le temps passe. Je ferme les yeux et ne les ouvre que lorsqu'un bruit me fait sursauter. *Clonk!* La porte s'ouvre. Les deux types armés nous ordonnent de nous lever et nous forcent à nous placer face au mur, les mains derrière le dos, puis ils nous immobilisent les poignets. Les miens, ceux de Morgan et ceux de Ling-Kung. Morgan est impassible à présent. Elle ne pleure pas. Elle ne gémit pas.

— Tu es la meilleure amie que j'aie jamais eue, Robyn, me dit-elle.

Derrière nous, une voix familière s'adresse à Philip.

— As-tu pris ta décision ?

— Oui, père.

Il s'écarte de nous en chuchotant quelque chose à Ling-Kung, qui crache sa réponse en chinois avant qu'un des hommes de main la bâillonne avec du ruban adhésif.

Les hommes nous poussent dans le couloir jusqu'au pied de l'escalier. L'un d'eux ouvre la marche tandis que l'autre nous talonne, suivi de Philip et de son père. Nous commençons à gravir l'escalier. J'ai les genoux qui flageolent. J'essaie de ne pas penser à l'endroit où ils nous emmènent et à ce qui nous attend une fois arrivés à destination.

L'homme qui nous précède ouvre une porte en haut de l'escalier et sort. Je franchis la porte à sa suite et me retrouve dans le hangar immense. Morgan et Ling-Kung sont derrière moi. Je regarde la fourgonnette, qui n'a pas changé de place depuis la dernière fois que je l'ai vue. Mais je ne vois pas trace de mon écharpe sur le sol. Quelqu'un a dû la ramasser. Quelle importance, à présent.

— Avance et monte dans la fourgonnette ! ordonne l'homme derrière moi.

Je me dirige vers le véhicule. À chaque pas que je fais, j'ai l'impression que la porte de la fourgonnette

recule d'autant. Ce trajet risque d'être le chemin le plus long de ma vie.

— Police! Restez où vous êtes! tonne alors une voix du fond du hangar.

Pendant une seconde règne un silence absolu. Puis quelque chose explose à mon oreille et je m'aplatis face contre terre.

Un poids me dégringole sur le dos. C'est du moins l'impression que j'ai. Le poids en question s'avère être quelqu'un – Morgan. Elle aussi a eu le réflexe de se jeter au sol. D'autres explosions retentissent et je prends conscience qu'il s'agit de détonations d'armes à feu. Morgan et moi rampons jusqu'au mur. Je ne vois pas trace de Ling-Kung ou de Philip.

— Reste à terre, Robbie! crie quelqu'un.

Je n'ai pas besoin du conseil. Tapiés sur le sol, Morgan et moi essayons de nous faire les plus petites possibles.

Puis, une balle atteint l'un des deux hommes de main. Le sang jaillit et il s'effondre sur le ciment pour ne plus bouger. Son comparse pose lentement son arme et lève les bras en l'air. Une voix lui ordonne de se coucher face contre terre et de mettre ses mains sur sa tête. Il obtempère avec des gestes prudents et mesurés.

Je relève la tête. Philip et son père ont disparu. J'entends des pas dégringoler l'escalier. Pendant quelques

secondes, il ne se passe rien. Puis, des silhouettes – des policiers armés et cuirassés de gilets pare-balles – émergent de la pénombre. Des mains se saisissent de moi et me remettent sur mes pieds, et un étau me coupe le souffle. Mon père m'étreint trop fort. Puis il me libère les mains et me débarrasse de mon bâillon.

— Ça va ? demande-t-il. Tu n'as rien ?

Je lui réponds que je suis indemne, même si je grelotte si fort que je tomberais en morceaux si mon père ne me serrait pas comme il le fait.

Puis j'entends un coup de feu. Lointain et assourdi. Mais je devine d'où il vient. Du sous-sol.

Ling-Kung fait un pas vers la porte donnant sur l'escalier. Un policier lui ordonne de rester où elle est.

— Philip, dit-elle.

Une demi-douzaine de policiers s'engagent avec précaution dans la cage d'escalier. Je retiens mon souffle. Quelqu'un a délié les mains de Morgan et elle ne me quitte plus d'une semelle. Les minutes passent et semblent durer des heures. Soudain, quelqu'un franchit la porte. C'est Philip. Le visage blême et les yeux hagards, il est visiblement en état de choc. Un agent dit quelque chose. Je n'enregistre pas ses paroles. J'ai l'impression que le hangar grouille de policiers. Puis, une ambulance pénètre dans l'entrepôt et deux ambulanciers emboîtent le pas à un agent qui s'engage dans l'escalier menant au sous-sol.

L'homme atteint d'un coup de feu n'a pas bougé de l'endroit où il est tombé. Celui qui s'est rendu se fait

menotter et emmener. Sans me lâcher, mon père passe un bras autour des épaules de Morgan et lui demande si ça va. Elle hoche la tête et balbutie quelque chose. Je la sens trembler près de moi.

Nous attendons encore quelques minutes, puis mon père nous escorte, Morgan et moi, à l'extérieur de l'entrepôt jusqu'à sa voiture.

— Vous m'attendez ici sans bouger. D'accord ?

J'approuve de la tête.

— Papa, comment as-tu été prévenu ?

— Nick m'a appelé. Il était inquiet.

Nick. Dieu merci !

— Où est-il ?

— Au centre-ville.

Il parle non pas du parcours du défilé, mais du commissariat central.

— Mais comment avez-vous pu savoir où nous étions ?

Il me regarde d'un drôle d'air.

— N'as-tu pas activé ces émetteurs radio ?

— Si, mais nous ne savions pas s'ils fonctionnaient. Nous ne savions même pas si quelqu'un allait y penser parce qu'ils étaient dans mon sac quand on me l'a volé.

— Nick t'a vue avant que tu montes dans la fourgonnette. Il a dit qu'il ignorait comment tu l'avais récupéré, mais il était sûr et certain que tu avais ton sac sur le dos. Il s'est rappelé que tu avais dit à Stan qu'il contenait des émetteurs radio. Il a présumé que

s'ils étaient encore là, tu profiterais de la première occasion pour les activer. Il a deviné juste.



Il est presque minuit lorsque Morgan quitte le commissariat central en compagnie de ses parents. Billy est venu avec eux. Elle s'est jetée dans ses bras quand il est arrivé, et chacun d'eux a fait son *mea culpa* – Morgan a dit à Billy qu'elle n'aurait jamais dû aller au défilé, et Billy a dit qu'il aurait dû l'accompagner. Puis il l'a embrassée devant ses parents, devant tout le monde.

Mon père nous ramène chez lui, Nick et moi.

— Vas-tu pouvoir monter un autre étage sur tes béquilles, Nick? demande mon père quand nous atteignons le palier du premier étage.

Nick fait signe que oui. Il n'a pas ouvert la bouche de tout le trajet.

Je vais m'effondrer au bout du canapé. Nick reste planté gauchement au beau milieu de la pièce, appuyé sur ses béquilles. Mon père se dirige vers la cuisine et ouvre le réfrigérateur.

— Tu devrais t'asseoir, dis-je à Nick.

— Je suis navré, répond-il.

Je tapote le coussin à côté de moi, mais il préfère s'installer à l'autre extrémité du canapé.

— Jamais je n'aurais dû te mêler à ça, ajoute-t-il.

— *Toi* non plus, tu n'aurais pas dû t'en mêler, Nick ! fait mon père en arrivant près de nous avec deux canettes de soda et une bière.

Il nous tend nos boissons, puis se laisse tomber dans un fauteuil et avale une longue gorgée de bière.

— À quoi as-tu pensé, Nick ?

Avant que Nick puisse répondre, il lève la main.

— Oublie ma question ! Il vaut probablement mieux pour nous deux que tu ne me le dises pas.

Il prend une autre gorgée, puis pose la bouteille sur la table basse.

— Tu as de la veine que personne ne porte des accusations. Tu le sais, hein ?

Nick acquiesce. Il n'a pas touché à son soda. Je pense qu'il est conscient que c'est grâce à mon père que personne ne l'a fait.

— À ton avis, que va-t-il advenir de Ling-Kung, papa ?

Mon père hausse les épaules.

— *Si* elle déniche un bon avocat et *si* elle accepte de coopérer et *si* son avocat réussit à démontrer qu'il va lui arriver malheur si on la renvoie chez elle, je crois qu'elle pourra peut-être négocier un arrangement.

— Et Philip et son père ?

Il hausse encore les épaules.

— Si son père se remet de ses blessures, il sera accusé d'enlèvement, de séquestration, de trafic illicite, de violation de la loi sur l'immigration, d'usage d'armes prohibées et j'en passe.

— Et Philip ?

— Il affirme qu'il a voulu empêcher son père de s'enfuir et que le pistolet de son père est parti pendant qu'ils se bagarraient.

— Va-t-on l'accuser de quelque chose ?

— Je n'en sais rien, mais j'en doute. Il n'a rien fait de mal, à part tenter de protéger Ling-Kung.

Mon père se penche en avant.

— Nick, dit-il, si jamais tu mêles une autre fois Robbie à une histoire de ce genre, tu vas t'attirer les pires ennuis que tu peux imaginer. Et ce ne sera pas à la police que tu auras affaire, tu m'entends ?

Nick croise le regard de mon père et hoche la tête.

Mon père le regarde un instant, puis se lève.

— J'ai quelques coups de téléphone à donner, annonce-t-il.

— Mais il est minuit passé, papa...

Il traverse la pièce, entre dans son bureau et referme la porte derrière lui.

Oh !

— Je suis vraiment désolé, Robyn, me dit Nick. Quand j'ai appris ce qui était arrivé à monsieur Li, je n'ai pensé qu'à une chose, te tenir en dehors de tout ça.

— En te mettant en colère et en me disant que tu ne voulais plus rien savoir de moi ?

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te faire déguerpir. Je ne voulais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— Si tu n'avais pas appelé mon père, je ne sais pas ce qui se serait passé.

— Quand je t'ai vue monter dans cette fourgonnette..., commence-t-il d'une voix chevrotante. J'ai reconnu un des types, tu sais. C'était un de ceux sur lesquels nous sommes tombés en arrière du restaurant de monsieur Li. Quand je t'ai vue monter dans le véhicule avec lui, j'ai compris qu'il fallait que je fasse quelque chose. S'il t'était arrivé quoi que ce soit, Robyn, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Je me lève pour aller m'asseoir à côté de lui. Il lui faut du temps, mais il finit par passer son bras autour de mes épaules. Je le laisse me serrer contre lui un moment.

— Nick, ce type blond que j'ai vu, il t'a bien poussé, n'est-ce pas ?

— Ouais, dit-il en dodelinant de la tête.

— Qui est-ce ?

— Rien qu'un pauvre minable.

— Un pauvre minable qui a essayé de te tuer !

Il pousse un énorme soupir.

— Il habite dans le coin. Il a – *avait* – un chien. Je l'entendais japper tout le temps.

Moi aussi. Chaque fois que j'arrivais à proximité de l'immeuble de mon père, le chien aboyait. Mais pas hier matin. Hier matin, il était silencieux.

— Tu as bien dit *avait* ?

— Un jour que je rentrais chez moi, j'ai entendu un cri aigu. Quand un chien glapit comme ça, c'est qu'il

y a quelque chose qui ne va pas. Alors, j'ai décidé d'aller voir.

Je relève la tête de son épaule de manière à voir son visage.

— Le chien était enchaîné dans la cour. Et ce type le frappait avec un bâton et lui flanquait des coups de pied, poursuit-il, les traits figés. J'ai compris, en voyant la terre piétinée et toute la mer...

Il s'interrompt.

— Eh bien, j'ai compris que ce chien passait la plupart de son temps enchaîné dans cette cour. Il avait le cou couvert de plaies à force de tirer sur sa chaîne. Bref, j'ai dit au type que s'il n'arrêtait pas, j'allais le dénoncer à la Société protectrice des animaux.

— Et puis ?

— Il m'a dit de fiche le camp. Qu'il allait porter plainte à la police pour intrusion sur une propriété privée.

— Et puis ?

— Et puis nous avons eu comme qui dirait une petite discussion et il a appelé les flics.

— Et Stan Rogers s'est pointé, le policier qui était ici hier matin.

Il confirme avant d'ajouter :

— Et ils ont porté plainte, son père et lui. Ils ont prétendu que je l'avais attaqué sans qu'il m'ait provoqué. J'ai bien essayé de parler du chien aux flics, mais ils n'ont rien voulu entendre, surtout quand ils ont découvert mes antécédents.

Voilà donc pourquoi Nick n'a pas semblé ravi de trouver Stan Rogers chez mon père. Mais cela n'explique pas tout.

— Pourquoi ce type t'a-t-il poussé ?

— Parce qu'il est cinglé. J'ai fait exactement ce que je lui avais promis de faire s'il ne traitait pas mieux son chien. J'ai appelé la Société protectrice des animaux. Ils ont envoyé quelqu'un et ont emmené le chien.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a environ dix jours.

Il y avait près de deux semaines que je n'étais pas passée chez mon père, ce qui explique pourquoi je n'ai pas remarqué plus tôt que le chien avait soudainement cessé de japper.

— Et aussitôt après, ce type s'est mis à me suivre partout. Je l'ai croisé à l'arrêt d'autobus en allant au travail, et il m'a dit qu'il me revaudrait ça. Il a dû me suivre jusqu'au restaurant parce qu'il s'est pointé un jour avec deux autres minables. Il a dit à Barry que j'étais son copain. Ils se sont mis à tout saccager.

— C'est la raison pour laquelle Barry t'a congédié ? Il hoche la tête.

— Barry m'a prévenu : « Dis à tes copains qu'ils ne sont pas les bienvenus ici. » Comme si je pouvais les empêcher d'entrer ! Quand ils sont revenus, j'ai essayé de les faire partir. Une bagarre a éclaté et Barry m'a flanqué à la porte. Et le type a continué à me harceler. Je l'ai même aperçu hier au centre-ville. Mais je ne crois pas qu'il me suivait, j'ai vérifié.

Cela explique son comportement jusqu'à l'arrêt de bus.

— C'était probablement une coïncidence, ajoutait-il.

— Tu veux dire que tu l'as vu au carrefour, quand tu attendais pour traverser ?

Nick précise :

— Non, avant. Je l'ai repéré quand nous sommes sortis de la ruelle, près du restaurant. Je ne voulais pas qu'il me mette des bâtons dans les roues pendant ma tournée.

Voilà pourquoi Nick m'a brusquement attirée contre lui pour m'embrasser.

— Ce baiser servait de camouflage, c'est ça ?

Je vois enfin l'ombre d'un sourire s'esquisser sur son visage.

— Je t'ai entraînée dans la ruelle pour qu'il ne me voie pas. Mais pour le baiser, je t'assure que je ne trichais pas.

Je me serre contre lui, puis le sens se crispé de nouveau.

— Bon sang, Robyn, je n'ai plus d'emploi ! Le jour du loyer approche. Ton père va me mettre dehors.

— Ça m'étonnerait.

— En plus, j'ai une plainte pour coups et blessures sur le dos à cause de ce type et de son chien. Et vu mon casier...

— Ta tante est-elle au courant ?

Il secoue la tête.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

— Non.

— Nick, il va falloir que tu te fasses aider.

— Et par qui ? Tout le monde me prend pour un bon à rien. Ton père en semble convaincu. Tout ce gâchis en est la preuve.

— Je ne pense pas que tu sois un bon à rien. Et mon père non plus.

— C'est ça ! J'ai pratiquement failli te faire assassiner, et tu considères qu'il n'y a rien qui cloche chez moi ?

— Disons qu'il y aurait peut-être certaines améliorations à apporter. Mais je sais que tu voulais seulement bien faire, Nick.

Il m'enlace et nous restons blottis l'un contre l'autre sans rien dire jusqu'à ce que mon père sorte de son bureau.

— On devrait tous essayer d'aller dormir, dit-il.

— Monsieur Hunter, est-ce que je pourrais vous dire un mot ? demande Nick.



Le lendemain soir, Nick, perché sur un tabouret dans la cuisine de mon père, émince des légumes pour la salade composée, tandis que je prépare mon célèbre sauté de poulet aux champignons. Nous voulons faire une surprise à mon père.

— Comme ça, Morgan s'est remise de ses émotions ? me demande Nick.

— Elle était redevenue elle-même à l'école aujourd'hui. Mais Billy ne la quitte plus d'une semelle.

— Et toi ?

— Moi ? Ça va. C'est toi qui as la cheville cassée. Heureusement que ton nouvel emploi ne t'oblige pas à te déplacer beaucoup.

— Je n'ai pas à me déplacer du tout. Du moins pour les six semaines à venir. Ensuite, ce sera le service aux tables.

Mon père a eu un entretien avec Fred Smith, le patron du restaurant *La Folie*, qui vient d'embaucher Nick comme commis de cuisine – sa tâche consiste essentiellement à laver et préparer les légumes. Une fois sa cheville guérie, Nick travaillera comme aide-serviteur. Grâce à cet emploi, Nick pourra conserver son logement et payer son loyer. Mon père l'a aussi emmené au poste de police local où ils ont discuté avec Stan Rogers et envisagé la possibilité de porter des accusations contre le type qui a poussé Nick sous les roues d'une voiture. Mon père est d'avis qu'il y a moyen d'en arriver à un règlement. Il dit qu'il connaît une avocate –, qui n'est *pas* ma mère – qui acceptera de représenter Nick. Celui-ci a pris rendez-vous avec elle plus tard cette semaine.

Nick tend la main pour attraper un concombre.

— Ta mère rentre ce soir, hein ?

Je hoche la tête.

— Qu'est-ce que tu vas lui raconter ?

Bonne question.

— Ne t'inquiète pas, fait la voix de mon père depuis la porte d'entrée. Nous allons bien trouver quelque chose.

Je n'en doute pas une seconde.



Achévé d'imprimer en août 2011
sur les presses de l'imprimerie Lebonfon
Val-d'Or, Québec